MALADIES
DE POITRINE

CONSEILS A SUIVRE

OU

TRAITÉ DE LA VIE MODERNE

Paris. — Imprimerie de E. Martinet, rue Mignon, 2.

MALADIES
DE POITRINE

CONSEILS A SUIVRE

OU

TRAITÉ DE LA VIE MODERNE

PAR

A. HOGEL

« Les peuples du Nord périront par la phthisie. »

(MICHELET.)

Les peuples du Nord, ce sont tous les peuples de l'Europe, au nord et à l'occident.

PARIS

LIBRAIRIE CHAMEROT ET LAUWEREYNS

RUE DU JARDINET, 13.

1866

MALADIES DE POITRINE

CONSEILS A SUIVRE

OU

TRAITÉ DE LA VIE MODERNE

INTRODUCTION.

SUJET, OBJET ET BUT DE CE LIVRE.

Puisque les maladies des voies de la respiration ont fait de tels progrès, que les idées scientifiques les plus anciennes comme les plus récentes, les moins répandues aussi bien que les plus généralement admises, sont presque toujours révoquées en doute par le malade découragé, et par ceux qui l'approchent, formellement niées par le patient épuisé sur son lit, qu'il nous soit permis de toucher à ces matières.

C'est une tâche douloureuse et difficile, car il

n'est rien d'aussi douloureux que de parler de ce qu'on a souffert et souffre encore soi-même, rien de plus difficile que de vouloir traiter de ce qui semble exclusivement réservé à des hommes spéciaux et réputés seuls compétents.

Heureusement, mes visées sont des plus humbles. Je ne veux pas essayer de faire concurrence aux autorités médicales, ni de battre en brèche telles ou telles méthodes pratiques. Je suis sans doctrine, mais j'ai la foi : je veux rendre le courage aux abattus, en leur montrant ce que je crois être la vérité. N'ayant aucun parti pris, je n'affirme ni ne combats aucun système. Toutes les écoles ont du bon dans leur programme. Je suis loin d'avoir la prétention d'enseigner, encore moins celle de guérir ; j'entends me borner à distraire, à occuper l'esprit de l'affligé sans trop de fatigue.

C'est peut-être le meilleur moyen, non de guérir, mais d'adoucir le mal et de faire prolonger la vie. Dans le sens absolu du mot, il n'y a point de *guérison* pour un individu déterminé ; l'affection pulmonaire, dont on est une fois atteint, se représente pendant tout le cours de l'existence, s'assoupit ou s'aggrave, s'irrite ou s'apaise, suivant les circonstances, mais ne disparaît point. Quand on sera bien

pénétré de cette idée, on n'en sera que plus vaillant. De grands penseurs n'ont pas craint d'ailleurs d'affirmer que chacun de nous succombe à un principe morbide primordial, que nous avons apporté en naissant, ou qui s'est accidentellement développé, soit au cœur, soit à l'estomac, soit vers le foie, soit dans les régions intestinales, ou au cerveau, ou dans les organes de la respiration. Une formule funèbre résume aussi bien toutes les situations : Dans la vie est contenu le germe de la mort.

M. Michelet avance quelque part que les populations des climats du Nord et de l'Occident périront toutes par la phthisie ; un tel arrêt n'est-il pas la déduction logique du principe, la confirmation de la sentence que nous venons de rappeler?

Mais avant de périr, par la phthisie ou par toute autre cause, il y a la lutte possible, les efforts commandés par la raison pour retarder l'heure du dénoûment. L'essentiel est de durer le plus longtemps possible. Pour atteindre ce but, il faut adopter courageusement, résolûment dans ce sens, les mots de J. J. Rousseau : « Ma vie est un combat. » Il l'entendait ainsi de ses discordes avec ses ennemis ; malades, il vous faut l'interpréter dans le sens d'une lutte opiniâtre contre la douleur physique.

Vous êtes poitrinaire ? eh bien ! apprêtez-vous à vivre avec votre ennemi ; la longévité ne vous est pas interdite, rien ne prouve que vous ne deviendrez pas centenaire, malgré votre chétive constitution.

Cet ouvrage, qui voudrait vous venir en aide, est le résultat de longues et ardentes recherches, de patientes vérifications sur les lieux, de constantes et attentives observations sur les milliers de personnes atteintes, placées à ma portée, au nord comme au midi, et enfin sur moi-même, *in anima vili*. Il m'a coûté bien des peines en tout genre, bien des sacrifices, depuis six ans que ma pensée l'a conçu et entrepris. Mes investigations, mes épreuves ont été incessantes. Je puis vous dire : « J'étais là, j'ai vu, j'ai constaté, j'ai senti moi-même. » Je puis ajouter : J'ai souffert, je souffre comme vous, ou plus que vous ; j'ai vécu bien des années dans tel état, je vis encore, mais à certaines conditions qu'il est utile de définir et de préciser. Je suis peut-être un phénomène de conservation par la force du vouloir ; car un médecin distingué, plein de lumière et de vertus viriles, disait à ma belle-sœur, il y a sept ans : « Votre frère est perdu ; avant un mois, tout sera fini pour lui. » Eh bien ! cher et vénéré

docteur, tout n'était pas fini; tout était à recommencer, ou plutôt à continuer. Puissent mes pareils, plus fortunés que moi, profiter de l'expérience que j'ai si chèrement acquise, que j'avais à cœur de leur léguer avant de mourir; car cette conviction de leur être utile m'a non-seulement fortifié, mais protégé contre d'inévitables suggestions, aux heures d'accablement et de désespoir.

Je ne viens pas nier l'utilité, la nécessité de la science, ni prétendre la suppléer; bien au contraire, cette hérésie m'est insupportable. Par la force de l'exemple, je veux relever ceux qui s'affaissent; qui, depuis longtemps fatigués de ne voir aboutir à rien de décisif leurs tentatives, ont le malheur de renoncer aux médecins, de répudier les remèdes, s'en remettant au hasard du soin de les guérir, souvent même écoutant le charlatanisme de rencontre, c'est-à-dire la pire des méthodes. Cette dernière et funeste faiblesse est commune aux phthisiques de toutes les conditions.

Ce livre, comme tous les livres au surplus, s'adresse principalement à ceux qui ont un peu d'aisance, non point par préférence pour une classe au détriment de l'autre, mais parce que tous les malades, tous les déshérités de la santé ont droit aux

mêmes attentions, au même intérêt. Les riches souffrent même plus cruellement de cette égalité devant le mal, quand ils ne savent ou ne veulent employer les remèdes, suivre un régime approprié à leur état. Les fantaisies qu'ils peuvent avoir, et plus facilement satisfaire, ne leur deviennent que plus nuisibles (1).

Comme titre, j'eusse désiré conserver ce mot usuel, les *Poitrinaires*, terme impropre, je le sais, offrant une signification vague, restreinte et indéterminée. Cependant je l'aurais maintenu, par cela seul qu'il est généralement employé. La petite guerre faite à une expression, qui est à tort ou à raison consacrée, aboutirait à un succès de peu d'importance. La contre-partie serait d'ailleurs facile à gagner. Dans une pièce légère du répertoire français, un personnage demande à un autre, qui est indisposé : « Mon ami, d'où vient ta maladie? » Et celui-ci de répondre naïvement : « Elle vient du grec. »

Pour ne pas encombrer ces pages d'une technologie savante, j'ai dû renoncer à hérisser tous mes

(1) Je citerai des exemples, dans la seconde partie, aux chapitres intitulés : *Eaux minérales*, — *Stations hivernales, etc.*, et au chapitre VIII.

arguments de la terminologie gallo-grecque. Autant que possible, me servant du parler commun, je m'en suis tenu aux vocables usités.

J'ai toutefois, croyez-le bien, étudié, consulté, fouillé les traités, les compilations les plus sérieuses; je ne les ai cités, ni reproduits ; je ne pourrais pas même dire qu'ils m'aient aidé, car ce travail est plutôt un recueil de simples observations et de méditations qu'une thèse doctrinale.

En ces dernières années, je ne l'ignore pas, les planches anatomiques, les constatations prises à la source scientifique, ont été habilement mises en œuvre dans des publications qui ont eu un grand retentissement, *l'Amour* et *la Femme*, par exemple, de M. Michelet.

Sans faire subir aucun préjudice à ces importantes publications, il est permis d'affirmer que leur succès n'a point dépendu de ces seules causes. Le public les a lues avidement; les hommes spéciaux, les praticiens, à très-peu d'exceptions près, ne les ont pas mises sur les rayons de leur bibliothèque officielle, et se sont bornés à les accueillir sur la table du salon de réception. Cela ne saurait diminuer l'estime qu'on doit à ces travaux, ni les services qu'ils ont pu rendre.

Au surplus, qui donc s'étonnerait du peu de cas que des savants, des docteurs, font des productions écrites sur leurs matières par des profanes? Sont-ils une exception à la règle commune? Et chacun ne se réserve-t-il pas l'usufruit exclusif de son domaine? Depuis le théologien et l'économiste, jusqu'à la marchande d'herbes et au rémouleur, chaque individu ne se croit-il pas seul capable, seul autorisé à discourir sur sa profession? Le théologien ne connaît que les canons, les conciles, de gros et poudreux in-folio, il ne sort pas de là, tout en relève : suivant lui, on ne disserte convenablement sur la Divinité et ses attributs, qu'après s'être livré à ces hautes et fortes études, souvent compliquées d'hébreu. Le philosophe est parqué dans ses systèmes, il n'y souffre guère d'intrus. L'économiste prétend avoir seul qualité pour s'occuper de la science sociale; l'académicien, des sciences morales et politiques. Un artiste ne comprendra pas que le commerçant ou le critique aient le droit d'apprécier des tableaux, des statues, des gravures, ou un monument; lui seul il peut, à son avis, payer tribut à Phidias, à Raphaël, à Marc-Antoine, à Michel-Ange. Pardonnez-le-moi, lecteur; mais jusqu'à votre fournisseur de liquides et de denrées coloniales,

— pour employer les mots sonores qu'ils affectionnent, — tous ne vous protestent-ils pas que nul, en dehors d'eux, n'est apte à s'expliquer sur leur profession respective, suivant eux remplie de mystères? Quant à moi, j'ai reçu souvent, en toute humilité, cette déclaration de leur part : en vain essayais-je de leur insinuer que ces prétendus mystères étaient approfondis sans trop de difficultés ; à cette insistance ils répondaient par un sourire d'incrédulité, ou par un geste hautain, suivant le degré d'instruction et de politesse de mon interlocuteur.

Ainsi, j'ose aborder une matière sans avoir pour cela ni patente, ni diplôme. Et cependant je me sens plein d'ardeur et de confiance. Il m'a été donné d'être le sujet de mes propres expériences, et de celles des médecins. J'ai pu vérifier, constater sur moi-même l'effet durable ou passager des divers traitements des maladies de poitrine. Comme je le disais plus haut, je suis chaque jour, depuis six ans, l'*anima vilis* dont les docteurs ont besoin pour servir à la démonstration. Sans exposer la vie d'aucun être, j'ai opéré, contrôlé sur ma personne.

Il ne me reste plus qu'à présenter mes idées selon une méthode convenable, et aussi, je le vou-

drais, dans un langage libre, animé, respectueux, sincère.

Ce travail est divisé en deux parties bien distinctes : la première partie traite DU MAL, la seconde DU REMÈDE. L'une peut être effleurée, comme toutes les théories plus ou moins contestables ; l'autre veut être approfondie, car elle repose sur des faits acquis, positifs, pertinents.

En recommandant surtout la seconde partie comme plus utile, je prends toutefois la liberté d'attirer l'attention sur le chapitre X, et sur le chapitre VIII de la première, chapitre capital où j'ai dû affronter les révélations de l'ordre le plus élevé, touchant au surnaturel ; poignantes révélations qui se rapportent à des faits psychiques encore inexpliqués, et sans doute pour toujours inexplicables.

Si ces lignes, comme je l'ai souhaité de toute mon âme en les traçant, peuvent raffermir de jeunes hommes ébranlés, souvent fils uniques, espoir de leurs parents ; de pâles jeunes filles, frappées dans leur fleur, objet de tant d'amour ; des chefs de famille paralysés dans leur force, et de tendres mères si indispensables à la couvée naissante ; ou bien ailleurs un instituteur de campagne et

un pasteur de village, autour desquels se groupaient les petits enfants causeurs, et qui, l'un et l'autre, manquent de voix pour leur répondre ; si ces lignes peuvent rendre à tous ces êtres chers et précieux quelque courage, mes épreuves n'auront pas été sans fruit, et je me garderai de murmurer contre la Sagesse Infinie dont les vues sont impénétrables.

LIVRE PREMIER

DU MAL

CHAPITRE PREMIER.

ORIGINE DU MAL.

Comment les affections de poitrine se sont multipliées et diversifiées.

La grande source du mal est dans le froid, ou, si l'on veut, dans le refroidissement des corps. Et que disons-nous en nous exprimant de la sorte? La solution de la question est-elle suffisante? Nous faudra-t-il remonter aux causes premières du froid? Où commence, où finit ce qu'on nomme le froid? Quelles limites lui assigner? Prendrons-nous celles des thermomètres, instruments de pure convention, variant selon les pays? Nous n'essayerons pas de fixer une signification complète, nécessaire, absolue à ce qui est, de sa nature, incomplet, contingent, relatif. Nous laisserons la clarté du mot usuel,

l'évidence des sensations ordinaires agir sur l'esprit attentif.

Cependant il est de notre devoir de fournir certains développements indispensables.

C'est un lieu commun que tout, dans le monde matériel, change et se modifie, en bien pour l'homme s'il gagne à ce changement, en mal s'il n'en retire que des souffrances. La planète que nous habitons n'est évidemment plus ce qu'elle était aux jours de nos premiers parents ; elle a dû, comme le reste, subir les lois inflexibles du temps. Elle n'a sans doute pas le privilége de ne pas avancer en âge, de ne jamais vieillir. Son foyer est-il demeuré aussi ardent? Le degré de calorique n'a-t-il pas été en diminuant, comme dans toute autre existence ? La terre s'est-elle refroidie peu à peu, et ce refroidissement progressif se poursuit-il d'une manière appréciable? Les vieillards attestent que, dans leur jeunesse, il y avait des saisons plus belles et mieux marquées. L'hiver suivait son cours régulier, sans trop de frimas, n'empiétant jamais sur ses voisins; le printemps venait à son heure avec les lilas et les chansons d'oiseaux ; aucune variation brusque et fâcheuse durant le cours de l'été, point de ces retours de bise mortelle, mais de

louces brises rafraîchissantes et des nuits apaisées ; es vendanges, en automne, ne s'attristaient pas de pluies diluviennes et glaciales, rarement la rosée se condensait en gelée blanche. En tout temps le soleil et ses rayons bienfaisants. Tel est le langage des anciens.

Il est vrai que, depuis des siècles, chaque génération regrette à son tour le passé, et ne voit dans le présent que des déceptions. C'est l'habitude des vieillards de se lamenter sur ce qui n'est plus.

Avouons toutefois que nous-mêmes, depuis vingt ans, nous élevons de nombreuses plaintes contre les fâcheuses vicissitudes de l'atmosphère. Qui n'a pas eu à récriminer contre les rigueurs d'une température inattendue? La science elle-même assure que des taches ont été découvertes sur le soleil, que ces taches vont et iront s'élargissant. Alors même que notre globe n'aurait rien perdu de la chaleur qui lui appartient, il se peut qu'il ne reçoive plus des corps extérieurs la quantité primitive de calorique. Mais tout corps en mouvement dépense de la chaleur, ou la sienne et celle de l'extérieur, comme les êtres animés, ou simplement celle qu'il tient du dehors, comme les objets inertes. Un bateau à vapeur, une locomotive dépensent du com-

bustible en proportion de leur vitesse; vous figurez-vous par hasard que la terre ne dépense rien, elle qui se meut avec une vitesse, non pas de cent ou deux cents lieues, mais de six cent soixante mille lieues par jour? Il n'est donc pas impossible qu'elle ne reçoive plus du dehors, notamment du soleil, son grand foyer, qu'une quantité de chaleur inférieure à la quantité d'autrefois. Malgré quelques exceptions passagères, les étés n'offrent plus une série de beaux jours continus : d'une chaleur torride on tombe brusquement à 10 degrés au-dessus de zéro. Il a suffi d'une nuit, d'un coup de vent pour amener ces variations funestes : hier, vous vous couchiez à l'ombre sur le gazon des bois, ou vous vous plongiez dans la rivière; aujourd'hui, vous voilà couverts de manteaux et de fourrures. Pour ne citer que peu d'exemples, le mois de juillet 1854, le mois d'août, dix ans plus tard, ont présenté ces contrastes; novembre en 1859 a été aussi chaud que les deux mois que nous venons de rappeler. A la fin de septembre 1864, l'Impératrice Eugénie, prenant les eaux à Schwalbach, a dû abréger sa saison, à cause de la rigueur du temps. Vers la même date, la chronique indépendante de M. Edmond Texier constate à Paris la même température. Le

printemps de 1865 est arrivé en versant, durant vingt jours, la neige sur toute l'Europe. Aux Tuileries le marronnier du 20 mars n'avait pas un seul bourgeon épanoui sous 8 degrés de froid. Cette température au-dessous de zéro s'est généralisée : Orange, dans le département de Vaucluse, a subi les horreurs de 13 degrés de froid ; à Cannes, les orangers ont perdu leur couronne ; leurs feuilles, au sommet, ont été gelées ; dans les Vosges et dans le centre de la France, des villages de montagne sont restés ensevelis sous les neiges. A un mois d'intervalle, deux hommes fameux à divers titres, le fort penseur à son petit foyer de Passy, et l'infatigable agitateur dans sa propriété de Mindhurst, ont succombé à une paralysie du poumon, occasionnée par un froid inattendu : le monde a ainsi perdu P. J. Proudhon et Richard Cobden.

Le littoral de la Méditerranée n'a pas même été épargné : Barcelone, Perpignan, Marseille, Toulon, Nice, Gênes, Florence et Naples ont partagé le sort commun, toutes proportions gardées. Il est inutile de dire que la Suisse, la Belgique, la Hollande, l'Angleterre et l'Allemagne ont été plus maltraitées.

A partir de 1846, les inondations ont pris des proportions effrayantes, inconnues jusque-là. 1856

a vu recommencer les mêmes désastres. La France n'a pas été seule frappée du fléau dans cette dernière période ; aux débordements antérieurs du Rhône, de la Saône, de la Loire, de la Garonne, il a fallu successivement ajouter ceux du Pô, du Tibre et de l'Arno. Après ou avant la France et l'Italie, l'Espagne, l'Écosse, l'Allemagne, l'Inde et l'Amérique ont été victimes. En mars 1865, la Valachie et la Moldavie sont ravagées par les eaux : un tiers de la ville de Bucharest est submergé. Or les inondations proviennent de deux causes : ou de pluies torrentielles, ou de la fonte des neiges tombées en plus grande quantité. Cette explication, d'une naïveté primitive, est obligatoire et commandée par notre sujet. Car il faut établir qu'à la suite de ces pluies, de ces neiges, de ces inondations, de ces déluges, il a circulé, dans les contrées envahies ou voisines, un air plus humide, plus froid, plus pénétrant, chargé de miasmes délétères, comme dans tous les endroits où croupissent des eaux stagnantes et où dorment les brouillards. L'atmosphère a été viciée momentanément. De là tous les genres de fièvres, surtout les fièvres typhoïdes, putrides, muqueuses, toutes les variétés du rhume, les bronchites, les pleurésies, les fluxions de poitrine, les pleuro-

neumonies, les scrofules, la dégénérescence et appauvrissement de l'être.

En effet, toutes ces indispositions laissent, plus u'on ne le soupçonne généralement, des traces errière elles; les organes de la respiration, les oumons, dont le tissu est si délicat, restent plus u moins lésés, tant la corrélation est intime entre es muqueuses; et, si l'on ne prend pas des précauons, on voit naître, à la suite, les asthmes, les atarrhes, les tuberculoses, les phthisies, la conomption lente et graduelle qui mène au tombeau.

Ainsi, le passage trop subit de la chaleur au roid, de la sécheresse à l'humidité, telle est, vulairement et communément, l'origine du mal.

A cette démonstration élémentaire vient s'en oindre une autre. Les circonstances climatériques ne renferment pas seules tous les dangers. Il n'est que trop avéré que le manque de feu et de chauds vêtements en hiver, la privation volontaire ou forcée d'aliments sains et fortifiants, les émotions qui serrent le cœur et vous ôtent la respiration, les travaux excessifs de la main ou du cerveau dans tel ou tel milieu, les sensations et les occupations immodérées, concourent à engendrer le mal. Et si, en dehors de ces infortunes imméritées, il y a l'abus

des boissons et des plaisirs sensuels, gourmandise ou luxure, le péril est double. Il en est de même quand on dépense son activité dans les fêtes. Chacune de ces causes : privations, secousses morales, pénurie, travail extrême, abandon ou prodigalité de soi-même, chacune de ces causes suffit à diminuer les forces, à tarir le foyer de vie : le froid se produit dans le corps et dans l'âme; la lampe qui brûle au cœur s'éteint par degrés; vous facilitez l'invasion de l'ennemi. C'est assurément tomber non sans honneur que de succomber au travail ou à de nobles émotions; mais ce n'est pas ici le lieu d'analyser ce beau mobile de la gloire ni des sublimes extravagances.

Et revenant à notre axiome, — que tout corps en mouvement doit consommer du calorique, ou le sien et celui du dehors, ou celui de l'extérieur seulement, — nous ajouterons que, pour produire cette chaleur, il faut une matière, un agent, un combustible. L'exercice de la vie est, sans contredit, le mouvement. Admettons, — ce qui est prouvé, — que l'organisme humain, pour que le mouvement vital soit possible et plus ou moins accéléré, admettons que l'économie animale de l'homme doive renfermer certaines quantités de

ombustibles intérieurs, au nombre desquels on ignale le phosphore, etc..... Il s'ensuit que tout orps humain, dans lequel diminue cette quantité de ombustibles, éprouve une diminution de mouvenent, un ralentissement de vie; et que tout corps umain, dans lequel manque la quantité normale e combustibles, ne sera plus habile à exercer le nouvement de la vie. Si le combustible existe, et ue l'agent nécessaire pour le mettre en combuson ne soit pas assez actif, le mouvement doit galement cesser.

Ainsi donc, quand la phthisie se manifeste, c'est ue la quantité des combustibles internes a diminué, – dans la race ou dans l'individu ; — ou bien ue la quantité de chaleur extérieure a pu devenir nsuffisante, — comme dans la plus grande partie e l'Europe. — Dans les deux alternatives, il y a u refroidissement, production de froid. Telle est 'origine du mal.

CHAPITRE II.

MÉTHODE A SUIVRE DANS CETTE RECHERCHE.

L'observation de la nature humaine constitue la véritable méthode à suivre.

La chute du fruit d'un arbre aurait, dit-on, amené la découverte des lois de la pesanteur et de la gravitation par un grand astronome (1). Quelque fait aussi simple a, probablement, conduit un savant médecin (2) à constater l'utilité, la puissance de l'auscultation.

L'auscultation, personne ne l'ignore, c'est le moyen de deviner, avec le seul secours de l'ouïe, ce qui se passe physiquement dans une poitrine humaine; le moyen de savoir si elle est dans un bon ou dans un mauvais état, si le fonctionnement

(1) Newton.

(2) Laennec.

des organes de la respiration est, jusqu'à un certain point, compromis.

Pour vous ausculter, le docteur vous invite à retirer tout ou partie de vos vêtements, à respirer le plus fort possible, ou à retenir votre haleine. Tantôt il appuie sur vous une main, et, avec l'autre, frappe sur la première de petits coups secs répétés, afin de juger du degré de résonnance de votre poitrine; il la parcourt ainsi attentivement en tous sens, comme un instrument dont on éprouverait les cordes, et il renouvelle l'opération dans le dos pour la compléter. Tantôt il vous prend le bras; il applique successivement l'oreille sur toutes les régions de votre corps, depuis la ceinture jusqu'à la nuque, et vérifie l'état de sonorité en chaque partie.

Cet examen fini, il vous interroge sur vous-même; il a besoin de plus amples renseignements. Car, en vous sondant à cette profondeur, il n'a pu que rencontrer tout ou partie de ce qui est, pressentir ce qui sera; mais il ne lui a pas été donné de pénétrer plus avant. Le terrible secret que vous portez en vous est bien loin de lui être entièrement révélé. Alors il vous entretient doucement, sans que vous y preniez garde, de votre présent, de votre passé. Quel est votre âge? Quelles sont vos occupations?

N'auriez-vous point tels et tels goûts, certains penchants ; vous devez éprouver ceci, sentir cela? Sa parole est facile, familière, abandonnée, cordiale. Sans efforts de sa part, sans fatigue pour vous, il agite toutes les questions; il déroule insensiblement, feuille à feuille, tous les chapitres de votre vie. Il est amené, tour à tour, à vous démontrer, selon ce que vous êtes, que le travail doit être modéré; que la pêche vous expose à l'humidité, que la chasse est un exercice très-fatigant; que les gros repas arrosés de tant de vins sont nuisibles; que les bals et les fêtes présentent bien des inconvénients ; que le chant vous épuise ; que l'amour et la politique font des victimes. Il soulève délicatement le voile : en poursuivant l'entretien sur la dernière récolte, sur le gibier, le champagne, les concerts et le roman nouveau, il vous a fait dire, non-seulement vos habitudes, mais jusqu'à vos relations, vos affections et d'intimes confidences. Il est même remonté jusqu'à vos auteurs : vos parents n'étaient-ils pas faibles de complexion, ou goutteux, ou sujets à des rhumatismes, etc. ? Sa bonne grâce et sa réserve l'ont rendu momentanément votre ami, tandis que c'est un confesseur, mais un confesseur plein de mansuétude et de discernement.

Désormais, il sait presque tout : « Ce brave homme, abattu par les fièvres et les pneumonies anciennes, est trop pauvre ou trop avare pour se soigner. — Cette mère, parvenue à la période critique, a tous les soucis et les accablantes charges d'une nombreuse famille à élever, d'une maison à conduire; elle succombe sous le fardeau; son organisme traverse une crise décisive. — Ce petit enfant, frappé de tuberculose mésentérique (carreau des enfants), est issu d'un père goutteux, atteint de catarrhe vésiculaire, ou d'une mère scrofuleuse. — Cette belle jeune fille est emportée par un mal héréditaire, et elle disparaîtra, un soir d'automne, en murmurant son dernier cantique. — Chez ces adolescents, chez ces jeunes gens, la croissance fut trop rapide. — Dans toutes ces familles, la nutrition est imparfaite ou insuffisante; le sang s'y est appauvri. — Celui-ci ne peut changer de profession, quelque pénible qu'elle soit, ni déserter la contrée marécageuse où il languit. — Celui-là est épuisé par les mille rhumes qui l'ont assailli. — Cet autre abusa des boissons alcooliques, ou de certains spécifiques dont l'énergie s'atteste encore. — Ce couple si intéressant ne respecte pas assez le fruit défendu, et s'enivre

d'émotions légitimes. — Ces derniers, enfin, sont dévorés d'ambition, ou de la soif d'acquérir des richesses ; l'impatience et la fièvre consument leurs organes, ils sont sur le point d'étouffer..... »

A ces conditions, les diverses causes morales, souvent plus actives que les causes physiques, sont également pénétrées ; rien n'est demeuré dans l'ombre. Il n'est aucune maladie qui, pour être guérie, n'exige à ce point l'observation de la nature humaine ; et cette méthode n'est pas simplement la seule vraie, elle est surtout indispensable quand il s'agit de traiter les affections chroniques de la poitrine.

CHAPITRE III.

UNIVERSALITÉ DE LA PHTHISIE.

La phthisie est devenue un fait constant dans tous les pays.

Bien que les nations du nord et de l'occident de l'Europe y soient plus exposées, la phthisie n'en est pas moins devenue un fait constant sous toutes les latitudes. En Grèce, en Égypte, à la Havane, au Brésil, vous trouvez des phthisiques, heureusement en petit nombre. Cela tient sans doute au déplacement incessant des personnes, au mélange des races, à la facile transplantation des hommes d'un continent sur l'autre. Depuis que la vapeur, sur les bateaux et les chemins de fer, a changé toutes les conditions du mouvement, ou plutôt de la locomotion, celui qui aurait vécu dans un village d'Europe est installé dans une ville d'Amérique, au

milieu de ses enfants; telles filles qui se seraient mariées en France, en Angleterre, en Allemagne, en Espagne, épousent un commerçant de New-York, un planteur de la Nouvelle-Orléans, un négociant de Rio-de-Janeiro, ou un créole de la Havane. Les uns et les autres ont pu, dans cet exode facile, emporter le germe des maladies de poitrine qui viendront à se déclarer en eux.

La phthisie, ou les maladies qui s'y rattachent sous diverses dénominations, laryngites, pharyngites, bronchites et pneumonies invétérées, sont comprises dans la classification générale des maladies scrofuleuses : C'est la dégénérescence progressive de l'être, la consomption lente, le dessèchement graduel, l'épuisement final. Que l'on distingue spécialement la phthisie pulmonaire, les tuberculoses arthritiques, les phthisies laryngées, la phthisie dorsale, la phthisie trachéale, tous ces termes et d'autres ne changeront rien au mal, et se borneront à lui assigner une place, à lui marquer un siége, à déterminer son degré, tel que l'a constaté le médecin au moment de son intervention. Si l'étymologie est exacte, et il faut le penser, tantôt c'est le larynx, tantôt les bronches, tantôt la colonne vertébrale, tantôt la membrane muqueuse de la tra-

chée, ou bien le poumon proprement dit, qui sont plus particulièrement atteints, à tel ou tel endroit, à tel ou tel moment. Vous dites qu'il y a des tubercules? Mettons de petites excroissances. C'est une variété arthritique? Disons rhumatismale, et nous retrouverons dans ce dernier terme aussi bien le rhume que le rhumatisme.

En un mot, il y a eu des ulcérations, des blessures dans la membrane muqueuse de la trachée, ou bien dans la colonne vertébrale, ou bien dans les organes de la respiration, les plus fragiles de tous les organes, ceux qui présentent le moins de résistance et de solidité.

Et de ces blessures, même cicatrisées, on souffre toujours, plus ou moins, sous tous les climats.

Un état général, presque identique, caractérise les malades de cette catégorie.

Leur appétit est variable, et se tournerait de préférence vers les fruits, les crudités, les salaisons, les acides. Depuis le repas du matin, onze heures, jusqu'à la nuit, vers cinq heures du soir, une fièvre lente, fièvre hectique, les anime. Leur sommeil est agité de rêves pénibles. Une marche prolongée les suffoque. Pour gravir une côte, ou les escaliers d'une maison à plusieurs étages, ils sont pris d'étouf-

fements. Ils ne peuvent tenir longtemps les bras levés en l'air avec un fardeau, ni rester longtemps debout sur leurs jambes. Parler avec véhémence, ou chanter à haute voix, produit en eux cette sensation qui se définit ainsi : « Avoir le feu dans la gorge. » Les moindres courants d'air leur deviennent une gêne. Violente ou légère, la toux ne leur laisse pas vingt-quatre heures de répit. La transpiration les fatigue ; leur maigreur s'accuse. Le travail de la sputation devient permanent ; l'épaisseur, et jusqu'à la couleur de la matière expectorée, tout acquiert une signification et de la gravité. Les variations du temps leur sont odieuses, et ils pourraient les prédire. Par les nuits de vent et d'orage, ils ressentent dans le dos et dans la poitrine des douleurs qui semblent se livrer en eux à une excursion de fantaisie, principalement du vingt octobre au vingt novembre, époque de décadence dans la nature, où tout ce qui est faible subit des secousses, du quinze mars au quinze avril, période de renouvellement où toutes les forces sont de nouveau mises à l'épreuve, et du vingt juillet au vingt août, saison brûlante de la canicule, où ils se laissent aller trop facilement à rechercher la fraîcheur et l'ombre.

Les asthmatiques et les catarrheux ne diffèrent pas sensiblement des phthisiques proprement dits, sous le rapport de la souffrance et des symptômes qui la traduisent au dehors. Dans la phthisie, c'est le tissu, la trame même de l'appareil respiratoire qui se détruit petit à petit; dans l'asthme, c'est une contraction musculaire du poumon, un resserrement nerveux des tissus, avec anhélation, spasmes, sifflement, suffocation ; dans le catarrhe, c'est une expectoration plus ample, plus abondante, intermittente ou régulière, indice manifeste d'un engorgement du poumon.

Mais la toux, la fréquence du pouls, la maigreur, la propension à transpirer, le manque de sommeil, un appétit déréglé, le marasme ou la mélancolie, l'anémie ou pauvreté du sang, le souffle court et haletant, le besoin d'espace et d'air renouvelé, une sensation de douleur au moment où l'on aspire cet air extérieur, parfois des émissions de sang par la bouche (hémoptysie), des sifflements venant de la poitrine ou un râle sonore, l'appréhension du froid et de l'humidité, les diarrhées ou la constipation, la débilité musculaire, la lassitude des membres, ces divers symptômes sont communs aux poitrinaires de toutes nuances, quelle que soit la dénomination parti-

culière sous laquelle se range leur affection. Et ces poitrinaires, ou phthisiques, se rencontrent en plus grand nombre assurément dans le Nord, mais enfin dans toutes les parties du monde.

En thèse générale, la phthisie, ou consomption, est cette manière lente de s'éteindre en souffrant toujours à la poitrine ou à la gorge, en perdant progressivement ses forces d'une manière irréparable, à la suite de sputations chroniques, de vomissements de sang, d'évacuations intestinales trop multipliées ou de toutes autres causes de maigreur, de dépérissement. Quand elle s'exprime ainsi : « *Il y a peu*, ou *Il n'y a plus d'huile dans la lampe* », la langue vulgaire traduit le terme de phthisie avec autant d'énergie et de vérité que la science étymologique. Phthisie dérive de *phthiô*, qui signifie « sèche, mange et corrompt », c'est-à-dire qu'un principe morbide vient à la fois corrompre et tarir peu à peu les sources de la vie, et consumer lentement tout ce qu'on lui donne en pâture pour alimenter ces sources. Il y a là trois opérations : dessécher, consommer, corrompre. La comparaison avec la lampe présente les trois mêmes phénomènes : la mèche est à la fois desséchée, diminuée, corrompue, noircie, lorsque la combustion est sur le point de cesser, ou lorsque

la flamme va s'éteignant insensiblement. La manière analogue d'épuiser la vie, quoique plus fréquente aux régions boréales, est cependant commune sous toutes les latitudes.

CHAPITRE IV.

DE LA PHTHISIE CONSIDÉRÉE EN ELLE-MÊME.

L'homme et surtout la femme phthisiques tiennent de leur constitution personnelle une première propension à la phthisie, propension qui est la cause originelle de tous les accidents consécutifs.

Il faut accepter dans son vrai sens la proposition placée en tête de ce chapitre, à savoir : que l'homme et principalement la femme tiennent de leur constitution personnelle une première propension à la phthisie. Il est bon de restreindre cette pensée, et de ne point lui donner une extension qu'elle ne comporte guère. Nous ne prétendons pas en effet que tout être humain, en venant au monde, naisse phthisique. Bien loin de là. Mais il est permis d'affirmer que tous ceux qui, plus tard, à quelque âge que ce soit, et quel que soit leur sexe, sont atteints de phthisie, avaient une propension innée à deve-

nir phthisiques, et n'ont fait que suivre les conditions normales de leur développement. De rares exceptions ne détruisent pas une règle. Des causes qui s'appellent rhumes fréquents et négligés, pleurésies successives, fluxions de poitrine avortées, abus des boissons alcooliques, des fêtes et des plaisirs charnels, excès de travail, privations, maladies confidentielles, remèdes secrets, désordres de la menstruation chez la femme, spermatorrhée (perte de semence) chez l'homme, ces diverses causes ont amené l'épuisement, la consomption, la phthisie en un mot, mais seulement chez des individus, chez des sujets vraiment prédisposés. Combien n'en voit-on pas qui sont privés de la moitié du nécessaire, cependant condamnés au travail ; d'autres au contraire buvant impunément de l'alcool sous toutes ses formes, passant les nuits dans les ivresses, bravant les rhumes passagers, riant d'affections syphilitiques terribles dont ils se tirent fort bien sans devenir phthisiques, parfois même conservant tout le long de la vie sur leur visage les stigmates du mal, et l'empreinte des métaux employés comme remèdes ; mais les premiers, aussi bien que les derniers, les pauvres ou les prodigues, n'avaient pas en eux le germe de la phthisie, et, au sortir de leurs

souffrances, ils ne ressemblent nullement à ce qu'on est convenu de nommer des poitrinaires. Ils étaient bâtis, construits de telle sorte, qu'ils ont pu résister à tous les principes d'affaissement et d'énervation ; tandis que vous rencontrez, au coin de leur feu, des poitrinaires dont l'existence a été continuellement sage, retirée, exempte d'écarts.

Toutefois nous sommes bien éloigné d'encourager ces épreuves de la vie tumultueuse, ou déréglée, ou débauchée, comme on conseille l'exercice aux soldats pour les former à toutes les vicissitudes. Ceux qui, après avoir vécu de cette vie agitée, auront eu le bonheur d'échapper aux suites de leurs excès, imposeront peut-être bientôt à des innocents le fardeau des conséquences de leurs fautes : ils encourront l'immense responsabilité de devenir les auteurs de ces phthisiques du coin de feu, si sages, si méthodiques, mais si infortunés.

Au surplus, les sujets qui, recélant en eux le germe de la phthisie, deviennent poitrinaires, ont besoin d'être favorisés (triste faveur) par les circonstances ; car ils pourraient fort bien ne pas devenir phthisiques, s'ils se développaient dans de meilleures conditions, que ces conditions soient de leur fait ou du fait d'autrui. La vie est un combat,

nous l'avons rappelé : en marchant à la guerre, tous les soldats, individuellement, sont exposés à être faits prisonniers par l'ennemi ; cependant ils ne seront pas tous faits prisonniers ; et, pour qu'ils le soient, il faut qu'ils se trouvent au poste où ils pouvaient l'être. La phthisie, c'est l'ennemi ; fussiez-vous exposé à ses atteintes, elle ne vous prend qu'autant que son invasion a été secondée par les circonstances.

Ajoutons, pour compléter la seconde partie de la proposition qui fait l'objet de ce chapitre, ajoutons que l'homme, quand il devient phthisique, arrive à cet état par des causes inattendues la plupart du temps, ou plutôt moins ordinaires, moins faciles à prévoir que celles qui pourront y conduire la femme.

Celle-ci, en effet, par cela seul qu'elle est femme, peut devenir plus facilement poitrinaire : jeune fille, si la nubilité est trop précoce, ou trop tardive, ou entravée dans ses développements par la *chlorose* (pâles couleurs, flueurs blanches, etc.) ; épouse, si les époques sont trop rapprochées, ou trop éloignées, ou si les pertes sont trop prononcées ; mère de famille parvenue à la maturité, si les grossesses ont été nombreuses, pénibles, si elle s'est

usée en allaitant ses enfants ou ceux d'une autre, et si la crise inévitable du retour de l'âge ne s'accomplit pas régulièrement, dans des conditions favorables. Dans tous ces cas, *dysménorrhée*, *aménorrhée*, menstruation difficile, ou supprimée, ou semée de désordres, le sang se précipite vers le cœur plus abondamment, avec une impétuosité inaccoutumée, et il injecte le poumon, placé auprès du cœur.

La construction de la femme est plus défectueuse que celle de l'homme. Aussi, bien que la nature et le Créateur, dont les philosophies et les religions proclament la prévoyance infinie, aient d'avance pourvu au fonctionnement normal de l'organisme de la femme, encore est-il juste de voir qu'ils ont laissé quelque chose à faire à l'homme à tous égards; par là, ils ont sans doute voulu que l'homme eût le mérite de rendre à sa compagne les épreuves plus faciles, en l'entourant de soins et de prévenances, en lui prodiguant les attentions de l'esprit et du cœur. En nous exprimant ainsi, nous sommes fort éloigné de conseiller une attitude frivole, indigne de la femme autant que de l'homme, attitude qui consiste à satisfaire aveuglément des exigences de vanité, des prétentions obstinées du caprice. Nous

entendons parler seulement de ces délicatesses commandées par la générosité de l'âme, par la raison aussi, et de nature à être acceptées par la fierté la plus scrupuleuse. De tels procédés fortifient la femme, la soutiennent, lui communiquent quelque chose de la virilité, au lieu de la laisser s'engourdir dans la nonchalance morale et l'alanguissement.

CHAPITRE V:

INFLUENCE DE LA SITUATION SOCIALE SUR LE PHTHISIQUE.

Du genre de travail et de l'exercice des facultés, de la pauvreté comme de la fortune, naissent les causes secondes de la phthisie.

Le milieu social dans lequel il vit influe nécessairement sur le phthisique(1). C'est dans les classes moyennes, dans les régions de la simple aisance,

(1) Ce n'est pas ici le lieu de s'occuper en détail des hôpitaux, des maisons de refuge, ni d'une certaine catégorie d'individus mis au ban de la société, nous voulons parler des prisonniers. Mais, en peu de mots, nous aurons la force de constater :

1° Qu'un quart des malades jeunes, qui traînent dans les petits hôpitaux, deviennent scrofuleux, et plus tard poitrinaires.

2° Qu'il en est de même pour les sujettes des maisons de prostitution et les filles soumises.

3° Qu'un tiers des détenus, hommes et femmes, âgés de seize

où l'on est à l'abri du travail obligatoire et des imprudences d'une haute fortune, que le malade trouve le plus de garanties; car il en est de la si-

à vingt-huit ans, condamnés à plus de vingt mois de prison, deviennent scrofuleux, et sont par conséquent voués à la phthisie.

4° Qu'au sortir des maisons de force et des bagnes, ils portent avec eux cette nouvelle flétrissure physique des scrofules, lisible sur leur face, jointe à la flétrissure morale résultant de la perte de l'honneur, écrite en gros caractères dans tous les papiers publics. Le mot vulgaire *écrouelles* par lequel on désigne les scrofules, et qui est formé du mot *écrou*, prison, exprime énergiquement que ces dégradés sont encore rivés à l'infamie après leur libération.

5° Qu'il serait humain, équitable, véritablement philanthropique, de permettre à tout condamné qui a conscience de cette double dégradation, et le sentiment de cette double infamie inévitable, de lui permettre d'y échapper par la mort, dans les moments d'angoisse et d'exaltation où il est capable de la désirer et de la subir. Avec des intentions généreuses et des idées très-larges, les partisans de l'abolition de la peine de mort sont dans l'erreur sur un point, quand ils veulent infliger au condamné le supplice inoui d'une existence avilie. Volontaire ou forcée, mieux vaudrait volontaire, l'exécution est dans l'intérêt du condamné; pour tout flétri, la mort est certes un bienfait, qu'il le sache ou non. Il n'est pas trop tôt de sortir de la vie, dès qu'elle est une suite de jours fatalement livrés au mépris public. Ceux qui proscrivent la peine de mort envisa-

tuation sociale comme des climats : les zones tempérées sont les plus propices.

Mais, dans les situations extrêmes, le danger est plus grand, les causes secondaires plus multipliées. Certaines professions recèlent en elles-mêmes plus de périls : ainsi la limaille de cuivre, les essences de couleurs, les violentes odeurs de la parfumerie, la poussière d'écaille, sont des plus nuisibles pour le ciseleur, pour le peintre, pour le parfumeur, pour l'ouvrier en peignes, dont la poitrine est délicate. Celui qui manie le mercure dans les fabriques de

gent seulement un côté de la question, à savoir : si la société a le droit d'appliquer un châtiment irréparable ; et alors ils ont raison. Mais qu'ils réfléchissent à la situation du réprouvé, qui est l'autre côté de la question, et ils jugeront bien vite que, dans l'état actuel du monde, où la prison est la pire des léproseries, la publicité une aggravation de peine, où le fardeau de l'opinion s'impose nécessairement aux déshonorés après leur libération, ils jugeront qu'il y aurait miséricorde à étendre, à faciliter même l'application de la peine de mort. Ce qu'il y aura toujours d'ignominieux, c'est d'en avoir fait un spectacle. Et c'est un sacrifice !... Dire qu'au temps où nous sommes, ceci se passe encore en tout pays : « Messieurs et mesdames, nous aurons l'honneur de vous tuer proprement un homme sur la grand'place. » Et des masses bigarrées de s'élancer follement vers cette ivresse : « Oui! oui! allons voir tuer un homme sur la grand'place. »

glaces ; les femmes qui travaillent le tabac dans les manufactures ; celui qui croupit dans l'humidité, au milieu des émanations ; ceux qui passent les nuits aux forges et quittent cette atmosphère embrasée pour rentrer dans les glacières des bas-fonds ; celui qui, voué à des travaux de contention d'esprit, irrite le cerveau et les poumons jusqu'à perdre haleine, qui voudrait, en désertant la terre, étreindre les choses de l'idéal ou les mondes semés dans l'espace ; tous ces ouvriers de la main, ou de la pensée, auraient besoin d'avoir une constitution robuste : s'ils sont, au contraire, faibles et chétifs, le moindre accident interrompra leur carrière. Jeunes et belles femmes, qui mirez négligemment, dans des glaces de Venise, votre opulente chevelure, artistement emprisonnée dans l'écaille, ou bien qui parcourez d'un regard distrait les élucubrations d'un poëte inconnu, les pages enflammées d'un roman d'amour, ou les stances d'un prophète de grenier, vous ne saurez probablement jamais que ces divers produits, glaces, peignes, volumes, ont pu coûter à leur auteur chancelant une part de sa vie...

Les causes secondes de la phthisie, les causes occasionnelles, s'il est possible de les désigner de la sorte, sont donc attachées plus particulièrement

à des situations déterminées. Nous les énumérerions plus au long, en détail, que cela ne profiterait à personne; nous nous contenterons de les indiquer sommairement, parce que ce travail, dans chacune de ses parties, vise moins à être un exposé qu'un résumé succinct.

Le pauvre qui est atteint de phthisie n'a pas assez, il manque de l'indispensable; il s'épuise en travaux. Mais qu'il se garde bien de porter envie à autrui. Le riche, en ayant trop, n'est-il pas sujet à écouter les caprices de la fantaisie, aussi périlleuse que la nécessité? il négligera l'essentiel pour l'accessoire; on lui procurera l'agréable au détriment de l'utile. On n'osera point lui imposer une salutaire violence, lorsqu'il s'agirait, pour diminuer une inflammation intérieure, de livrer sa peau délicate aux morsures des mouches cantharides, ou son sein aux malpropretés d'une friction chimique. On le laissera répudier les remèdes, les huiles nauséabondes mais fortifiantes, et les remplacer par des douceurs de peu d'efficacité; ou bien une nourriture salubre et appropriée sera sacrifiée à des goûts compromettants. Quand il lui faudrait le repos, il aura la fatigue des relations incessantes, la fiévreuse activité des fêtes où le monde le convie sans pitié. Que l'on tombe

au sortir d'un atelier de forges ou au sortir de la fournaise des bals et des théâtres, le résultat est le même, et les deux victimes ont droit à la même compassion ; toutes deux subissent les dures lois de la nécessité, nécessité matérielle d'un côté, nécessité des convenances de l'autre. Si le bureau de bienfaisance ne vient pas largement en aide dans le premier cas; si, dans le second, le médecin n'a pas assez d'autorité pour proscrire le superflu, de quelque nom qu'il se décore, la phthisie se développera plus rapidement, sous la pression de ces causes secondaires et des accidents consécutifs.

Insuffisance ou imperfection de l'alimentation, genre de travail, désordres de conduite, gêne dans leurs mouvements, privation d'air, sont donc aussi les causes occasionnelles de scrofules d'abord, de phthisie ensuite, chez les sujets dont nous parlons dans notre note, lesquels, rentrant pour un certain temps dans la vie ordinaire, augmentent considérablement l'effectif de poitrinaires relevé par la statistique. D'après cela, il est évident que des causes violentes, privation d'aliments, privation d'air et de lumière, la séquestration et les chagrins qu'elle entraîne, amènent la phthisie et les scrofules. Ces causes violentes sont assez rares pour qu'il suffise

de les signaler. Le monde ne les connaît cependant que par intervalles, quand la justice intervient; et il doit y avoir bien des cas, en descendant du plus au moins, qui échappent forcément à ses investigations. Ces causes violentes pourraient influer sur des tribus conquises, et même sur des nations entières, lorsque la race conquérante est inférieure en civilisation au peuple conquis. Il y en a peut-être des exemples dans le passé et dans le présent. La nation juive a eu besoin, pour se perpétuer, d'être douée d'une force de vitalité immense, qui paraît devoir se retrouver chez les Israélites modernes, les Polonais.

CHAPITRE VI.

DIFFÉRENCES QUE PRÉSENTENT ENTRE ELLES LES MALADIES DE POITRINE.

Les variétés de phthisie proviennent de l'inégalité des conditions, des organisations, et même du caractère, aussi bien que des accidents primitifs.

Nous venons de voir quelle peut être l'influence des occupations et du genre de vie sur le patient. Cette influence des conditions et du travail est décisive; mais elle ne suffirait pas à elle seule à expliquer la somme des différences apparentes qui se rencontrent dans les affections de poitrine.

Nous prenons ce mot *apparentes* dans toute sa force : il a le mérite de signifier que ces différences apparaissent, sont visibles, très-marquées, caractérisées au dehors pour les yeux, bien qu'elles soient toutes de surface, et qu'au fond, on doive les ramener à un principe unique, primordial.

Examinons donc rapidement d'où peuvent pro-

venir, et comment s'expliquent les variétés innombrables observées dans les maladies qui nous occupent.

Au début, et pendant longtemps, jusqu'à la dernière période où la fin approche, les symptômes accusés sont très-divers (1). Chez les uns, on constate des douleurs localisées au sommet du poumon; chez les autres, vers le milieu; chez d'autres encore, à l'extrémité de cet organe. Celui-ci souffre à droite, celui-là se sent frappé à gauche. C'est qu'en effet, il y a eu, tel jour, dans telle région, une première manifestation qui est devenue perma-

(1) La science a parlé surabondamment de l'*hématose pulmonaire*, c'est-à-dire de l'acte respiratoire qui met le sang en contact avec l'air extérieur; de la *diathèse* ou état général de l'organisme chez les poitrinaires, et de tous les cas en particulier.

Elle a même noté trois degrés dans la phthisie pulmonaire proprement dite, savoir : le premier degré, où le poumon lésé s'altère ; le deuxième degré, où il y a commencement de *tuberculisation*, dépôt tuberculeux, soit au poumon de gauche, soit au poumon de droite, soit aux deux; le troisième degré, où le tissu de cet organe se détruit, parce qu'il s'y forme des *ulcères*, des *crevasses*, des *cavernes*, des *excavations*, soit à gauche, soit à droite, ou bien dans les deux lobes à la fois.

Nous donnons cet aperçu des termes techniques pour la satis-

ıente; la blessure originelle, par où éclata le mal, xiste toujours et revèle sa présence à de certains inervalles, soit par un besoin d'expectoration, soit par ıne contraction nerveuse et une sorte d'étouffement.

Au chapitre III, nous avons analysé déjà ces diférences; au chapitre V, nous avons montré celles ui résultent de l'inégalité des conditions et du traail; il nous reste à rechercher celles qui dérivent e l'organisation, du caractère de l'individu et de auses moins immédiates.

Les tempéraments nerveux, sanguins ou bilieux, orment une grande classe à part; les sujets de cette atégorie, ayant généralement plus d'élan et d'é-

ıction des lecteurs qui éprouveraient le besoin d'en avoir quelues-uns sous la main.

Ces termes sont bien un peu retentissants; en les prenant la lettre, l'imagination se trouve frappée, et l'on croit que l jour, à heure fixe, le second degré arrivera, tel autre jour troisième degré. Il n'en est rien. De même qu'au chapitre IV, ous avons établi que tout individu, ayant un germe de phthiie, ne devient cependant pas nécessairement phthisique, bien u'il le devienne souvent, de même nous affirmons que le leuxième degré ou le troisième n'arrivent pas fatalement à ıne minute fixée; ils peuvent arriver, il est probable qu'ils arrieront, mais avec des soins il peut s'écouler bien des années l'intervalle, et, en attendant, l'existence aura suivi son cours.

nergie morale, résisteraient plus aisément aux progrès du mal, s'ils n'étaient exposés à de fréquentes crises, conséquences de leur organisation et de leur caractère : ainsi les impatiences, les mouvements de colère entraînent après eux les éclats de voix, la prodigalité des gestes, les explosions de la parole. Par suite de cette animation, qui est, en quelque sorte, leur état normal, ils ont les charges, mais aussi les bénéfices de l'activité. Chez eux, l'énergie du moral se maintient, l'espoir n'est jamais perdu. Souvent ils traversent des phases de défaillance et de vigueur, sans transition bien appréciable. Alors qu'ils semblaient être le plus abattus, ils se relèvent soudainement. C'est à eux surtout que peut justement s'appliquer la comparaison du flambeau, dont les lueurs durent encore au moment où l'on croyait qu'il allait s'éteindre.

Les tempéraments lymphatiques forment une seconde classe de malades bien distincte de la précédente : les sujets de cette catégorie éprouvent moins de souffrances aiguës, et sont exempts de bien des agitations. Avec eux, on peut plus aisément définir la marche des choses, asseoir des prévisions sur des fondements assurés, pour ainsi dire.

En outre, presque jamais les poitrinaires lymhatiques ne sont menacés des complications de la astralgie ou de la gastrite, — complications qui ggravent toujours l'état des phthisiques bilieuxanguins. Mais, en revanche, ils n'ont pas l'énergie écessaire pour pratiquer un régime en matière 'alimentation ou de droguerie, et ils ne provoquent oint leur estomac paresseux.

C'est au médecin qui, le premier, est appelé, on pas seulement à donner par hasard une série e consultations, mais à ordonner le premier un raitement suivi; c'est aux personnes qui entourent e malade et lui prodiguent les premiers soins; c'est eux, assistants et médecins, que revient une part e responsabilité dans la marche de l'affection, et ela, croyons-nous, indépendamment des habitues, de l'organisation et du caractère du phthisique. l suffit de bien peu pour produire des effets décifs, et tel serait le cas, si, pour faire mieux, on rocédait par une subite éversion de formes et une rusque substitution de système.

CHAPITRE VII.

TRANSMISSION DE LA PHTHISIE.

La phthisie est complète, si elle est transmise par l'hérédité.

Après avoir tâché de saisir comment se diversifie la phthisie avec toutes ses nuances, considérons si elle se transmet.

En toutes choses, la transmission s'opère, ou par le don (contagion en médecine), ou par l'héritage.

Nous verrons, au chapitre IX, jusqu'à quel point la phthisie se transmet par le don ou contagion.

Quant à la responsabilité de transmission de la phthisie par héritage, elle n'est révoquée en doute par personne.

Comme les dettes et les créances vont des parents aux enfants, de même la santé et la maladie peuvent se transmettre par l'hérédité. Nous disons *peuvent se transmettre*, car il s'en faut bien que la santé ou

la maladie se transmettent infailliblement, quoiqu'il y ait pour cela beaucoup de chances : la comparaison entre l'héritage des propriétés avec leurs charges, et de la bonne ou de la mauvaise santé, n'a rien d'absolu, elle n'est qu'une image. Car les enfants sont libres, après inventaire, si les affaires sont embrouillées, de renoncer à la succession qui leur est laissée ; tandis qu'ils n'ont pas précisément la même latitude en ce qui concerne la santé ici : ils ne peuvent ni dresser inventaire, ni répudier...

Notons en passant, puisque nous y sommes conduit par la comparaison même, que les expressions *bonne santé*, *mauvaise santé*, sont tenues pour vicieuses, et font généralement sourire. La santé, dit-on, n'a nul besoin d'être appelée bonne ou mauvaise, elle est la santé. Ce raisonnement est spécieux : la santé peut être qualifiée, aussi bien que la température, par exemple, aussi bien que la propriété, aussi bien que tout ce qui comporte à la fois des quantités positives et des quantités négatives, relativement à l'homme. Ainsi la propriété des biens meubles et immeubles est toujours, sans contredit, la propriété ; mais il y a une bien grande différence entre la propriété grevée, hypothéquée, et la propriété complétement libre. On doit donc être admis

à qualifier la propriété et la santé, puisque cette dernière peut, à son tour, être grevée ou débarrassée d'entraves. Nous affirmerions même, si c'était ici un livre d'économie politique et sociale, nous démontrerions qu'il est, en matière de propriété et de santé, des degrés quantitatifs, c'est-à-dire le suffisant, le nécessaire, etc.

Ces points établis superficiellement, reprenons notre tâche.

La phthisie peut se transmettre par l'hérédité; nous le développerons au chapitre suivant. Alors la phthisie est complète; dès le début, dès la naissance, elle est une part intégrante de l'héritage. Ce sont ces sujets hâves, perdus, qui, de bonne heure, ont des accès de toux à ébranler leurs flancs, qui sont presque transparents, diaphanes, à force de maigreur; parfois, les pommettes de leurs joues sont rosées, chacune à son tour, animées jusqu'à l'incarnat pourpré, signe de l'inflammation intérieure. Leurs pieds sont continuellement glacés, leurs mains brûlantes. Le mal s'annonce en eux dès l'enfance, tout au moins au moment de la puberté. Il est accrédité qu'ils doivent tous fatalement s'éteindre avant leur trentième année, un soir, à la chute des feuilles; qu'ils ont beau se débattre,

il faut qu'ils partent : 'Ανάγκη, la nécessité les presse; l'oracle Esculape a prononcé sur leur sort; avant de mourir lui-même, le doux et infortuné poëte l'a reconnu, et tout le monde le croit après lui :

> Fatal oracle d'Epidaure,
> Tu m'as dit : Les feuilles des bois
> A tes yeux jauniront encore,
> Mais c'est pour la dernière fois.

Pauvres et malheureux poëtes et artistes qui ont chanté les feuilles mortes! Leur musique attendrissante, leurs concerts funèbres n'ont eu que trop d'échos dans les rues, trop de retentissement dans les cœurs; ils ont, sans le vouloir, énervé les âmes, et rendu la lutte impossible. Je sais bien qu'en murmurant ces tristes élégies, en adressant aux survivants ces cantiques de mélancolie, ces adieux déchirants de l'agonie, ils exhalaient une plainte légitime sur leur lit de douleur. Mais cette littérature et certaines compositions musicales (1) n'en ont pas

(1) Dans une de ses revues du salon, M. About dit que « ni la musique, ni la peinture n'ont pour but de présenter des dissertations philosophiques, ni d'écrire des pages d'histoire... » Cependant cela leur arrive. La *Marseillaise* n'est-elle pas une

moins exercé une influence débilitante. Ne donnez jamais aux faibles les poésies de Millevoye, de Gilbert, de Malfilâtre, d'Hégésippe Moreau, ni les romances élégiaques, ni la marche de Chopin, ni le *Requiem* de Mozart, ni la ritournelle du mancenillier dans l'*Africaine*. Rassurez vos phthisiques, raffermissez-les, relevez-les par des productions plus viriles, par des accents moins vagues, moins éthérés, plus positifs, par des notes plus guerrières, parce qu'ils seront mieux en mesure de soutenir le combat, et la question est de prolonger ce combat le plus longtemps possible. Nous venons en fournir les moyens, équiper de nouveau ceux qu'on aurait désarmés.

grande page d'histoire mise en musique? La *Bataille des Cimbres et des Teutons*, de Decamps, n'est-elle pas une autre étude historique d'une haute valeur? Les beaux-arts, comme la littérature et la musique, ont eu leurs tableaux et leurs statues dans le genre feuilles mortes, qu'on nous permette cette définition, et nous connaissons nombre de toiles et de marbres que nous ne voudrions jamais voir sous les yeux des phthisiques, dont ils troublent l'entendement.

CHAPITRE VIII.

HÉRÉDITÉ DE LA PHTHISIE.

D'un père ou d'une mère phthisiques résulte le mal héréditaire. — Observations psychologiques.

La phthisie, rangée dans la grande classe des affections scrofuleuses, est, comme ces maladies, héréditairement transmissible.

La possibilité de transmission de la phthisie par l'hérédité est si peu contestable, que les plus savants docteurs aux Eaux-Bonnes, à Cauterets, à Ems, à Soden, à Kissingen, au Mont-Dore, à Allevard, à Aix en Savoie, et dans tous les établissements thermaux analogues, vous questionnent en ces termes à votre première visite : « Savez-vous si votre père ou votre mère sont ou étaient malades de la poitrine? »

C'est qu'en effet l'ardeur infinie du père ou de la mère phthisiques, au moment où eut lieu la concep-

tion, et de la mère pendant les neuf mois de la grossesse, put faire passer dans les veines de l'enfant le mal héréditaire (1).

Mais cette hérédité, quoique possible, n'est nullement fatale, c'est-à-dire qu'elle n'arrive pas nécessairement, infailliblement. Il n'en est pas, dans un sens, absolument comme de la propriété, où le mort saisit le vif. Parce qu'un des auteurs, le père ou la mère, ou même tous les deux sont poitrinaires, il ne s'ensuit cependant pas que tous les

(1) Je vois d'ici sourire des anatomistes, qui se jugent très-forts, et qui secouent la tête en entendant parler, pour la première fois, des veines de l'enfant au moment de la conception. Eh ! oui, braves gens, car ce petit être, dans son germe imperceptible, est parfaitement complet dès la première minute de son existence embryonnaire. Pour vos yeux il n'est pas encore développé, mais il est complet, vous dis-je ; il a bras et jambes, tête et cœur, et même les organes sexuels. Il est déjà noir ou blanc, mulâtre ou jaune, fille ou garçon. C'en est fait : il est déjà tout ce qu'il sera en progressant dans le sein maternel, ou en grandissant dans la vie. Si vos yeux ne le voient point ; inventez des instruments assez puissants; fabriquez des microscopes qui vous le grossissent des millions de fois, et vous apercevrez alors positivement ce que le raisonnement vous crie par ses mille voix, à savoir : que pour *devenir* ceci ou cela, il faut *être* ceci ou cela ; les êtres *sont* forcément ce qu'ils *devien-*

enfants issus de cette union naissent phthisiques; il arrive même qu'il n'y en ait pas un seul, les deux auteurs fussent-ils frappés, et que la phthisie, par exception, traverse, comme la goutte, une ou plusieurs générations, pour retomber sur un membre de la troisième ou de la quatrième.

Ici mon sujet me condamne à prendre la parole pour quelques faits personnels; j'avoue qu'en les exposant, je subis une grande violence, une véritable passion. Il m'en coûte doublement d'aborder

tront, sauf l'augmentation et la diminution de la forme, de la matière. A l'instant de la conception, l'enfant est complet : car s'il ne l'était pas, il ne pourrait pas le devenir ; s'il n'était pas, en infiniment petit, homme ou femme, noir ou blanc, au moment où il est créé par ses auteurs, comment et à quelle date le deviendrait-il? Ce serait donc du fait seul de la mère, sans la coopération du père? ce qui est absurde. Et si, dès le principe, la race, le sexe, la couleur sont forcément déterminés, toute l'économie de son organisme n'est-elle pas définitivement arrêtée? Peut-on concevoir qu'un être, et même un objet (non fabriqué), deviennent ce qu'ils ne sont pas? Les formes des êtres et des choses peuvent changer par suite de développements ultérieurs ; mais la nature, l'essence même des êtres et des choses, leurs éléments constitutifs, sont complets à l'origine, quoique la faiblesse et l'imperfection de nos organes ne nous permettent pas de le voir.

ces faits, on le comprendra. En premier lieu, je suis obligé de me replonger volontairement, par le souvenir, dans des souffrances indicibles ; en second lieu, aimant déjà fort peu à parler de moi, je suis, d'autre part, forcé de prévoir que je vais rencontrer des sceptiques, des incrédules, qui penseront que je m'abandonne aux fantaisies d'une imagination malade et exaltée, aux chimères du délire ; ils verront, dans ce récit, non des faits, mais des inventions. Et je ne connais pas de tourment, de supplice comparables pour un homme qui se sent en pleine possession de son bon sens et de sa continuelle vigilance sur lui-même. Se savoir dans le vrai, rigoureusement sincère, ami du certain, et être taxé de songe-creux! Mais le besoin d'édifier et de secourir mes pareils par l'exemple triomphe de mes scrupules et de mes répugnances.

A quatorze ans, au mois d'août, pendant une distribution de prix de jeunes filles, je ressentis la première douleur, bien caractéristique, au bas du côté droit de la poitrine. Jusque-là j'avais eu des rhumes plus ou moins tenaces, mais rien qui ressemblât à cette douleur aiguë et cuisante qui m'arrivait ; elle se manifestait au commencement de chacune de mes respirations.

Quelle cause lui assigner? Ni alors, ni depuis dix ans que j'y réfléchis pour en retirer un enseignement, je n'ai pu parvenir à rien découvrir qui ressemble à une cause immédiate. La journée était lumineuse et chaude, sans être étouffante; la distribution des prix se faisait en plein air, dans un charmant jardin, point humide, et sous une tente élevée. Ma santé n'avait jamais été meilleure; j'ignorais tous les désirs et les émotions de l'incontinence; mon dernier rhume m'avait quitté depuis six mois, et ma seconde fièvre cérébrale remontait à plus de quatre ans.

Lorsque le médecin m'eut visité, j'entendis ma mère lui dire que j'avais, les nuits, une petite toux sèche, même en dormant, et qu'elle me croyait poitrinaire comme elle-même et comme l'avait été son père.

Au lieu de me troubler, cette révélation me causa une joie des plus vives : physiquement, je ressemblais beaucoup à ma mère, j'allais donc lui ressembler sous un autre rapport. Être poitrinaire ne m'inspirait d'ailleurs aucune frayeur, parce que le sentiment de la peur, à propos de quoi que ce soit, m'a toujours été étranger depuis que je me connais. Au surplus, je me voyais assez robuste, le

visage coloré comme ma mère, et il y avait bien loin de nous à trois autres personnes de notre affection, que l'on disait être poitrinaires. Toutes trois, en effet, étaient fort pâles, et, pour un adolescent qui ne cherche rien au delà des apparences, cet indice de la pâleur suffisait à marquer une grande différence.

La première de ces personnes était une jeune voisine, née le même jour que l'impératrice Eugénie, — fille d'un seigneur châtelain, lequel me faisait l'honneur de ne pas me repousser, parce que j'étais venu au monde, quoique petit roturier, à la même heure que sa fille : Angèle de Vars mourut bientôt, à seize ans (1842). — La suite de ce récit montrera l'importance des dates.

La seconde personne, Amédée Malherbe, enfant de Paris, égaré dans un collége de campagne, avait autorité sur moi à bien des titres : comme professeur, il se faisait chérir de son élève, non-seulement par ses bons soins, mais par la passion qu'il mettait à m'instruire, à verser dans mon esprit tous les trésors du sien ; relégué dans mon village, il me produisait l'effet de ces Athéniens autrefois en exil sur les rivages de Sicile, dont la poésie m'apprenait les malheurs et la captivité. C'était lui

qui me l'expliquait. Aux peines de l'âme, lisibles sur son visage, s'ajoutaient chez lui les souffrances du corps : il avait presque toujours son mouchoir aux lèvres pour comprimer une toux incessante ; parfois il vomissait du sang à pleine bouche. Lorsque je le perdis, en 1843, il terminait sa vingt-neuvième année.

La troisième personne, Marcel Delatour, figurait au nombre de mes condisciples. Il formait avec moi le contraste le plus prononcé : grand, maigre, pâle, le visage avalé, il avait un fond de gaieté intarissable, qu'il a gardé jusqu'à sa mort, 11 mai 1855, jour anniversaire de sa naissance. Il n'avait pas encore trente ans. L'année précédente, janvier 1854, ma mère avait succombé; depuis dix ans, j'avais quitté mon village pour venir habiter Paris.

Aujourd'hui que j'approfondis ces événements, avec l'expérience qu'il m'a été donné d'acquérir, je ne crains pas d'affirmer que la carrière d'Angèle de Vars, celles de mon condisciple et de M. Malherbe pouvaient être prolongées dans la proportion de celle de ma mère, décédée à cinquante et un ans. On a laissé s'éteindre la jeune fille, sans rien tenter pour enrayer la phthisie : que l'ignorante enfant,

écoutant les goûts de son âge et de son sexe, mangeât à peine quelques fruits, ou d'indigestes crudités, au lieu d'avoir une alimentation réconfortante, ses nobles parents n'y donnaient aucune attention, regardant la chose comme toute naturelle. — Mon camarade aurait pu vivre aussi longtemps que moi. — Quant à mon pauvre professeur, j'assimilerais presque sa fin à une destruction violente. Il y avait en lui toute l'énergie morale nécessaire pour combattre efficacement le mal, s'il en avait eu les moyens. Mais une chambre glaciale dans de vieux bâtiments, une nourriture peu appropriée à son état, des occupations fatigantes et modiquement rétribuées, un entourage banal, envieux, tout cela ne pouvait convenir à son corps délicat et nerveux, ni à son âme généreuse. Il eut, sur la fin, je ne l'ignore pas, les soins intelligents d'une compagne distinguée et dévouée, mais c'était trop tard, tout était irréparable.

De 1842 à 1855, j'avais donc vu disparaître ces quatre chères créatures, enlevées, disait-on de chacune, par une maladie de poitrine. Les deux premières étaient parties depuis si longtemps, que je n'étonnerai personne en confessant qu'il me restait d'elles un souvenir dont je faisais le plus rare usage.

Encore eût-il fallu, pour préciser ce souvenir, le réveiller directement, et l'occasion me manquait.

La mémoire de mon camarade ne laissait pas dans mon cerveau une trace plus profonde. Je puis écrire justement, même en simple prose, que j'avais dans mon passé trois ombres désormais à peine visibles, trois ombres fort calmes, qui étaient bien éloignées de troubler mon activité diurne ou le repos de mes nuits. Au sein des luttes de la vie, dont chacun a sa part, au milieu des nécessités renaissantes de chaque jour, on voit tout s'effacer successivement. En changeant de demeure, en contractant de nouvelles relations, les vivants s'oublient vite, à plus forte raison les défunts, surtout ceux de la première heure. Les douleurs récentes prennent la place des douleurs plus anciennes.

Seul, le culte de ma mère avait inévitablement survécu. Tant de liens enchaînent la mère et le fils, que la mort ne saurait les rompre. Cependant, de ce côté, aucun chagrin ne minait ma vie, n'affaiblissait mes forces : l'image de la chère trépassée parvenue au repos suprême ne se dessinait point dans mes rêves pour y jeter l'alarme.

C'était à peine si, durant la veille, lorsqu'il m'arrivait de souffrir, je me souvenais confusément

que je pouvais être, comme elle, poitrinaire. Avec le temps, la douleur aiguë du côté droit s'était amortie, et quand elle manifestait sa présence, — ce qui était rare, — une friction d'huile camphrée, une application de chaudes flanelles suffisaient à l'assoupir. Ma santé ne me causait aucune inquiétude; les rhumes et les fièvres de mon enfance affligeaient peu ma jeunesse.

Le 4 octobre 1858, en vacances à la campagne, dans mon pays natal, vers trois heures de l'après-midi, je revenais désappointé d'une partie de chasse. Pardonnez ces mots sonores : *une partie de chasse,* puisqu'ils sont puérilement consacrés par l'usage et même par la loi, à propos de tout, qu'il s'agisse d'un cerf dix cors ou d'un simple moineau franc, d'une battue retentissant en forêt ou d'une modeste promenade avec un fusil au bout de son jardin. En réalité, j'avais fait peut-être dix lieues dans mes guêtres, pour courir après de jeunes grives moqueuses, issues de la dernière couvée, qui s'envolaient en chantant un refrain narquois, sous mon coup de feu vainement tiré dans les branches. Las de ce refrain « la poudre au vent », grillé par le soleil du midi, je regagnai mon logis, tout mouillé de sueur. Une respectable dame, qui m'avait connu

enfant, m'attendait pour m'emmener chez elle, et me présenter à une personne nouvellement alliée à sa famille. Après avoir secoué la poussière dont j'étais couvert, et modifié ma tenue, je suivis cette trop bienveillante dame.

Je fus introduit dans un salon de rez-de-chaussée: il me sembla que je me mettais dans un bain froid, et j'en ressentis d'abord la même impression de bien-être, celle de la fraîcheur.

Mais, soudainement, une violente réaction s'opéra : le frisson parcourut tous mes membres; mon gosier se dessécha, ma tête devint brûlante, la vieille douleur du côté droit éclata jusqu'à me couper l'haleine. En hâte, je pris congé de mes hôtes.

Dès que je fus allongé sur mon lit, je toussai sans relâche, et la fièvre s'accrut dans des proportions inquiétantes. Je me refusai cependant à déranger le digne médecin du canton (1), dont je savais la vie si laborieuse, si occupée au chevet des malheureux.

(1) Qu'il me soit accordé de saluer ici, malgré lui sans doute, le vénérable et savant docteur Massénat, témoin expert au procès de madame Lafarge. Lorsque la croix d'honneur lui a été décernée, on a pu dire à juste titre qu'elle ne se trompait pas de poitrine. Le bien qu'il a fait, les services qu'il a rendus gratuitement depuis cinquante ans, sans être riche lui-même,

Je me condamnai moi-même à la diète, et je me fis préparer des boissons assoupissantes. Au moyen de narcotiques à ma portée, décoctions de pavots et sucs de laitues, j'échappai aux insomnies, et la toux fut maîtrisée au bout de deux jours. Le surlendemain, je me levai, affaibli mais délivré. La saison était encore très-belle : je repris mon train de vie habituel; tout me parut fini, comme si je n'avais pas eu de pleurésie.

Vers le milieu de novembre suivant, j'étais de retour à Paris : le brouillard, les petites gelées blanches et les pluies automnales m'éprouvèrent subitement; il me fut facile de le remarquer. Les crises de toux furent de toutes les minutes, et amenèrent des douleurs multiples dans la région pectorale, surtout au sommet et dans le dos. Je fréquentai deux médecins, hommes du monde et praticiens capables; ils furent d'accord pour me prescrire un traitement identique.

dépassent toute mesure. Si cette courte mention, faite avec tant d'indépendance et de sincérité, gênait sa modestie, qu'il sache bien que c'est surtout un hommage rendu à sa noble profession. Il est loin d'être le seul médecin vaillant et désintéressé. Comme lui, il en est beaucoup qui ne mendient pas pour leur talent une indigne gabelle au lit des malades.

J'exécutai ponctuellement ces ordonnances, avec d'autant plus de bonne volonté que j'avais pleine confiance. D'ailleurs, soit force de la nature, soit empire de la réflexion, il ne m'en coûte rien d'absorber une drogue quelconque, de m'assujettir à des privations, ni de livrer mon corps aux opérations jugées nécessaires.

Les bains gélatineux, les frictions, le papier chimique, les vésicatoires, les huiles, les potions, l'iode, le fer et leurs composés, le quinquina, les viandes noires, le vin vieux, les sirops, tout fut employé tour à tour dans les proportions conseillées.

Cependant l'appétit diminua, devint nul; la maigreur s'accusa. L'hémoptysie fut presque chronique. Je grelottais devant le feu, sous des vêtements qui auraient suffi pour deux. Le moindre courant d'air m'offensait. La nuit, j'étais inondé de sueur; de longues heures sans sommeil, ou si, pour un instant, je m'endormais, une agitation inconnue, des rêves sans nom.

C'est dans ces rêves que se sont produits des phénomènes psychologiques incroyables. Je n'en dirai ici que ce qui a rapport à ce qui précède.

La première nuit de douleur où j'ai eu le premier de ces songes, j'ai vu distinctement, l'une

après l'autre, ou même réunies, quatre figures que je reconnaissais bien : Une femme d'un âge mûr, brune, forte, colorée, au regard sérieux. Un homme jeune et beau, d'une pâleur extraordinaire, que faisait ressortir sa barbe noire : il semblait venir avec l'autorité d'une mission. Un brave garçon joyeux, lequel, chose bizarre, tenait à la fois de l'enfant, de l'adolescent, du jeune homme, et cumulait ainsi, dans un assemblage impossible, les diverses allures de trois périodes bien tranchées. Enfin, une petite jeune fille suave, aux pommettes rosées, ayant sur les lèvres un perpétuel demi-sourire.

Ces quatre apparitions n'avaient entre elles aucun rapport, alors même qu'elles se trouvaient réunies ; elles tendaient vers moi seul, s'adressaient à moi seul : j'étais l'unique objet de leurs manifestations séparées. Tantôt elles employaient le geste, et me faisaient signe de venir ; tantôt elles m'invitaient de la voix, m'affirmant que ma place était avec elles ; il y en avait deux qui finissaient par me commander de me lever et de les rejoindre. Chacune me voulait avec elle ; c'était là le fond constant de ces communications, verbales ou mimées. Pour moi, elles étaient sur le même plan, à côté l'une de l'autre ; mais je distinguais qu'aucune d'elles ne

soupçonnait seulement la présence de sa voisine. Sollicité par de si pressantes et si touchantes instances, je me consumais en efforts inutiles pour essayer d'atteindre l'ombre qui m'avait convié la dernière. A mon réveil, si les visions s'étaient envolées, les sensations n'en persistaient pas moins. Au sortir de ces secousses étranges, je me trouvai, malgré moi, plongé dans un abîme de méditations. Je n'eus nullement besoin de m'interroger, pour décider que je venais de voir ma mère, mon professeur, mon condisciple, et Angèle de Vars.

Mais comment et pourquoi ces images, dont deux au moins n'avaient, ni le jour ni la nuit, occupé ma pensée depuis plus de douze ans, comment ces images d'outre-tombe étaient-elles venues tout à coup agiter mon sommeil? Et pourquoi celles-là plutôt que d'autres? Souvent on rêve aux choses ou aux personnes dont on s'est entretenu récemment. Avais-je donc conversé naguère, ou avais-je arrêté mes souvenirs d'une manière particulière sur les quatre défunts? Nullement. — M'occupais-je de somnambulisme, de spiritisme, de chiromancie, de tables tournantes, de magnétisme? Pas le moins du monde, ni à cette date, ni avant, ni après. Je serais même un sujet très-rebelle en ces matières. —

Devenu malade, avais-je peur de la mort, et ma pensée se reportait-elle vers ceux qui avaient succombé à l'affection dont j'étais frappé? Mais je répète que la peur m'est étrangère, que le mal physique, — considéré en lui-même, en dehors du malade, — m'inspire encore le plus profond mépris, et que j'avais perdu de vue ces quatre trépassés, autant que cela se puisse. — Subissais-je l'influence immédiate ou lointaine de quelque superstition, de quelque terreur religieuse? Pas davantage; car le fantastique, le surnaturel m'inspirent à froid, pour mon compte personnel, une véritable répulsion, comme ayant pour effet de diminuer la grande notion de Dieu.

Me voyant sans explication plausible de ce phénomène, je secouai toutes ces impressions, comme on secoue de la cendre, et je rentrai dans le courant des idées positives. Je crus d'ailleurs fermement que ce rêve de passage ne se renouvellerait plus.

Mais, les nuits suivantes, j'en fus assailli de nouveau. Et depuis 1858, toutes les fois que je traverse une mauvaise saison, lorsque les vents de décembre semblent accourir pour déraciner les plantes et les êtres, ou lorsque, pendant la canicule,

éclate un orage qui bouleverse les créatures aussi bien que les éléments; toutes les fois, en un mot, que j'ai souffert, depuis 1858, par suite de la maladie de poitrine que je combats, à chaque fois j'ai revu les mêmes fantômes, m'adressant les mêmes démonstrations. Quand je suis bien portant, il s'écoule des mois entiers sans que je les aperçoive, et ensuite ils interviennent sans trêve dès qu'une crise se présente.

Comment se fait-il que je ne les aie jamais entrevus avant 1858, c'est-à-dire avant d'être sérieusement menacé de phthisie? et comment se fait-il qu'ils m'accordent merci dès que je suis raffermi Que je me sois dirigé vers l'orient ou vers le couchant, ils ne m'ont point abandonné dans mes voyages. Ils m'ont accompagné sur les Alpes, aux Pyrénées, sur les bords du Rhin ou de la Méditerranée.

Le raisonnement me crie qu'ils auraient dû me visiter de 1842 à 1856, car alors leur mémoire était plus récente, leur trace rapprochée. — Et je me désole devant cette contradiction.

Si plus tard, après 1858, mon cerveau avait faibli; si je pouvais me dire que j'éprouve telle ou telle appréhension, que je pense aux morts par

frayeur, que j'ai du penchant pour les superstitions et les jongleries; s'il était possible que ce fût ici une invention de l'imagination pour semer quelque intérêt sur des pages arides, je me sentirais plus à l'aise que de me trouver ainsi en face de l'inexplicable, pour des faits acquis, que je ne perdrai pas même de vue, parce qu'ils me sont personnels.

Mais non, tous ces dédommagements m'ont été ravis d'avance : mon cerveau n'a subi aucune dépression, j'ai toujours le même besoin de ce qui émane du sens commun, surtout en ce qui me concerne; lorsque je pense aux morts, c'est toujours avec la plus grande sérénité, car j'en ai mis plus d'un dans sa bière; de superstitions, de frayeurs de l'éternité, je n'en éprouve aucune : «car les prétendues vengeances célestes, commises par des créatures humaines, seraient considérées comme exécrables et inqualifiables.» (Reine Victoria.) — Quant à une invention, j'ose m'assurer que la loyauté du lecteur me protége contre cette imputation; on n'invente point de pareils sujets, et si, par malheur, on les inventait, on en voudrait tirer tout le parti possible, c'est-à-dire les raconter en longs volumes, au lieu de les resserrer dans un petit espace. Mais je puis affirmer sous serment l'au-

thenticité de mon récit, authenticité qui, peut-être, éclate à chaque ligne.

Pour quels motifs ai-je publié ces confidences tronquées?

Parce qu'en traitant de la phthisie héréditaire, j'ai voulu montrer comment elle éclate et se comporte; j'ai songé à mes pareils, exposés, comme moi ou plus que moi, à l'obsession de rêves incohérents, de sensations poignantes, qui désespèrent leur intelligence et paralysent leurs forces.

Parce que j'ai dû leur révéler — ce qu'ils n'osent pas se dire — que ces luttes énervantes, les plus dangereuses de toutes, les plus inattendues, les plus involontaires, les moins analysées, dont personne n'a osé parler, bien qu'elles aient un si grand retentissement dans la vie, ne méritent pas d'être prises en considération au delà du moment et de la phase où elles se produisent, ou du moins ne doiven jamais laisser derrière elles la crainte et l'épouvante. Sous la pression accablante de ces mille délires inavoués, l'esprit s'arrête, fasciné par LA PEUR. L'apparition de fantômes menaçants nous ôte le sens et le courage. C'est LA PEUR qui rend tout stérile, infécond, depuis les soins de la famille jusqu'aux

efforts de la science; c'est LA PEUR qui accélère toutes les décadences.

Parce qu'enfin, à propos de faits psychiques trop réels, dont je ne puis fournir l'explication, bien qu'ils me soient arrivés, j'ai voulu livrer aux médecins et aux penseurs cette thèse : Jusqu'à quel point les vivants conservent des relations ou des affinités avec les morts.

Deux hommes au moins, MM. Arsène Houssaye et Léon Gozlan, s'occuperont de la question, eux qui ont adressé, dans l'autre monde, une lettre à l'un des anges de la terre, — s'il est permis d'appliquer ce nom banal à celle qui fut la beauté, la distinction, la grâce, l'originalité mêmes, mademoiselle Marie Garcia, morte poitrinaire.

CHAPITRE IX.

DE LA CONTAGION DE LA PHTHISIE.

La contagion de la phthisie est heureusement fort douteuse.

Si, relativement à la possibilité de transmission de la phthisie par l'hérédité, l'assentiment est à peu près unanime, on est loin de s'accorder au sujet de la contagion.

La *contagion* est une manière de don involontaire d'une maladie ; la personne affectée transmet à son insu à autrui le germe de son mal par le contact ou par le rapprochement habituel. C'est donc avec raison que les pathologistes français ont distingué soigneusement de la contagion un autre mode de propagation de certaines affections, lequel mode est par eux défini sous le nom énergique d'*infection*. Ici le don peut être généralement considéré

comme volontaire, fait en connaissance de cause de la part de son auteur à celui qui s'expose à le recevoir. C'est la nuance bien tranchée qui sépare la contagion de l'infection. Ces deux mots, formés du latin, rendent bien compte de la différence des deux opérations, la première établissant la passivité des sujets, la seconde entraînant après elle une idée d'activité et de liberté de leur part. Nous devons faire observer toutefois que la langue allemande, si riche cependant, emploie le même mot dans les deux cas.

Pour affirmer la contagion de la phthisie, il faut partir des deux principes suivants :

1° Un grand nombre d'affections morbides sont contagieuses, surtout au moment de leur apogée, et principalement lorsque les personnes exposées à les gagner sont plus jeunes ou plus débiles que les individus atteints directement.

2° La phthisie étant reconnue maladie scrofuleuse, et la contagion des scrofules étant admise, la phthisie est, par voie de déduction, contagieuse à son tour.

Le premier principe est général et ne saurait être sérieusement attaqué; les preuves à l'appui sont nombreuses, et, sauf erreur, nous pouvons men-

tionner comme contagieux le charbon, le croup, les fièvres intermittentes ou typhoïdes, la suette, les angines (1), la variole, la peste ancienne, et la peste des sociétés modernes, la syphilis. Tout le monde sait cela.

Mais il serait plus difficile d'établir la solidité du second principe, dont la portée est restreinte à deux espèces particulières, phthisie et scrofules. On dit, en vertu du premier principe, que les enfants et les femmes sont plus ordinairement frappés dans les cas de contagion. Appliquez cet axiome au second principe, et voyez si la pratique est d'accord avec cette théorie; vous aurez alors une sanction.

Il n'est que trop aisé de découvrir partout des sujets scrofuleux. Souvent ils font partie d'une famille pauvre, nombreuse; ils en sont même quelquefois les aînés, et y exercent, à ce titre, la double influence de l'âge et du malheur. Dans ces ténèbres, et sous leur despotisme autorisé des parents, tous les petits cadets, garçons et fillettes, ne connaissent

(1) Une actrice d'un beau talent, femme d'une rare vertu, a refusé de quitter le lit de son enfant atteint d'une angine couenneuse, et elle est morte de cette maladie qu'elle s'est ainsi inoculée par dévouement. Il s'agit de madame de Montigny, Rose Chéri.

aucune des délicatesses de la chair, aucune des répulsions ressenties ailleurs ; sans la moindre répugnance, ils mangent à la même écuelle, non par fraternité, mais par nécessité ou par habitude, boivent dans le même verre, et parfois les restes salivés par le lépreux ; en s'accroupissant sur une seule couche, ou parce qu'il n'y en a qu'une, ou pour avoir plus chaud, ils mêlent, agrégent et confondent leurs épidermes dans une promiscuité lamentable. Et cependant, je ne sais si vous verrez devenir scrofuleux ceux qui ne l'étaient pas. Pour mon compte, je ne l'ai jamais vu : une providence bienfaisante maintenait la santé, la pureté du corps à ces innocents espiègles, transformés plus tard en robustes jeunes hommes ou en splendides jeunes filles.

J'ai à peine besoin de faire remarquer combien je suis éloigné de justifier ce contact, ces agrégations compromettantes, dont je voudrais peindre les désordres avec des couleurs plus vives, si telle était ma tâche. Mais, de ce tableau, je ne retiens que l'essentiel, et puisque les scrofules, les écrouelles, ne sont pas, à mon sens, nécessairement contagieuses, la phthisie doit l'être encore moins.

Cependant tel n'est point l'avis de certains doc-

teurs. Et une femme qui, depuis trente ans, laisse, dans toutes les questions qu'elle aborde, l'empreinte de son génie, conclut formellement à la contagion de la phthisie. Il est vrai qu'elle ne généralise pas, et s'occupe d'un cas donné par sa narration. C'est au passage de l'*Histoire de ma vie*, où il s'agit d'une célèbre actrice, madame Dorval, et de sa famille. A cet endroit de ses mémoires, George Sand assure que la fille de madame Dorval est morte phthisique, deux ans après son mariage avec un sculpteur phthisique dont elle s'était inoculé le mal.

Peut-être y a-t-il un voile à dessein jeté par l'auteur sur certaines pensées qui compléteraient l'exposé de la situation des époux dont il parle; mais s'il n'emploie pas au figuré le mot phthisie, mais dans son acception restreinte, il s'ensuit qu'il tient la phthisie pour contagieuse. En tout cas, son ouvrage est répandu dans toute l'Europe, lu des gens du monde beaucoup plus que les traités de médecine, et l'on ne cherchera rien au delà de la lettre du texte dans ce passage.

Il est certain que si la phthisie pouvait être contagieuse, ce serait entre deux époux, puisque l'état d'orgasme confond matériellement en une seule leurs deux existences.

Dans les établissements où l'on traite les maladies de poitrine, j'ai observé des milliers de cas où l'un des époux, étant seul phthisique, l'autre époux ne l'est point devenu. La veuve de mon professeur notamment fournit une carrière des plus heureuses; et, pourtant, elle a eu deux enfants de son mari, et elle a vécu plus longtemps avec lui que la fille de madame Dorval ne vécut avec le sien. C'est par milliers, je le répète, que j'ai observé de jeunes femmes unies à des époux phthisiques, et pas une d'elles, que je sache, n'est devenue phthisique par suite de cette union. Quand elles sont mortes poitrinaires, c'est qu'il y avait en elles aussi le germe de l'affection, comme nous l'avons dit au chapitre IV, et comme nous le dirons encore au chapitre X, en parlant des phthisies que l'on peut classer sous le nom d'accidentelles. Mademoiselle Dorval a dû finir de la sorte.

En cherchant bien autour d'elle et de son fils, George Sand aurait pu trouver, au nombre de leurs amis les plus appréciés, un homme excellent, atteint d'une affection de poitrine incurable, qu'il n'a point transmise à sa compagne. Nous voulons parler du graveur et auteur Manseaux, décédé poitrinaire à l'âge de quarante-huit ans, pour parler la langue

des inscriptions tumulaires. Cet exemple aurait détruit les conséquences relatives à la contagion de la phthisie, tirées du mariage et de la mort prématurée de mademoiselle Dorval.

Il est un autre cas où la contagion de la phthisie devrait avoir lieu presque infailliblement, si elle était à craindre. C'est le cas d'un père phthisique, habitué depuis longtemps à garder avec lui son petit garçon dans son lit, ou bien d'une mère phthisique prenant toujours sa fille dans ses bras pendant la nuit. Les haleines se répondent et s'échangent mutuellement, les sueurs nocturnes se communiquent du malade à l'enfant par tous les pores. En vain le médecin conseille, recommande, ordonne la séparation. Ce sont des larmes, des cris, des sanglots déchirants. Pour arracher ces deux êtres l'un à l'autre, — dont l'un goûte ainsi une suprême consolation que rien ne peut remplacer, — il faudrait employer la force, courir tous les risques de cette violence, et l'on n'ose pas; on recule devant cette cruauté. Le fait est bien fréquent dans les intérieurs d'ouvriers et dans les campagnes, où les enfants ont l'habitude de coucher avec leurs parents. La preuve est aisée à faire. Du plus loin que je me souvienne, je ne

trouve aucun exemple de contagion. Je me rappelle même parfaitement une mère phthisique, dont l'agonie fut des plus longues; pendant les trois derniers mois, la bouche couverte des aphthes avant-coureurs de la mort, elle ne cessait d'embrasser sa petite fille; pendant les nuits, elle inondait l'enfant de sueurs; malgré le médecin, contre lequel elle se révolta, elle étreignit l'enfant sur son sein jusqu'à la mort. L'enfant n'hérita seulement pas des aphthes, — qui sont pourtant contagieuses. — Il y a bien de cela une vingtaine d'années; la petite fille de cette époque est aujourd'hui une forte femme, n'ayant absolument rien qui puisse annoncer la phthisie, ni de près ni de loin.

Toutes ces observations étant exactes, il est permis d'en conclure que la contagion en matière de phthisie est au moins très-douteuse.

CHAPITRE X.

PHTHISIE ACCIDENTELLE.

Il s'y mêle des dispositions personnelles et héréditaires, jointes aux accidents de la vie. Puissance du diagnostic chez un grand médecin.

En réfutant l'idée de contagion de la phthisie, nous avons été mis sur la voie de ce qui a pu donner naissance à cette idée.

Quand on a vu des personnes, unies à un poitrinaire, devenir également poitrinaires sans qu'on s'y attendît, on en a naturellement inféré que la phthisie est contagieuse. — Nous maintenons à dessein le mot *poitrinaire*, terme impropre, nous le répétons, terme vague, qui signifie tout au plus, à la rigueur, qu'on a une poitrine. Mais toute créature humaine a une poitrine, sans être pour cela poitrinaire, quoiqu'il y en ait un si grand nombre. Cependant, chacun comprend que le mot poitrinaire

s'applique simplement à ceux qui ont la poitrine malade.

On a donc conclu, d'un fait isolé, que tel individu avait gagné une phthisie au contact de tel autre individu. Mais un examen plus suivi, plus attentif, aurait, à notre humble avis, amené la découverte d'autres causes. Il aurait fallu fouiller la vie de la personne prétendue phthisique par contagion, obtenir d'elle-même des renseignements détaillés et véridiques sur tout son passé; et l'on serait arrivé à ce résultat, qu'elle tenait antérieurement, de la nature, un penchant inné, personnel, à la phthisie; cette tendance était latente; mais, pour se manifester, elle n'attendait qu'une série d'accidents conformes. Si chacun de nous pouvait s'étudier sans faiblesse, remonter le cours de ses années révolues, et porter la lumière dans ses mille sensations éteintes, il rencontrerait la véritable origine du mal qui le consume. Les phthisies accidentelles mériteraient cette longue étude et ces recherches.

Nous prenons la liberté de les appeler phthisies accidentelles, parce qu'elles commencent, en apparence, à propos de telle ou telle indisposition, à tel ou tel contact. Puisque le nom de mademoiselle Dorval a dû être prononcé, nous estimons, en lisant

le passage qui la concerne, que cette infortunée jeune femme a succombé à une phthisie accidentelle dans les conditions que nous venons de décrire. Nous connaissons bien des cas positifs de phthisie accidentelle.

Du reste, il sera facile au lecteur de les reconnaître autour de lui. Tantôt c'est une femme parvenue à la période critique, tantôt c'est un homme qui a essuyé une ou plusieurs pleurésies incomplétement guéries. Ailleurs, la phthisie s'est développée à la suite de scrofules, de catarrhes vésiculaires, de désordres de menstruation, de fièvres muqueuses, de fièvres typhoïdes ou d'autres causes multiples, que le peuple des campagnes, dans le Midi, désigne par une expression très-élastique, mais expressive, correspondant au mot français *morfondement*, mais qui a bien plus de force, et signifie que toutes les forces vitales d'un individu sont glacées.

Des caractères généraux, bien signalés, distinguent cette classe de phthisiques par accident. Communément, on ne les appelle plus poitrinaires : ils ne se traînent pas languissamment, ils sont actifs, irritables, fiévreux ; ils ne meurent pas à la fleur de leur jeunesse, ils meurent à tout âge, et sont même susceptibles d'arriver à la vieillesse. C'est à

eux que l'on applique ces mots vulgaires : « Un te n'a plus qu'un poumon ; mais il est tout de mêm solide et il vivra longtemps encore.... » Ainsi, pa le langage ordinaire et par la force des choses, notre classification se trouve justifiée.

De même que le mot *poitrinaire* est peu scientifique, « *n'avoir plus qu'un poumon* » est, sans contredit, une locution vicieuse. Autant vaudrait dire : n'avoir plus qu'un nez ou qu'une bouche, parce qu'on a perdu une narine ou une lèvre. On n'a pas deux poumons, on n'en a qu'un, divisé en deux lobes ou parties : lobe de gauche et lobe de droite. Cependant cette manière de parler est consacrée par l'usage : « n'avoir plus qu'un poumon », pour exprimer que la partie droite ou la partie gauche du poumon est seule en mauvais état. Ces phthisiques par accident poursuivent la vie avec un lobe du poumon usé, ou blessé et cicatrisé, un peu comme ces vieux soldats en train de devenir centenaires avec un bras ou une jambe de moins, ou des membres criblés de blessures fermées.

Nous sommes assurément nous-même un exemple vivant de ces valétudinaires enrégimentés sous cette bannière : « phthisies accidentelles », c'est-à-dire malades destinés à vivre avec leur ennemi.

Nous pensons qu'avec du courage, de la persévérance et quelque fortune, tous les poitrinaires doivent arriver à se maintenir dans cette catégorie.

Au nombre des sujets très-jeunes, dont nous surveillons la vie physique dans ses rapports avec nos études, il s'en est rencontré un très-intéressant, dont nous allons dire un mot : ce sera un témoignage bien spontané rendu au médecin qui l'a sauvé, un motif d'encouragement pour les familles, et la fin nécessaire du présent chapitre.

En janvier 1861, un enfant de cinq ans tombe malade : son père, pharmacien de première classe à Paris, homme de talent et de cœur, était, par sa profession et son mérite, en relations avec beaucoup de médecins. Ils se réunissaient souvent chez lui. Quatre de ces messieurs, dont un occupait déjà la renommée, entreprennent de guérir l'enfant. Ils sont tous quatre d'accord : Fernand est atteint d'une fièvre typhoïde. A mesure que le temps marche et que le traitement se poursuit, l'enfant devient plus gravement malade. Le huitième jour, il a perdu l'usage de la parole; ses yeux sont clos, il est considéré comme mourant. — « Voulez-vous m'accompagner chez le docteur Blache? » me demande le père fondant en larmes. — Il n'avait

pas d'autre enfant, et sa femme venait à peine de mourir. — Nous courons chez le docteur; il était absent. Aussitôt rentré dans son cabinet, M. Blache entend mon ami. — « Convoquez, lui dit-il, vos médecins pour demain matin onze heures, heure militaire. » — Il n'était encore que six heures du soir, et je m'étonnai de ce retard, puisque le cas était urgent. Mais le docteur avait très-certainement ses raisons.

Le lendemain, M. Blache est le premier au rendez-vous. En présence de ses quatre confrères, attentifs et respectueux, et de trois autres personnes, il met à nu le petit mourant dont les paupières restaient fermées; il regarde la face, il examine l'ensemble, il sonde l'attitude générale de cette existence prête à s'éteindre; il palpe le corps en tout sens, il frappe sur la poitrine, dans le dos, ausculte avec une sorte de passion, fait replacer l'enfant sur ses coussins, et, appuyant le doigt sur le milieu du poumon gauche, il dit d'une voix ferme aux médecins : « Messieurs, le siége du mal est là... : appliquez une friction de teinture d'iode et d'iodure de potassium... Vous avez affaire à une fluxion de poitrine... ; vous avez cru à la présence d'une fièvre typhoïde, mais la muqueuse du cerveau n'a été

prise que par contre-coup... Dégagez celle de la poitrine, dont l'inflammation a déterminé la fièvre, et la tête sera libre..., l'enfant est sauvé... »

Tel fut à peu près le sens des paroles prononcées par M. Blache. Vingt-quatre heures plus tard, l'enfant avait ouvert les yeux, il babillait, et, avant la fin de la semaine, il était hors de cause.

Tant que je vivrai, j'aurai cette scène présente à l'esprit. L'effet même s'en est accru en la revoyant dans le lointain; car, bien que le docteur eût la grave simplicité d'un savant et d'un vieillard, cette guérison, prédite et réalisée, ressemblant presque à une résurrection, a introduit après coup, dans l'événement, quelque chose de prestigieux. Les témoins de cette scène sont encore vivants, et se porteraient garants du fait dont je dépose.

Quand on a, dans ses souvenirs, une démonstration aussi convaincante de la puissance de la science, on se sent obligé d'en rendre témoignage auprès du public, pour son profit et son édification. Il y a certainement des erreurs dans la pratique, mais la science existe, et elle repose sur les plus solides fondements.

L'enfant dont il vient d'être question est aujourd'hui un écolier plein d'ardeur; mais je crains,

sans le souhaiter assurément, même pour la justification de ma thèse, je crains, dis-je, qu'il ne soit un jour surpris par la phthisie accidentelle, dans les conditions où j'ai essayé plus haut de la définir.

CHAPITRE XI.

ENVAHISSEMENT DES CORPS PAR LA PHTHISIE.

D'autres maladies en revanche sont en décadence, compensation établie par la nature.

Au XIX[e] siècle, la phthisie est en progrès, relativement à elle-même et à d'autres affections. Les tables de mortalité se bornent à constater le progrès; elles n'ont pas à lui assigner des causes. Les docteurs les ont à peu près toutes exposées et détaillées, ces causes; une seule, à notre connaissance du moins, n'a pas été suffisamment approfondie : il s'agit du vêtement.

Dans aucun livre nous n'avons trouvé, dans aucune chaire nous n'avons entendu ce que nous allons écrire. Pour arriver à ce résultat, nous avons opéré sur nous-même, sciemment, volontairement, au risque d'aggraver notre état. Nous avons plu-

sieurs fois renouvelé l'expérience, — nous la renouvelons même en composant ce chapitre — et, chaque fois, nous avons obtenu la même preuve décisive.

Lorsqu'une personne quelconque pense à la question de son vêtement, si elle est conseillée, on lui enseigne en deux mots ce qu'elle se disait naturellement à elle-même : se couvrir de fortes étoffes quand il fait froid, et d'étoffes légères quand il fait chaud.

Mais le froid et le chaud ne sont pas choses absolues, ni réglées comme une pendule ; ce sont, au contraire, deux choses essentiellement relatives. En outre, en aucune saison, il n'est au pouvoir de personne de savoir au juste s'il ne fera pas plus chaud ou beaucoup plus froid d'un instant à l'autre.

Il n'y a donc que les êtres vraiment robustes qui puissent endurer, sans en souffrir, les transitions passagères et imprévues. Et ces privilégiés, capables de résister, sont en bien plus petit nombre qu'on ne l'imagine.

Cependant chacun se vêt de drap en hiver, de toile et de coutil en été. Le costume d'hiver est ajusté, pesant, il enserre le corps pour éloigner le contact de l'air extérieur ; le costume d'été est large,

flottant, léger, folâtre, il admet toutes les brises de rencontre.

Eh bien, nous n'hésitons pas à l'affirmer, — et nous espérons le démontrer, — les tissus de toile et de côton, principalement de toile, sont une des causes de l'extension croissante de la phthisie.

Lorsqu'on les endosse, à partir du mois de mai, on se laisse aller volontiers à la douce impression de fraîcheur qu'ils procurent. On ne renoncerait pas aisément à ce bien-être trompeur. Survient-il des variations atmosphériques, est-on passé de l'activité au repos, ou bien a-t-on quitté un milieu chaud pour un autre, on éprouve bien quelque petit malaise, un refroidissement, mais on est loin d'en saisir toutes les conséquences. On aura, dans sa vie, une longue série de petites sensations pareilles, sans qu'on en ait jamais aperçu distinctement les suites. On ne veut presque rien reprendre de la tenue d'hiver, on craindrait de se rendre trop délicat, et surtout de se priver d'une jouissance, de s'imposer une gêne. On ne réagira point contre un abus qu'on ne soupçonne guère. Et, si le hasard vous amène à y réfléchir, il y a déjà des résultats acquis, définitifs; vous ne pouvez que prendre des précautions pour l'avenir.

En 1860, j'avais pressenti les inconvénients du vêtement flottant et des étoffes de coton ou de toile; je voulus les suivre jusqu'au bout, en vérifier la portée sur moi-même, quoi qu'il dût m'en coûter.

En faveur de l'intention et du but, je demande d'avance pardon pour les détails vulgaires auxquels je suis condamné.

Sur le gilet de flanelle, — qui ne se dépose en aucune saison, à moins de pousser trop loin l'imprudence, — sur le gilet de flanelle ordinaire j'avais coutume de porter, l'hiver, un tricot de laine à mailles très-épaisses et rattaché par des cordons, une chemise il est probable, un gilet de drap serrant à volonté, un habit de drap facile à boutonner. J'étais, de cette manière, non pas seulement protégé contre le froid, mais à l'abri des courants d'air, quels qu'ils fussent, chauds ou non. L'air extérieur ne pouvait frapper directement ma poitrine.

Par une température de 25 degrés centigrades, qui existait depuis quelques jours, tout le monde avait pris la tenue d'été. Je fis un peu comme tout le monde; je me bornai pourtant à mettre de côté le tricot de laine, à changer le gilet de drap serré contre un ample gilet en tissu de coton. — Le coton,

nul ne l'ignore, est encore plus chaud que la toile. — Ces modifications opérées, voici ce qui advint : la température continua d'être excellente, ma vie fut régulière et contenue, mon alimentation sérieuse; le premier jour, la transpiration se produisit, le second jour elle augmenta; dès le troisième elle fut en permanence; je ne réussissais plus à étancher mon front inondé, ni mes épaules et ma poitrine; la tête fut progressivement plus lourde, il me sembla que je touchais à une sorte d'état d'ivresse habituel. J'avais cependant retranché quelque chose du côté de la boisson, en eau comme en vin, car c'est en été qu'il faut le moins boire. Je ne pouvais donc attribuer ces sueurs abondantes, signes d'épuisement, ni mon malaise, à la nourriture ou au travail, ou à une absorption inusitée de liquides. Le quatrième jour commença l'hémoptysie, ou crachement de sang; elle continua de plus belle les jours suivants. Pour la combattre, je bus du sirop de perchlorure de fer; elle se ralentit, mais ne cessa point. Elle s'enracina, je puis dire, et les sueurs ni le malaise n'avaient diminué; il me venait des sueurs froides en plein midi. Enfin, m'étant décidé à ressaisir le tricot de laine et le gilet de drap ajusté, je me remis assez promptement.

Cette expérience, je l'ai renouvelée, et, chaque fois, les symptômes ont été identiques.

J'en ai tiré cette conclusion : 1° En toute saison, il faut éviter que l'air extérieur soit en contact immédiat avec le torse, pour employer la langue des statuaires; 2° à cet effet, porter des tissus serrés à la taille; 3° limiter, autant que possible, l'usage des tissus de coton, à plus forte raison des tissus de toile, qui, tous, laissent arriver trop facilement l'air du dehors.

Nous devrions ici nous élever avec véhémence contre le ballon ouvert dont s'enveloppent les femmes, la crinoline. Quand nous disons ballon, parlant comme tout le monde, nous avons tort comme tout le monde, car c'est bien plutôt, dans la forme, un parachute; et, si ce dernier nom n'a point prévalu, c'est sans doute pour éviter un jeu de mots trop justifié, le fond ne s'accordant pas avec la forme.

La crinoline a été l'objet de tant de prédications inutiles, que nous n'insisterons pas. A ce propos, nous nous bornerons à affirmer : 1° que la femme, pour cause de santé, pour cause de phthisie, doit toujours porter un pantalon, afin d'atténuer les inconvénients du ballon; 2° que l'homme est responsable de l'invasion de la crinoline, de même que

la femme est responsable de l'invasion du tabac. A chacun selon ses œuvres : si l'homme fume impudemment partout, au lieu de fumer en secret, c'est que la femme l'a permis ; si la crinoline déploie ses fastueuses et encombrantes envergures, c'est que la condescendance, la faiblesse de l'homme, l'ont autorisé.

Mais revenons à la question des tissus.

En 1814, pour une population de 30 millions d'âmes, la France employait 12 millions de kilogrammes de coton brut, qu'elle transformait en bas, linge, vêtements. En 1860, avant la guerre d'Amérique, pour une population de 37 millions d'âmes, elle a employé plus de 100 millions de kilogrammes de coton brut, c'est-à-dire une quantité dix fois plus considérable peut-être, si l'on tient compte de ceci, qu'il y a eu nécessairement proportion croissante dans les produits ouvrés, parce que les progrès de la filature et du tissage ont permis d'obtenir, en 1860, avec une même quantité de matière, plus de produits qu'en 1814, alors que le travail des machines était encore dans l'enfance. Il y a eu, sans contredit, les besoins de l'exportation. Mais à qui persuader que l'exportation a seule consommé l'excédant, et que les nationaux n'en ont point profité ? On a donc porté moins souvent de la laine

aux pieds et aux jambes, moins souvent du drap ou de l'étoffe de laine sur les épaules.

Si certains tissus, par leur bon marché ou par l'agrément qu'ils procurent, sont, au XIX[e] siècle, des agents conducteurs de phthisie, il est encore une institution à laquelle revient une bonne part de responsabilité dans les progrès du mal : nous voulons parler des cafés, estaminets, brasseries, débits de vins et de liqueurs; en un mot, de tous ces établissements publics dont on a pris l'habitude.

A leur fondation, les cafés, brasseries et débits ont chacun leur utilité, leur raison d'être, aussi bien que l'auberge, le cabaret, le grand hôtel. Il s'agit de distribuer au passant, au voyageur, à l'homme d'affaires pressé, un breuvage, un rafraîchissement, un cordial dont ils ont besoin, en rapport avec leur condition, avec l'état de leurs finances et avec les coutumes des pays ; il s'agit aussi d'alimenter leur esprit, en leur fournissant les nouvelles, en mettant les journaux sous leurs yeux.

Jusque-là tout est parfait.

Mais bientôt la buvette, la brasserie, le café, le café surtout, se sont multipliés à l'infini. Donner au nomade altéré une satisfaction à laquelle il avait droit, ne leur a plus suffi; ils ne se sont plus bornés

à être utiles, nécessaires dans des cas déterminés, ils ont élargi leurs attributions outre mesure ; ils ont absorbé l'homme, le citoyen, le chef de famille; ils l'ont éloigné de son intérieur, de ses affaires, de ses proches. Et au moyen de quelles séductions? et pour quelles fins? Pour le plonger dans une atmosphère crasse, pleine de fumée, le saturer de boissons malsaines, le livrer au contact d'étrangers de passage, avec lesquels il consomme sans besoin, joue sans plaisir, et pérore sans rime ni raison. Ainsi s'est formée une catégorie de routiniers et d'abrutis, qui ont cependant, en apparence, le don de parler sur tout, le don des langues de Babel. Dans les grandes villes, les cafés et brasseries ont même entraîné la femme libre.

Ne nous étant pas imposé la mission d'envisager les questions morales, nous supprimons tout ce qu'il y aurait à dire à cette occasion. Mais nous sommes bien réduit à mentionner les inconvénients de ces lieux publics, en ce qui a trait à notre sujet. On y boit plus qu'il ne faut, on y boit des alcools, des eaux-de-vie, ce qui fatigue et échauffe la poitrine ; on y consomme de la glace en été, et même en hiver, lorsque le gaz et le calorifère produisent une température factice du Sénégal ; on y respire,

6.

au centre des brouillards de la pipe et du cigare, un air croupi et fuligineux ; on y reçoit tous les courants d'air des allants et des venants quand ils ouvrent ou ferment les portes. — Je m'incline à cet égard devant les somptueux cafés dorés, confortables, mais ils sont l'exception. — Enfin on quitte cet endroit calfeutré pour gagner la rue et souvent s'y morfondre avant d'être au gîte. La gorge s'enflamme, les muqueuses sont en souffrance. Que deviennent les poumons avec ce train de vie ? Ils deviennent mauvais s'ils étaient bons, pires s'ils étaient mauvais.

Les breuvages alcooliques et le tabac à fumer — et même à priser — sont pour une bonne part responsables de l'envahissement de la phthisie : les eaux-de-vie, rhum, kirsch, absinthes, liqueurs brûlent la poitrine ; sous toutes ses formes, le tabac (1) contient de la nicotine, toxique célèbre dans les annales du crime. Le plus grand danger,

(1) Consultez à ce sujet de nombreux ouvrages, mais surtout les curieuses et effrayantes dissertations de M. Joly, et les lignes vigoureuses de M. Émile de Girardin, dans la préface de son drame hardi, *le Supplice d'une femme*. — « Utile aux marins contre le scorbut, aux militaires contre les souffrances du bivac, la consommation du tabac n'est chez les habitants

pour le fumeur phthisique, ne consiste cependant pas dans un empoisonnement lent, mais dans cette série d'aspirations fatigantes, de sputations obligatoires, et dans la corruption de l'air, qui résultent de la pratique de la pipe et du cigare.

Aussi les médecins, qui ne sont pas des complaisants, n'hésitent-ils jamais à interdire aux constitutions délicates, à plus forte raison aux poitrinaires, l'usage des eaux-de-vie, du tabac, et même de la bière et du café. L'eau pure et le bon vin leur suffisent.

Ce qu'il y a de vraiment surprenant et d'intolérable, dans nos sociétés soi-disant policées, et si gouvernées, c'est la faveur dont jouit le tabac (1). Il est devenu le plus terrible des despotes : il s'impose même à ceux qui ne voudraient pas vivre sous ses lois. Lorsque la domination d'un tyran vous déplaît, vous avez à la rigueur la ressource dernière de l'exil ; avec le tabac vous n'avez pas même cette ressource, car son empire est universel. Où que vous alliez, sur les routes, sur les promenades,

paisibles de nos cités qu'*un vice, vice peu élégant, peu digne de faveur*...» (M. Thiers.)

(1) Ce n'est pas simplement une question de fisc, puisque certains gouvernements, par exemple en Allemagne, ne perçoivent aucun impôt sur le tabac.

sur les places, sur les voitures publiques, aux fêtes du monde entier, le tabac vous persécute insolemment, et vous contraint à l'humiliation de la fuite ou de la soumission. Il y a mille rencontres où votre semblable, sans aucun respect, sans égards, sans permission, et jugeant cela tout naturel, vous force à respirer l'infecte fumée qui sort de sa bouche, de son nez, de son cigare, de sa pipe, de ses allumettes. Avec tout cet attirail, il vous aveugle, vous incendie au besoin, et vous asphyxie sans pudeur. Si vous réclamez, il se fâche; le sang-façon se change en colère. Vous êtes la victime, et c'est votre bourreau qui a le beau rôle jusqu'au bout. Il met d'imbéciles rieurs de son côté. Celui qui boit des liqueurs, boit seulement pour son compte. Mais l'opération de fumer publiquement constitue un acte en partie double. Le fumeur éhonté fait tort, à lui d'abord, ensuite à son voisin, qui ne peut pas toujours lui céder la place, et qui se résigne à la servitude.

Fumer ne devrait être permis qu'à domicile; une loi sévère frapperait les contrevenants, car on n'a pas le droit d'imposer à son prochain un produit dont ce prochain ne veut pas, et la fumée de tabac est un produit détestable, qui s'impose.

Il ne serait pas même besoin de lois. Le code des convenances devrait porter ceci en gros caractères : « Les goujats seuls fument en public. » Nombre d'hommes bien élevés quitteraient cette habitude machinalement prise. Lorsque les femmes se donneront la peine de montrer au doigt le fumeur sans vergogne et de le repousser, on se cachera pour fumer, comme on se cache pour satisfaire d'autres exigences plus impérieuses, et plus légitimes.

Les justes malédictions que mérite le tabac nous conduisent à l'asphalte, au bitume (1) et surtout au charbon de terre, dont la consommation est si étendue : l'épaisse fumée que dégage la houille en brûlant a complétement vicié l'atmosphère des grands ateliers, des usines et des villes. De là sortiront des races de plus en plus étiolées. L'humanité, croyons-nous, payera cher les changements inouïs qu'elle a réalisés à l'aide du charbon de terre ; avec cet agent formidable elle fabriquera malheureusement peut-être une aussi grande quantité de phthisie que de vapeur.

(1) Il faudrait au moins, dans les cités, n'employer ces agents destructeurs que pendant la nuit, afin de moins vicier l'atmosphère et de ménager les poumons des passants, de même qu'on a forcé d'autres industries à opérer nuitamment.

L'usage téméraire et mal surveillé du mercure dans les maladies vénériennes, l'abus des bals, spectacles, concerts et des plaisirs charnels, devenu plus facile en ce siècle, ont également contribué beaucoup à l'accroissement de la phthisie.

Nous n'insisterons pas. — C'est à l'homme à régler l'emploi qu'il fait de sa liberté. Nous avons dit que la grande source du mal consistait dans le froid. Au sortir de tous ces lieux de joie, qui n'ouvrent leurs portes qu'à la nuit, dans la société moderne, il se produit inévitablement dans l'être une fatale diminution de calorique. — Chez les anciens les théâtres donnaient leurs représentations pendant le jour.

Nous dirons, en terminant, que si la phthisie a gagné du terrain, principalement au nord et à l'occident de l'Europe, d'autres maladies, en revanche, déclinent, sont en décadence, car la moyenne de durée de la vie humaine s'est élevée plutôt qu'abaissée, si l'on considère la masse totale des êtres. Ainsi la nature met en mouvement un système de compensations; ou plutôt, afin de parler plus exactement, la nature obéit aux lois d'équilibre établies par le Créateur.

CHAPITRE XII.

DE LA PRESCRIPTION EN CETTE MATIÈRE.

La transmission héréditaire de la phthisie durant un certain nombre de générations doit faire disparaître ce mal de la famille et par suite de l'humanité, si chaque fois on applique les moyens de le détruire et de le prévenir.

Avec le temps on obtient prescription contre la douleur, de même qu'on l'obtient en matière de propriété.

Mais heureusement c'est ici l'inverse du système de la prescription fixée par les lois civiles, quand il s'agit des biens terrestres. Plus vous étendez d'une manière certaine la possession des meubles ou des immeubles, plus vous éloignez la possibilité de prescription : l'héritier légitime ou légal, l'acquéreur en vertu d'un acte bien dressé, transmettent chacun une propriété incontestable, presque jamais contestée, sans qu'on songe à invoquer contre eux les

bénéfices de la prescription. Au contraire, plus le mal se répand, se propage, en un mot, plus sa diffusion est grande, plus les chances de prescription augmentent contre lui. En raison même de cette diffusion, il se répartit dans plusieurs organismes, à chaque transmission perd de sa force et de son intensité, puisqu'il a vieilli, qu'il a été combattu chaque fois, et il finit ainsi par se confondre avec tous les autres éléments morbides au milieu desquels il ne se distingue plus. Il lui manque son caractère spécial, sa physionomie particulière. Il est bien entendu que nous parlons en général, non d'un individu, mais de l'espèce, non d'un homme donné, mais de plusieurs générations. Telle personne est morte à tel âge d'une affection de poitrine, dont les héritiers au degré successible, s'ils en sont atteints, n'y succomberont qu'à un âge plus avancé; et de génération en génération la maladie ira s'affaiblissant, — étant soignée, — pour finir par disparaître du sein de cette famille.

Un toxique répandu dans le courant d'un fleuve n'a plus la même puissance que s'il était versé dans un petit étang. Le vaccin, les virus finissent par vieillir et perdre de leur action.

Sans soulever les voiles de la pudeur, n'est-il pas

permis de faire observer qu'une autre affection, importée de l'Amérique, en devenant plus générale, à peu près universelle, a perdu de sa gravité. Il est vrai que, depuis les voyages de Christophe-Colomb, la science a pu l'étudier attentivement, à son aise, et découvrir de nouveaux agents pharmaceutiques pour la combattre. Le traitement a fait des progrès immenses. Mais il est également avéré qu'en restant moins locale, moins concentrée, en se répandant au sein des populations, cette affection est devenue de moins en moins dangereuse. Non-seulement on n'en meurt plus comme autrefois sous François Ier, mais on ose volontiers en rire, et envisager froidement cela, comme chose peu conséquente. Aujourd'hui qu'elle fait ménage avec tant de monde, si cette maladie était encore enracinée à ses anciennes profondeurs, tout ne commencerait pas, à cet égard, et ne finirait pas par des chansons.

Le choléra ne tardera non plus guère, s'il plaît à Dieu, à figurer dans les refrains de vaudevilles, ou dans les complaintes de la légende ; on le tient déjà pour un vieil hôte forclos, impuissant à rentrer, tant il est éloigné d'être ce qu'il se montra lors de sa première apparition. Et, quand il s'est représenté, on a su de quelle manière il convenait de l'accueil-

lir et de le repousser. Car le mal physique n'est pas un larron qu'on puisse rejeter brusquement par la force ; on est obligé d'entrer en composition avec lui, de lui faire sa part, de le soigner, de l'héberger, de le traiter. — Le mot est tellement juste qu'il est à la fois technique et vulgaire. — Et c'est pour cela que l'homœopathie, qui fait la part du mal, est en principe une branche de la science s'appuyant sur des bases certaines ; elle n'a peut-être contre elle que l'emploi de quelques procédés, notamment des quantités infinitésimales, qui donneront souvent prise au dénigrement.

S'il est exact que l'acclimatation de plusieurs maladies, leur transmission continue, leur diffusion progressive, et en même temps les découvertes nouvelles pour les combattre, en aient rendu la présence moins nuisible, en aient diminué l'intensité, de manière à permettre d'opérer contre elles ce qu'on appellerait la prescription, ou les préliminaires de la prescription, il en sera de même à l'égard de la phthisie. Elle a déjà visité bien des familles, depuis les plus humbles jusqu'aux plus puissantes ; elle les quitte au bout d'une transmission héréditaire durant quelques générations. De nos jours, elle paraît être à son plus haut période,

soit dans le prolétariat, soit dans la bourgeoisie, soit dans la noblesse et les maisons souveraines. Lorsque toutes les familles auront été plus ou moins atteintes, cette transmission régulière pendant plusieurs siècles fera disparaître la phthisie pour l'espèce humaine. Au surplus, on est arrivé à se procurer, pour l'affaiblir sinon pour la détruire, des ressources inépuisables, que nous allons mettre en lumière dans la seconde partie de cet ouvrage.

La sentence de M. Michelet ne serait exécutée qu'autant que les peuples du Nord et de l'Occident se refuseraient à tirer parti de ces moyens de vaincre le mal quand il existe, et de le prévenir lorsqu'il est à redouter.

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE.

LIVRE DEUXIÈME

DU REMÈDE

CHAPITRE PREMIER.

DU TRAITEMENT.

Les consultations et les médicaments sont inévitables ; il faut recourir aux docteurs et aux pharmaciens.

Au livre précédent, nous nous sommes occupé du mal, de son origine, de ses causes, de son universalité, de ses caractères, de sa transmission, de ses progrès ; actuellement nous avons à nous occuper du remède.

Nous le ferons également en termes généraux, car nous ne passons pas en revue, l'une après l'autre, les mille variétés de maladies susceptibles d'être combattues chacune avec tels ou tels des mille médicaments réputés efficaces ; les volumineux et

savants ouvrages des docteurs renferment seuls ces recherches spéciales, techniques, et c'est à eux seuls qu'il faut les demander, lorsqu'on les désire. Une nomenclature complète, détaillée, de toutes les maladies de poitrine et des agents pharmaceutiques appropriés à chacune d'elles, la description dogmatique, la théorie définissant tous les cas, les énumérant, les analysant, et la pratique se proposant de les détruire tous séparément, cela ne peut se rencontrer que dans les livres de médecine.

Pour nous, dont la tâche est restreinte, nous nous sommes borné à considérer le mal en général; maintenant nous allons considérer le remède sous le même aspect. Le mal étant signalé, connu, il s'agit d'essayer de le guérir, de l'amoindrir. Pour justifier son nom, le remède doit comprendre à la fois les moyens curatifs et les moyens préventifs.

Tel sera l'objet de ce second livre.

Dans chaque maladie il y a, comme en toute chose, le commencement, le milieu et la fin. Elle débute, elle parvient à son plus haut degré d'intensité, et alors elle emporte le malade, ou bien elle décroît, touche à son déclin, disparaît, et l'être est sauvé.

Toute maladie dont il restera une trace plus ou

moins profonde prend le nom spécial d'*affection :* on dit d'un individu qu'il est atteint de telle affection, qu'il est *affecté de...*, pour indiquer que tel genre de maladie fait désormais partie de son organisme, de son économie, ou plus simplement, de sa personnalité physique.

Toute affection comporte à son tour deux états bien distincts : en débutant, l'état aigu, inflammatoire, ou la période commençante ; ensuite l'état chronique, c'est-à-dire créé par le temps, un état pour ainsi dire normal, habituel. Les catarrhes vésiculaires et intestinaux sont des affections chroniques de la vessie et des intestins ; les gastrites et gastralgies sont des affections chroniques de l'estomac.

Autant ou plus que ces dernières, avec lesquelles elles ont souvent une corrélation intime, les affections de la poitrine passent alternativement par ces deux phases, état aigu, état chronique. De même que les catarrhes pulmonaires, les phthisies sont au plus haut degré des affections chroniques ; elles sont accessoirement caractérisées par la présence d'aphthes ou tubercules, ou petits boutons blancs, dans le larynx, ou dans les bronches (sommet du poumon), ou dans le poumon lui-même.

En terminant la première partie de ce travail, nous disions que le mal, quand il est venu, entend d'être *traité*, c'est-à-dire hébergé, soigné, absolument comme on le dit d'un hôte, que cet hôte soit agréable ou incommode.

Eh bien! les affections de poitrine, les plus tenaces, les plus durables de toutes les affections, veulent être *traitées* avec les plus grands soins, elles exigent les plus minutieux ménagements, les plus continuelles attentions. C'est cet ensemble de mesures à prendre, de soins à prodiguer, le tout provenant d'une direction intelligente, ferme, autorisée, bien intentionnée, c'est cet ensemble qui constitue le *traitement*.

Il existe un traitement pour l'état aigu des affections de poitrine, et un traitement pour l'état chronique.

Dans les deux états, qui donc renseignera le patient, l'éclairera, le dirigera, lui ordonnera un traitement? Des hommes ont qualité pour cela, ce sont les médecins. Il faut avoir recours à leurs conseils, invoquer leur aide. Mieux que vous-même, et mieux que personne, ils saisiront tous les symptômes, surveilleront la conduite de votre hôte fâcheux, lui donneront satisfaction, car ils apportent avec

eux l'aptitude et le désintéressement; nous voulons dire qu'ils n'ont dans la question aucun intérêt personnel, qu'ils y entrent sans passion, et il s'en faut bien que vous, ou vos proches, ou les consultants de passage, puissiez prétendre à la même impartialité. Dans l'état aigu, chacun vous fournira mille recettes à qui mieux mieux; vous aurez peut-être le malheur d'en essayer. Dans l'état chronique, après avoir vu tout échouer — jusqu'aux expériences du médecin, dans le sens d'une guérison radicale, — vous vous découragerez. N'obtenant point de résultats immédiats, décisifs ; oubliant que nul ne peut l'impossible, pas même les médecins, le dégoût vous saisit, vous jetez le manche après la cognée. Vous repoussez tout comme inutile. Vous espériez être délivré de votre hôte, lui faire signifier son congé définitif; cet espoir ne s'étant pas réalisé, c'est au médecin, c'est aux remèdes que vous donnez congé. Votre ennemi vous reste, et vous avez éloigné vos libérateurs ; votre hôte, privé de soins, s'exaspère; vous devenez son unique aliment, sa seule pâture, puisqu'il n'en a plus d'autre.

Si, au contraire, vous appelez le docteur chaque fois qu'il en est besoin, c'est-à-dire à chaque fois où quelque symptôme inattendu annonce une lésion

organique nouvelle, vous retirerez tous les bénéfices de cette intervention, — quelques charges aussi. — Le docteur vous renverra aux pharmaciens, aux chimistes même, car la chimie joue désormais un grand rôle en matière de médecine. Le docteur vous indiquera en même temps, chose précieuse et capitale! l'alimentation quotidienne qui vous convient, ce que vous devez rechercher, ce que vous devez fuir. Ainsi le traitement de votre affection sera complet. Vous vivrez avec une affection chronique de la poitrine, comme d'autres personnes vivent avec une affection chronique du foie, de la vessie, de l'estomac, etc... Mais gardez-vous de vous laisser aller au découragement, et de prêter l'oreille aux rapsodies de l'ignorance : les consultations du médecin, les médicaments du pharmacien sont inévitables.

CHAPITRE II.

LE TRAITEMENT SE COMPOSE DE DEUX CHOSES, ET DOIT VARIER SELON LES INDIVIDUS.

Il faut l'adapter à la fois à leur organisation et à leur état de fortune.

Une maladie chronique est susceptible de revenir parfois à l'état inflammatoire. Le traitement doit donc s'adapter à ces deux états.

Pour correspondre à ces deux phases, l'une où le mal est assoupi, l'autre où il se réveille, le traitement se divise en deux parties : la première s'applique à l'état aigu, elle comprend les consultations du médecin et plus particulièrement les agents délivrés par le pharmacien, c'est le traitement proprement dit ; la seconde s'applique à l'état habituel, ordinaire, exempt de complications, et se compose de ce qu'on nomme le *régime*.

Dans le langage usuel, on entend simplement

par le mot régime une manière régulière de manger et de boire dont on ne s'écarte guère, la façon dont un malade ou convalescent se gouverne sous le rapport de la boisson et des aliments, eu égard à sa fortune et à son état de santé.

Quant à nous, nous voudrions que, pour le poitrinaire, le régime fût quelque chose de plus : il serait non-seulement la manière habituelle de se nourrir, en solides et en liquides, mais encore celle de se promener, de travailler, de se distraire, de se reposer, de se coucher, de se lever suivant les saisons ; et tout en embrassant cette méthode indispensable de vivre matériellement, il ne négligerait point la méthode de vivre moralement, intellectuellement.

Tout n'est pas dit pour un poitrinaire quand on a soigné son corps ; c'est encore son esprit, son âme qu'il faudrait occuper, alimenter. Qu'il ait des mets sains et fortifiants pour son corps, tant mieux ; mais qu'il ait aussi autour de lui ce qui n'est pas moins essentiel, la douceur, la bonté, l'harmonie, la générosité, tout ce qui constitue la meilleure vie de l'âme.

Mère ou fille, épouse ou sœur, la femme est incontestablement dévouée de sa nature, et comble

de démonstrations touchantes le malade qui lui est cher. Cependant je souhaiterais que le phthisique, à quelque sexe qu'il appartînt, fût en contact régulier avec un homme de cœur, et si ce ne pouvait être continuellement par la présence effective, que ce fût au moins dans une correspondance familière. La parole de l'homme, ses manifestations parlées ou écrites comportent plus de force, plus d'autorité ; jamais elles n'affaiblissent, souvent elles fortifient; mille fois j'ai constaté leur bienfaisante action sur les poitrinaires. Et puisque j'ai promis de citer des exemples, j'en choisirai quatre seulement, appartenant à des conditions bien différentes, deux dans la vie privée, et deux dans la vie publique. Le premier, c'est le vénérable et savant médecin de campagne dont j'ai parlé, le docteur Massénat, connu depuis plus de cinquante ans ; son nom opère de vrais miracles dans un rayon de dix lieues ; le second, c'est un prêtre de petite ville, simple comme un enfant, profond comme l'Évangile, doux et bon jusqu'à la suavité, l'abbé Broussouze ; le troisième est un publiciste qui a consolé bien des douleurs, il est père, affligé lui-même par le mal dans sa famille, Louis Jourdan ; le quatrième est un illustre historien, d'une générosité de cœur

que rien n'ébranle, Louis Blanc. Ces quatre hommes, dans des milieux opposés, sur des théâtres si divers, ont raffermi bien des courages, contribué à prolonger bien des existences. Ils ne sont assurément pas les seuls ; en tout pays, en tout temps, il se rencontrera des esprits d'élite et des cœurs magnanimes.

Ayez donc pour vos malades, surtout pour les poitrinaires dont la vie est si lourde et minée par le chagrin, les communications d'un homme sensible et éclairé. Ne regardez pas à sa profession, à son rang, à sa robe, à ses opinions ; qu'il soit homme, dans la noble acception du mot, et vous ne vous apercevrez jamais s'il exerce tel ou tel métier, s'il préfère une politique, s'il relève d'une confession exclusive ; il ne vous imposera ni son système, ni ses idées, ni ses croyances ; son instinct, sa raison, son amour du prochain, lui commandent de ne pas amener un pauvre malade à se débattre dans un dédale de formules, de serments violés ou d'articles de foi. Dans un autre sens, on peut dire, à l'imitation de l'Évangile : « Vous aurez toujours des malades parmi vous ; que la discorde et la haine leur soient épargnées. »

En vain les médecins les plus instruits se pres-

seraient autour du lit d'un phthisique, en vain on lui prodiguerait tous les agents de la chimie, toutes les ressources du confortable; si on l'abandonne à sa mélancolie, ses poumons se ramollissent et s'useront insensiblement; si l'on manque d'indulgence envers lui, si on lui refuse justice, s'il est réduit aux troubles de la lutte, aux emportements de la colère, sa poitrine se déchirera, et l'hémoptysie lui ravira par degrés tous vos bienfaits.

Si, au contraire, vous lui ménagez une existence calme, régulière, apaisée, occupée toutefois, mais selon ses forces, et mêlée d'assez de distractions pour lui épargner l'ennui, pour l'empêcher de s'appesantir sur son état et d'être ainsi à charge à lui-même, il pourrait, à la rigueur, se passer d'une partie du nécessaire. Son corps éprouvé n'est que trop dépendant; que son âme du moins conserve l'indépendance.

Lorsque vous voudrez ne plus vous départir d'un régime suivi, d'un mode de traitement déterminé, régulier dans son cours comme l'affection elle-même, que le traitement proprement dit et le régime soient en rapport avec l'âge, avec le sexe, le tempérament et la fortune de l'individu.

C'est principalement sous ce dernier aspect, le

plus facile à saisir, le plus large de tous, celui de la fortune, que nous avons dû considérer les poitrinaires. Les nombreuses classifications adoptées par la science, selon la nature ou le degré de l'affection, sont à la portée de tout le monde dans les ouvrages compendieux.

Nous n'avons pas inventé ces grandes divisions du pauvre et du riche, de l'aisance moyenne et de l'opulence ; nous les trouvons établies, consacrées pour toutes les situations de la vie mortelle. Tenons-nous-en donc à la simple vérité ; désignons, s'il se peut, les choses et les hommes par leurs noms.

CHAPITRE III.

DU MALADE PAUVRE

Dans les campagnes et au sein des villes.

Dans les campagnes, le phthisique pauvre se rencontre moins fréquemment; et, lorsqu'il existe, il est protégé providentiellement par ses habitudes simples et frugales; il respire un air plus naturel; travaillant à sa guise, en liberté, un peu plus, un peu moins, cela ne fait pas sur la terre une sensible différence; il n'est pas à l'heure : si elle n'est pas terminée aujourd'hui, la tâche se finira demain; il ne s'agit pas ici des besoins pressants de l'industrie, une ondée peut tout interrompre; ou bien il surveille ses bêtes, au milieu des prairies, sur les terrains vagues et le long des haies. Au coucher du soleil il regagne sa maison, il évite les fatigues et le froid de la nuit; il s'endort, s'il le veut, à côté de

ses bêtes, dont les chaudes et nourricières haleines ont tant de vertu. Rien de plus salubre, en effet, rien de plus fortifiant pour les poumons, que de dormir aux étables, auprès des vaches et des bœufs accroupis, quelle que soit la saison. La température y subit, moins qu'en aucun endroit, de ces variations si préjudiciables aux poitrines délicates; l'essentiel, pour ces poitrines, n'est pas d'avoir constamment une chaleur tropicale, mais une atmosphère comprise entre 13 et 26 degrés centigrades au-dessus de zéro; les écarts ne leur conviennent pas. Eh bien! nulle part mieux que dans les étables de bêtes à cornes on ne peut prétendre jouir de cet équilibre atmosphérique, — à moins de recourir à des procédés factices : — l'air y est purifié, tiède, sans humidité, gras et onctueux, s'il est permis de lui appliquer ces expressions, et d'ajouter qu'au dehors, au contraire, — la nuit surtout, même en été, et pendant l'hiver et les journées de pluie, — l'air est cru, sec ou humide, toujours violent quand il est froid.

Le phthisique pauvre des campagnes a contre lui un genre d'inconvénient local dont on ne s'aperçoit guère ailleurs : il est toujours entouré de personnes plus dévotes que pieuses; bien inten-

tionnées mais ignorantes, et encore plus peureuses au regard de l'enfer; elles le circonviennent au nom de son salut, et pour cette raison lui imposent, autant qu'elles peuvent, les privations du carême, l'abstinence des jours maigres, les jeûnes des vigiles, et l'entraînent aux offices malgré le temps et la distance, souvent même malgré le curé et par pur excès de zèle. Il y a ainsi des avents et des carêmes qui ne sont pas suivis, pour les phthisiques, de Noëls bien gais, ni de Pâques heureuses, — si ce n'est au point de vue de la sainteté. — Il en est de même dans toutes les religions, et le ministre du culte n'ose pas aller jusqu'à la sévérité pour réprimer des abus dont la source remonte à un sentiment si respectable, la crainte de Dieu. D'ailleurs, comme ce phthisique de campagne est souvent une femme, elle se prête de bon cœur à toutes les pratiques religieuses qu'on lui conseille, et dont il lui faudrait supprimer la meilleure partie.

Le poitrinaire des champs doit éviter de se livrer à la sieste de midi sur la pierre, sur les gazons frais, au bord des ruisseaux et sous les arbres ; il ne se défie que de l'ombre du noyer, il doit les craindre toutes. C'est pendant le sommeil qu'il faut

redouter la transition du chaud au froid; comme alors l'activité cesse et que le corps s'engourdit en certaines parties, — celles sur lesquelles il repose, — le sang ne circule plus avec autant de régularité ni de vigueur; il se fixe à certaines places et perd de sa chaleur. En s'éveillant, le malade se sent *tout refroidi;* il a la tête pesante, les membres endoloris, il n'est plus dispos.

Nous allons énumérer, pour le compte du pauvre, une série de précautions qui feront sourire de forts penseurs et des hommes robustes, comme s'il s'agissait à leurs yeux des recettes d'un almanach; ni les uns, ni les autres, n'ont la notion exacte de leur propre fragilité. Ce n'est pas à leur intention que nous accomplissons notre tâche, et nous pardonnons bien volontiers leur ironie. En matière de fortune, il n'est pas de petites économies; en matière de santé, il n'est pas de petits moyens : une friction, un verre de tisane, peuvent sauver un homme. — Promenades au soleil (insolations) pendant l'hiver; s'asseoir le moins possible le long des murs abrités et, si on le fait, tourner le dos au soleil, ne lui présenter jamais la face quand on veut rester immobile; tâcher même de se couvrir la tête avec un mouchoir flottant ou tout autre objet, pour

que le cerveau ne soit pas exposé directement à l'action des rayons solaires. — Aux veillées, ne fréquenter jamais les fours du potier ou du boulanger, ne pas se tourner de face vers le foyer des cheminées où le feu flambe : en premier lieu, il ne faut pas être dehors à la nuit tombée; en second lieu, ces beaux grands feux n'ont de réjouissant que la vue, ils vous dessèchent l'estomac et la poitrine et vous procurent des soifs inextinguibles que vous ne pouvez apaiser qu'avec de mauvaises boissons qui détériorent encore plus l'estomac. — En se mettant au travail, déposer les vêtements qui accablent les épaules et gênent les mouvements des bras, mais ne point laisser les pieds à nu, ne pas trop dégager le cou et retenir ses bretelles croisées sur le dos et la poitrine; en tout temps, on gagne à ce que le contact de l'air extérieur ne soit pas immédiat. Or, l'air vous frappe moins directement lorsque la chaussure, les bretelles, un fichu croisé, une ceinture, une cravate, l'empêchent de pénétrer. — A peine quittez-vous le travail, reprenez tous vos habits, boutonnez-les militairement comme les soldats; ne rentrez dans votre rez-de-chaussée que lorsque vous ne vous sentirez pas mouillé de sueur. — En aucune saison, pour se garantir des rayons

solaires, ne porter de casquette ni de chapeau de paille, mais bien un chapeau de feutre, à larges bords; la casquette ne vous abrite point par derrière, surtout si vous êtes courbé; le chapeau de paille permet à tous les courants d'air d'arriver; seul, le chapeau de feutre vous protége de tous côtés, et répond à ces deux destinations : vous abriter à la fois contre le froid et le chaud. Ces deux extrêmes, le chaud et le froid, produisent des effets identiques : si vous pouviez toucher un métal, le canon de votre fusil, je suppose, par 40 degrés de froid, il vous brûlerait la main; et la température, devant une fournaise ou sous un soleil de canicule, vous est également nuisible. — Habituez-vous à porter la tête haute, afin de respirer plus à l'aise. — Éviter, autant qu'il y a moyen, d'aspirer la poussière des granges, des chemins et des routes. — Se garder de se baigner dans les petits cours d'eau; ils sont toujours plus froids que l'air extérieur, dont le contact direct est cependant pernicieux. Les rivières ne vous conviennent pas davantage. Ayez chez vous de l'eau chaude pour vos soins de propreté, ce qui est très-important, afin que les pores ne se ferment pas sous une couche de sueur et de poussière lentement accumulée; dès

qu'on vous aura essuyé et vigoureusement frictionné les épaules, jetez-vous sur votre lit pour refaire vos forces et rétablir la circulation du sang. — Une fois au moins la semaine, prenez un bain de pieds à l'eau bien chaude mêlée d'un peu de cendre de bois. Chaque matin, pour vous laver, employez de l'eau presque tiède, surtout à la nuque. Ne buvez jamais trop froid. — En tout temps, soyez suffisamment couvert; et si, de la Toussaint à la Saint-Joseph, vous pouvez vous appliquer dans le dos et même sur la poitrine, la peau de deux de vos petits agneaux morts de la clavelée, vous n'aurez pas fait un mauvais coup; l'innocent animal, quoique mort, vous réchauffera. — Portez le plus souvent possible de longs bas de laine, attachés au-dessus du genou. — Que les cordons de votre tricot de laine soient solides, et noués fortement lorsque vous êtes au repos et sous le vent. — Au village, quand un de vous est bien enrhumé, vous dites en manière de plaisanterie : « Un tel a couché les pieds nus. » Gardez-vous donc de vous mettre au lit, en hiver, sans être légèrement, mais entièrement vêtu, même aux pieds. — Ne laissez jamais bassiner votre lit, sous aucun prétexte, pour aucun motif; s'il en est besoin, conservez plus de vêtements. —

Vous aurez toujours chez vous, dans l'endroit le plus frais, — et surtout bien bouchée, — une fiole (c'est ainsi que vous l'appelez) dans laquelle le pharmacien vous aura mis, broyés ensemble :

Teinture d'iode............	10 gram.
Iodure de potasssium.......	1 —

ou davantage, en conservant les mêmes proportions. Lorsque votre respiration sera gênée, lorsque la toux vous fatiguera, vous tremperez la barbe d'une plume ou un petit pinceau dans votre flacon, et vous pratiquerez une légère friction, matin et soir, sur l'endroit de la poitrine ou du dos qui vous paraîtra le plus douloureux en le touchant du doigt. — Si, en un point ou dans une région déterminés de la poitrine ou du dos, il y a une agglomération prononcée d'humeurs, vous appliquerez un vésicatoire de dimension convenable, de manière à couvrir la partie vraiment engorgée. Mais n'abusez cependant point du vésicatoire, parce qu'il irrite le système nerveux. — Si vous êtes constipé et que la toux persiste, ainsi que cela arrive souvent, les lavements ne suffisent plus; mais allez trouver le pharmacien, et commandez-lui, pour dix sous, dix pilules de

térébenthine de Venise crue, non cuite, ou de goudron du Nord également cru, chaque pilule renfermant de 10 à 20 centigrammes, suivant la ténacité de la toux et de la constipation. En vous couchant le soir, trois heures au moins après le repas, et en vous levant le matin, deux heures avant de manger, vous prendrez une de ces pilules. Ce sera comme un baume introduit dans votre poitrine et vos entrailles, et même l'appétit reviendra, si vous l'aviez perdu. Du reste, on perd l'appétit par sa faute, en se déshabituant de manger. « L'appétit vient en mangeant », le vieux proverbe a raison. Ne cessez jamais de manger très-régulièrement. On triomphe d'une soif désordonnée en ne buvant pas ; on provoque la faim en se sustentant selon ses moyens et suivant les règles de l'hygiène. Point de fatigue d'aucun genre au sortir des repas, mais un exercice modéré. Ne buvez jamais d'eau froide la nuit ; je sais bien que, dans les villages, on prétend que l'eau froide guérit la toux ; mais c'est une lourde erreur qu'il vous faut rejeter. — Combattez les diarrhées avec des œufs, du riz, des fèves, de l'huile de morue, au besoin avec du vin au fer et au quinquina, avec quelques gouttes de laudanum sur un morceau de sucre, ou avec un peu de diascor-

dium. Les lavements d'amidon ou autres, dans ce but, vous conviennent médiocrement, parce que vous avez besoin d'être fortifié.

Abstenez-vous de manger des salades, des légumes et des fruits crus, sauf la figue et le raisin ; faites tout cuire et mangez chaud, tiède, mais jamais froid ni bouillant, deux extrêmes qui ne valent rien pour personne. — L'oignon, la ciboule, l'échalote, le piment, le poivre et le vinaigre vous sont interdits comme la peste. — Ne buvez qu'après avoir mangé et ne buvez jamais trop froid ; divisez vos repas en trois ou quatre par jour, et proscrivez-en le superflu sous le rapport du sel et même l'accessoire en matière d'épices. — Le soir, avant de tirer votre bonnet de nuit, s'il y a moyen de vous délecter d'une pomme cuite ou d'un peu de vin chaud, ou d'un petit lait de poule, ou mieux d'une tasse de bouillon, rien ne s'y oppose. — Le matin, à votre lever, quand il fait froid, encore une tasse de bouillon chaud ou bien de tisane de bourgeons de sapin; du lait, le moins possible, et jamais froid, même en été. — Ne vous moquez pas de ce régime, car le régime c'est votre salut; de ce mot on a fait celui de régiment, et vous êtes enrégimenté dans l'armée des malades; soyez donc un soldat discipliné, et

vous servirez longtemps, la mort n'osera pas vous mettre à la retraite.

Aussitôt que vos ruisseaux produisent du cresson, allez en cueillir, sans arracher les pieds ; ne le mangez jamais en branches, mais hâchez menu feuilles et tiges, pilez, broyez du mieux que vous pouvez, laissez déposer ce jus pendant douze heures, filtrez-le à travers un linge épais, jetez le résidu plus noir que vert qui est au fond du vase, et buvez à petites gorgées tout le reste qui est liquide : ce sera là votre premier déjeuner jusqu'à la moisson, ou même jusqu'aux vendanges, si vous voulez. Mais alors, à partir du 20 mai, vous serez assez avisé pour abandonner le grand cresson, qui pousse en hautes branches, fleurit, et devient âcre, pour vous en tenir à une variété, que j'appellerai le *petit cresson*, dont on n'apprécie nulle part les qualités. Cette variété de cresson ne paraît jamais sur les marchés des villes, et j'ai eu le chagrin de voir que les paysans la rebutent. Cela tient certainement à ce que la cueillette en est trop laborieuse, et relativement peu productive. En effet, le grand cresson se propage au moyen de la graine ; on le sème, on le coupe, on le taille, et il repousse abondamment. Celui que je nomme le petit cresson ne se multiplie

jamais que par la racine ; ses feuilles sont toutes isolées; en aucun temps il ne s'élève au-dessus de l'eau, il se maintient à son niveau, et ne pousse aucune branche. Comme rapport, il est très-inférieur à l'autre ; comme qualité, il lui est sans contredit bien supérieur ; il est plus doux, plus gras, plus onctueux, plus fondant. Lorsque la culture et l'herboristerie daigneront s'en occuper, il rendra d'immenses services. Il recèle des propriétés médicamenteuses très-actives, et à aucune époque de l'année il n'a l'âcreté, le goût fort et piquant du grand cresson vieilli. Je l'ai expérimenté sur moi plus de vingt ans, mais j'en ai souvent manqué.

J'estime qu'avec de l'*eau fraîche de cresson doux* (jus de cresson pilé, filtré à la chausse) on peut obtenir, par un usage modéré, régulier et opportun, des résultats merveilleux dans le traitement des affections de poitrine. Comme il est incontestable que le cresson renferme de l'iode et du phosphore, et que l'iode et le phosphore sont des agents dépuratifs, réparateurs, reconstituants, curatifs, n'est-ce pas le mode le plus simple de les administrer que de les donner sous la forme d'eau clarifiée de cresson doux ?

Autant le phthisique pauvre est rare dans les

campagnes, autant il est répandu au sein des villes. Tandis que les populations rurales ne perdent qu'un douzième par suite des affections de poitrine, un cinquième au moins de la population des villes meurt de phthisie.

La plus grande partie de ce cinquième est fournie par la classe qui ne possède pas—dans une proportion moindre qu'on ne pense par les ouvriers, — mais surtout par les femmes, dont l'alimentation est si défectueuse et le travail si peu rémunéré. La femme tient de sa nature des goûts plus fantasques, et des besoins de distraction plus fréquents. Et c'est justement à elle que reviennent les occupations monotones, sédentaires, peu lucratives.

Les ouvriers qui s'occupent de la grosse besogne dans l'industrie des bâtiments ne sont guère phthisiques. Cela tient moins à la nature de leurs occupations qu'à leur solidité native, qui les a poussés vers ce genre de vie : ainsi le charretier qui conduit la pierre, le maçon et le sculpteur qui l'emploient, le charpentier, le menuisier, le serrurier, le couvreur, sont presque toujours des hommes robustes. Les bouchers sont, sans contredit, les travailleurs les plus favorisés; ces émanations de sang chaud des bêtes immolées engraissent, pour ainsi dire,

l'atmosphère, tapissent les voies respiratoires d'une couche de corps gras, et sont capables d'en réparer les désordres. Tout poitrinaire qui aurait le courage de vivre plusieurs heures chaque jour dans un étal et à l'abattoir, n'aurait pas besoin d'autre médication pendant longtemps.

Les ouvriers boulangers, tailleurs, peintres, cordonniers, les typographes, les aides de cuisine et d'office, les ouvriers des forges, des usines et ceux des manufactures où l'on travaille la laine et le coton, les ouvriers en peignes et en glaces, fournissent un fort contingent de phthisiques.

Il est une classe d'hommes qui ressemblent aux femmes par leurs aspirations et par leur destinée ; comme elles, ils sont les lévites de l'idéal, des chimères, ils soupirent après l'espace, la liberté, la bonne fortune, et ils sont rivés d'ordinaire dans un coin de bureau ou de mansarde, en compagnie de la pauvreté, si ce n'est de la misère. Ce sont des employés aux écritures, des hommes de lettres, poëtes, prosateurs, professeurs, des artistes, peintres, statuaires, graveurs, compositeurs, musiciens, chanteurs et chanteuses. Parmi eux se recrutent les poitrinaires en grand nombre.

Tous ces phthisiques pauvres des villes, que

nous venons de passer en revue, principalement les derniers, ont contre eux le danger de tentations auxquelles le phthisique des champs n'est jamais exposé. Ils sont victimes de l'imprévu : au milieu de leurs nombreuses journées d'infortune se lèvent pour eux quelques soleils de fêtes, bien rares, il est vrai, mais encore trop fréquentes. S'ils peuvent se résoudre à supprimer ces banquets d'un jour(1),

(1) Au double point de vue de l'hygiène et de l'économie, je noterai une aventure qui prouve l'inconvénient des petites fêtes improvisées, où l'on se permet l'usage de crudités sans être assez robuste. Les petits faits contiennent souvent d'utiles leçons.

En mars 1846, mon compagnon Marcel Delatour et votre serviteur, étudiants assez laborieux, nous voulûmes nous donner le luxe d'un jour plein de congé. Partis des régions du Panthéon vers neuf heures du matin, après un frugal déjeuner, nous étions, sur le coup de midi, devant un poteau sur lequel se dessinaient ces lettres flamboyantes : « *C'est ici le chemin des ânes.* »

L'inscription nous fit rire sans nous arrêter. Nous gravîmes bravement les pentes méridionales de Montmartre, et après être descendus par le versant du nord, nous débouchâmes sur les fortifications. Là, parmi la luzerne de l'État, la mâche et les pissenlits croissaient en abondance.

« Il faut cueillir nous-mêmes une salade.

— Nous la trouverons bien meilleure, l'ayant récoltée,

à ne jamais s'approvisionner chez le charcutier,

— Et notre dîner nous coûtera d'autant moins. »

A cette époque, d'ailleurs, le prix des denrées était bien loin d'être aussi élevé qu'il l'est aujourd'hui.

En poursuivant l'idée triomphante d'une salade cueillie par nous, et choisie naturellement, nous vagabondâmes plusieurs heures sur les domaines du génie de France, et nous rentrâmes enfin par les Batignolles, à travers un dédale de chemins et de rues que nous ne connaissions pas.

Accablés de fatigue, et l'estomac vide, nous songeons à notre dîner dont nous possédions, selon nous, le principal élément. Nous avisons, dans ce quartier désert, une fruiterie pauvre et silencieuse pour y faire un dîner économique. Une brave femme, ayant l'air de la meilleure pâte du monde, comme disait mon camarade, nous envisage avec un regard placide, se lève en continuant de tricoter son bas, et nous fait les honneurs d'une arrière-boutique où elle introduit un peu de clarté.

Point de potage; nous le remplaçons par deux œufs frais cuits à l'eau, pour chacun.

« Voici, madame, une salade que nous avons ramassée nous-mêmes; n'en tirez pas mauvaise conséquence, et servez-nous-la avec ce petit poulet que voilà, et une bouteille de vin ordinaire. »

Le repas terminé :

« Voulez-vous bien, madame, nous dire ce que nous vous devons?

— Huit sous de pain. Les œufs, à six sous la pièce, valent vingt-quatre sous.

mais bien chez le boucher, à remplacer, par de

— C'est bien cher, pour nous qui pensions être dans un petit établissement.

— Oh ! messieurs, des œufs frais, ici, et dans cette saison !

— Allons, la volaille sera moins chère en proportion.

— Le poulet... c'est... six francs.

— Six francs ! y pensez-vous ?... Au moins vous ne compterez rien pour la salade que nous avons fournie ?

— Non, messieurs, rien pour la salade... Rien pour le sel, le poivre, le cerfeuil, la ciboule et le vinaigre ; seulement quinze sous d'huile.

— Alors le vin est par-dessus le marché ?

— Oh ! le vin, ce n'est que cinquante sous.

— Comment ! cinquante sous une bouteille de l'ordinaire, tandis qu'il vaut partout quarante centimes !

— Voyez-vous, messieurs, c'est que moi je n'en vends pas.

— A ce compte, vous croyez donc nous l'avoir donné ? Merci de la préférence. »

Total, avec salade cueillie par nous, et assaisonnée par une bonne femme, total, environ onze francs notre dîner économique, dont mon condisciple faillit mourir ; il eut une crise de toux épouvantable, et je ne fus pas épargné. Décidément l'inscription du poteau nous avait révélé notre destin. Si des jeunes gens de dix-neuf ans ne sont pas capables de digérer une salade, il faut que les personnes sensées prennent le parti d'y renoncer, quand il s'agit de poitrinaires, ou de sujets propres à le devenir.

Si le fait raconté ci-dessus paraît minime à des gens qui ne

l'huile de foie de morue du bureau de bienfaisance (1), toutes les consommations des cafés et des débits publics, sauf le vin des repas ; s'ils veulent écouter une partie des conseils que nous donnions plus haut à l'habitant de la campagne, notamment ce qui concerne l'abstinence de crudités, d'épices, de tabac, de café, liqueurs, etc..., qui *altèrent* l'organisme, ils éviteront d'une part les complications qui résultent d'une manière de vivre peu ordonnée, et d'autre part ils s'avance-

veulent partout que l'enflure et la pompe des mots, la solennité des événements et des aventures sonnantes, ou la laudation hyperbolique des grands systèmes, nous les laisserons volontiers à leurs habitudes, pour nous en tenir à LA SIMPLE GRAVITÉ DES PETITES CHOSES DONT SE COMPOSE LA VIE RÉELLE.

(1) Si notre prière pouvait être entendue, nous dirions à la charité publique : Donnez, comme vous le faites, du pain, de la viande, du vin, des vêtements, c'est bien. Mais donnez aussi de l'eau de cresson ; prodiguez surtout les huiles de foie de morue, parce que cela vous est plus facile. Personnages bienfaisants, qui visitez les pauvres ; généreuses dames de charité qui vous asseyez sur le grabat des malades, employez votre douce autorité à faire prévaloir ce mode de nutrition, de réparation des forces épuisées ; allez jusqu'au bout de vos nobles élans, administrez vous-mêmes la dose nécessaire, et vous aurez les joies du succès.

ront vers un état de santé préférable. En mars et novembre pendant tout le mois, huit ou dix jours par mois le reste de l'année, ils doivent boire le matin, deux heures avant le repas, une cuillerée à bouche de sirop d'iodure de potassium ou d'iodure de fer. L'eau de goudron, trop débilitante, doit être remplacée par la résine d'une décoction de bourgeons. S'il survient des crachements de sang, il faut tout suspendre, et boire, matin et soir, une cuillerée de sirop de perchlorure de fer, deux heures avant de manger, et trois heures après avoir mangé, comme pour tous les médicaments.

Ayez habituellement dans un petit flacon allongé un peu d'iode métallique — ce n'est pas cher, — et la nuit laissez à votre chevet le flacon débouché, pour que les vapeurs de l'iode facilitent votre respiration ; dès que vous sentez quelque lourdeur de tête, ce vous est un avertissement qu'il faut reboucher le flacon, parce que la quantité d'iode vaporisé est suffisante.

Surtout, que le phthisique pauvre, fils des villes ou enfant des champs, se garde de l'envie, de la jalousie, de tout mauvais sentiment contre ceux de ses semblables qui sont plus à l'aise. Ces affections rongeuses, qui viennent du moral, minent et con-

sument leurs victimes autant que la phthisie elle-même. Porter envie à son prochain? Hélas! ajournez cet homme opulent, cette femme si brillante, à quelques heures, à quelques jours, à quelques années, et son fragile bonheur, objet de vos tourments et de vos convoitises, aura pris fin. Les lois éternelles de la nature et de la Providence ne vous auront que trop tôt donné gain de cause!

CHAPITRE IV.

DU MALADE DANS L'AISANCE.

Son régime et son genre de vie.

Le pauvre n'a guère le moyen de faire au delà de ce que nous avons indiqué au précédent chapitre. S'il le fait, ce sera suffisant.

Mais le bourgeois, le commerçant, l'entrepreneur dont les affaires sont en prospérité ; le propriétaire dont les fermes sont en bon rapport et les maisons bien louées ; le rentier auquel les compagnies de chemins de fer, les grandes sociétés et les gouvernements servent de bons dividendes et des intérêts ; le notaire, l'avoué, le banquier, l'avocat, le fonctionnaire, le magistrat, en un mot tous ceux qui appartiennent à la classe aisée, ont d'abord ces premières ressources et de plus grandes encore à leur disposition. Nous dirions même qu'ils ont plus

de devoirs, plus d'obligations à remplir à l'égard de leurs proches et envers eux-mêmes, puisqu'ils possèdent cet excédant. Il ne tient qu'à eux de vivre et de faire vivre leurs femmes et leurs enfants, aussi longtemps que s'ils n'étaient pas affectés d'une maladie de poitrine. Que rien ne leur paraisse trop minutieux dans nos conseils; nous les plaçons d'avance sous la protection du plus sage des philosophes, qui peut-être les résume ainsi : « L'homme ne meurt pas, il se tue. » A ce bourgeois si savant, si spirituel, M. Flourens, jeune à quatre-vingts ans, rien ne doit sembler puéril. M. Viennet, M. Dupin, M. Auber, Rossini et M. Ingres sont de la même école.

Les phthisiques dans l'aisance peuvent mettre facilement en pratique ces premiers avis résumés :

Promenades au soleil.— Abriter la tête au moyen d'une ombrelle et d'un chapeau de feutre ou de velours. — Ne point laisser le cou à nu. — En tout temps, emprisonner le col et le buste dans une cravate et un tissu bien agrafés, pour que l'air, quel qu'il soit, n'atteigne pas directement la gorge ou la poitrine. La question de préserver du contact du froid la nuque et la gorge est capitale, et cependant il ne s'agit que de l'épaisseur d'une cravate. — De

novembre à mars, porter des peaux d'agneau ou de chat sauvage. — Ne pas rester en face d'un feu de cheminée : cette flamme vous dessèche l'estomac, exaspère les muqueuses, et l'air froid, incessamment et forcément déplacé par la combustion même, fond sur vous par derrière. — Éviter partout la fumée, et la poussière des lieux publics et des champs de courses. — Plus de bains froids.— Abstinence complète de crudités, de laitages (je ne crois pas même au lait d'ânesse, trop préconisé), abstinence de crèmes quelconques, de glaces panachées ou autres, de sorbets, de bières, de cidre, d'alcools, d'acides, de liqueurs, de tabacs et d'épices. — Ne jamais boire ni manger entre les repas, qui peuvent se diviser en quatre. — Plus de boissons ni de mets bouillants ou glacés ; les deux extrêmes du chaud ou du froid, introduits dans l'estomac, causent les plus grands préjudices à tout l'appareil respiratoire. — Avoir recours aux légères frictions de teinture d'iode et d'iodure de potassium lorsqu'il survient quelque douleur aiguë ; appliquées principalement sur le dos, elles sont de la plus grande efficacité et exercent peu d'action sur le cerveau. — Ne point dormir sur le lit durant le jour ; en été, quelques moments de sieste peuvent être utiles, jamais en

hiver. — Se coucher suffisamment vêtu de la tête aux pieds, afin de n'être pas saisi par une subite impression de froid sur la peau, impression qui se répercute au cœur et au poumon. — Et si, dans la nuit, comme cela vous arrive toujours, vous cédez, en dormant, au besoin de vous débarrasser de couvertures dont le poids vous fatigue, vous êtes du moins protégé contre l'air froid par les vêtements que vous avez conservés. — Ne jamais faire bassiner son lit : cette habitude rend plus frileux, et le gaz, développé par la présence du charbon, vicie l'atmosphère de vos appartements, irrite les muqueuses de la poitrine et du cerveau, et vous occasionne ainsi ces quintes de toux et ces violents maux de tête qui, dans la nuit, succèdent inévitablement à ce bien-être trompeur que vous aviez tout d'abord rencontré; une boule d'eau chaude aux pieds doit vous suffire. — Se préserver, non-seulement du froid et de l'humidité, mais encore de la chaleur extrême, en vertu du vieux précepte, que les extrêmes se touchent, et produisent des effets analogues. — Lorsqu'il y a une toux plus accentuée, faire usage de papier chimique sur le dos et la poitrine ; s'il y a engorgement persistant d'humeurs, recourir au vésicatoire, et ne pas redouter de lui faire une large

place, mais la première fois seulement, parce que ensuite il devient trop excitant. — Boire, comme il a été dit au chapitre III, une décoction de bourgeons de sapin du Nord, sucrée avec du sirop de même bourgeon, ou du sirop de goudron. — Pour varier, boire de l'eau fraîche et filtrée de cresson doux, édulcorée, si l'on veut, avec une cuillerée de sirop de raifort iodé ou de sirop de polysulfure de potassium. — Enfin, s'adonner passionnément à l'huile de foie de morue.

La méthode la plus agréable de prendre l'huile de foie de squale ou de morue, brune, blonde ou blanche, consiste à la boire au moment où l'on se met à table ; on débute par là, comme s'il s'agissait de sardines, de thon ou d'anchois. L'huile de foie de morue devrait être l'unique hors-d'œuvre de tous les poitrinaires, pauvres ou riches : en commençant, durant cinq jours, une cuillerée à bouche au repas qui se fait de dix heures à midi, et l'on mange immédiatement par-dessus ; ensuite, pendant cinq autres jours deux cuillerées à ce même repas, et une demi-cuillerée au repas du soir ; enfin, pendant une semaine, deux ou trois cuillerées au repas du matin, et une ou deux avant le repas du soir. On fait trêve pendant huit ou dix jours, et l'on recommence de la

même façon toute l'année, pendant tout le cours de la vie. — Un peu de magnésie calcinée, prise le matin, facilite, s'il en est besoin, la digestion de l'huile. Quelques huîtres, ou un hors d'œuvre analogue, et un petit verre de vin d'Espagne peuvent suivre l'absorption de l'huile, et faire avantageusement disparaître ce goût nauséeux.

Avec cette méthode, s'il se perd quelque chose de l'efficacité de l'huile de morue quand elle est absorbée seule, à jeun, ou la nuit en se couchant, on a du moins l'immense avantage de ne point fatiguer l'estomac, de mettre le malade à l'abri de ces sensations nauséabondes qui provoquent tant de répulsion, et de lui permettre l'emploi simultané d'autres remèdes.

Quand on ne veut pas s'astreindre à l'usage des huiles, on peut les remplacer en prenant le matin, à jeun, deux heures avant le repas, une cuillerée à bouche de sirop d'iodure de fer, ou de sirop de quinquina pur ou au cacao, ou de sirop d'hypophosphites de soude et de chaux, ou de sirop d'iodure de potassium, ou de sirop d'hypophosphite de fer, ou un petit verre de vin de quinquina au bordeaux, ou de vin de Malaga chalybé (contenant du fer). Les sirops de codéine, de kermès minéral

et de polysulfure de potassium répondent aussi aux mêmes besoins. De chacun de ces agents pharmaceutiques on use pendant quinze à vingt-cinq jours sans interruption ; puis on se repose une ou deux semaines, et l'on recommence en changeant de médicament. Toutefois les deux vins toniques peuvent être bus assez régulièrement, même en prenant de de l'huile de morue, ou mieux alors de l'eau de cresson doux.

Aucun médicament ne veut être continué pendant un laps de temps considérable : à la longue l'estomac s'en dégoûterait, ou n'en retirerait bientôt plus aucun profit, parce qu'il cesserait de se les assimiler. Les composés de fer, d'iode et le quinquina sont d'ailleurs très-échauffants, et porteraient quelque perturbation dans les intestins. Il est indispensable d'en user pour réparer les forces, mais il s'agit d'aller devant soi prudemment.

Sauf les cas d'urgence, nous ne conseillons l'usage d'aucun médicament le soir en se couchant, et nous estimons qu'il vaut mieux alors absorber une petite tasse de bon consommé tiède. Mais on peut, impunément, tout le long du jour et de la nuit, à un certain intervalle des repas, user des boules de gomme, de jujube, de lichen, de

réglisse, des pâtes à la guimauve, au safran, etc.

Quant aux doses arsenicales et aux solutions opiacées, le docteur seul a qualité pour prendre, en temps et lieu, la responsabilité de leur emploi. Il n'est pas mauvais d'être en défiance à l'encontre de ces choses qui endorment toutes les fonctions. A notre avis, l'arsenic et le laudanum ne sont que des palliatifs, nullement des agents curatifs; il en est de même du lait d'ânesse, qui assoupit le mal et le laisse s'enraciner; tous ces palliatifs enlèvent les douleurs aiguës, mais ils ne guérissent rien, et affaiblissent l'individu auquel ils ne procurent qu'un soulagement de peu de durée.

L'iode, infusé dans l'économie au moyen de cigarettes, ou au moyen des appareils inventés récemment, promet de beaux résultats que l'expérience n'a pas vérifiés. L'iode métallique est un vrai bourru bienfaisant, avec lequel une fréquentation assidue n'est pas sans danger pour le cerveau; néanmoins on doit en avoir chez soi, et en laisser vaporiser dans la chambre à coucher; dès qu'il survient une pesanteur de tête, cela prouve qu'il faut cesser, afin d'éviter l'état d'*iodisme*.

Ceux qui rejettent l'emploi de l'iode accusent ce métal de produire chez le patient cet état d'io-

disme, de même que l'usage du mercure amène un état désigné sous le nom de mercuréisme. Pour parler régulièrement, on devrait se décider à dire : iodisme et mercurisme, ou iodéisme et mercuréisme. Quoi qu'il en soit, nous ignorons par nous-même ce que peut être le mercuréisme. Mais, l'iode nous ayant paru l'agent par excellence dans le traitement des maladies de poitrine, nous avons tenu à savoir d'aussi près que possible, en expérimentant bien des fois sur notre personne, comment arrive, et en quoi consiste au juste l'état d'iodisme. Les composés de l'iode, introduits dans l'estomac sous des quantités normales, n'occasionnent point cet état. L'iode pur, l'iode métallique, soumis au contact de l'air libre, se volatilise ; souvent il est utile, pendant la nuit, d'aspirer cette vapeur ; mais l'état d'iodisme ne tarde pas à survenir. La teinture d'iode et l'iodure de potassium, employés ensemble en frictions même légères, déterminent encore l'état d'iodisme au bout de quelques jours. Cet état peut se décrire ainsi : le front et l'occiput sont sensiblement douloureux, tandis que le milieu de la tête n'éprouve rien de pénible ; les tempes battent plus vite ; la poitrine est soulagée, mais l'estomac s'irrite et fonctionne assez mal, quoique l'iode ne se soit point

adressé à lui directement; les yeux s'injectent de petites traces sanguines, et les paupières s'abaissent plus fréquemment; l'exercice de l'odorat vous devient une gêne, parce que les nerfs olfactifs ont été plus éprouvés; une surexcitation générale, qui ressemble à la fièvre, anime tout l'organisme, principalement les muscles des bras et les nerfs de la main; par un contraste singulier, l'esprit est à la fois lourd et agité; un ennui vague, un malaise indéfini, un besoin contradictoire et simultané de mouvement et de repos, d'expansion et de mutisme, de bruit et de silence, vous éloigneraient de vos semblables. Vous voudriez en même temps parler et vous taire, marcher et rester en place, entendre et être sourd. Vous êtes peu satisfait des autres (ce qui est commun), mais aussi peu de vous-même, ce qui ne laisse pas que d'être assez rare. L'iodisme a ceci d'avantageux — relativement, — c'est qu'il disparaît complétement quelques jours après la cessation du traitement par l'iode, tandis que l'état de mercuréisme serait, dit-on, permanent, irrévocablement acquis.

Quand l'hémoptysie se déclare, il faut tout suspendre, et boire, matin et soir, une cuillerée à bouche de sirop de perchlorure de fer. Le ra-

tanhia, le tannin, l'alun, valent beaucoup moins.

Au phthisique dans l'aisance, il est facile, non-seulement de profiter de tous les renseignements qui précèdent, mais encore de suivre un régime, qui se compose à la fois d'abstinences et de prescriptions obligatoires.

Aussi indispensables que les prescriptions, les abstinences ont pour but d'éviter les dangers, ou les simples inconvénients, notamment ceux qu'il y aurait à se purger souvent. On se purge afin de ramener l'appétit disparu, parce que l'estomac est encombré, surchargé. Mais les purgatifs débilitent, et occasionnent l'anémie, ou pauvreté du sang. La mort prématurée de M. de Morny est due à l'abus des purgatifs. Se purger deux fois l'an (1), c'est assez, pourvu qu'on s'abstienne de tous les mets et des boissons qui ont le plus de tendance à séjourner dans

(1) Si l'on veut se purger plus souvent, il faut employer les eaux naturelles de Pullna, ou de Sedlitz, ou de Miers en France, bien plus douces et aussi efficaces que les eaux de l'étranger. Le pauvre doit s'en tenir à l'huile de ricin et au bouillon d'herbes, excellents d'ailleurs pour tout le monde. M. de Morny usait du calomel et d'autres préparations adoptées par la mode anglaise ; car les drogues mêmes peuvent devenir une question de mode.

les voies digestives. — Les prescriptions ne vous procureront que des avantages.

Voici pour les abstinences.

Ne manger jamais rien de froid. — Je sais bien qu'une femme célèbre, fort belle encore même dans un âge avancé, ne se nourrissait, dit-on, que de viandes froides ; nous voulons parler de madame Zayoncheck, épouse du vice-roi donné à la Pologne par l'empereur Alexandre Ier ; mais cette dame souveraine n'était pas poitrinaire. — Se priver absolument de légumes secs et farineux, tels que les haricots, pois, fèves, lentilles (1); de légumes échauffants comme les panais, les choux, le céleri, l'ail, l'oignon, le poireau, les choux-fleurs (la choucroute aussi), la ciboule, l'échalote, le radis, le piment, le raifort (2); de l'oseille acide dont le sel contient un mordant; de toutes les salades crues; de tous les fruits crus, sauf la figue, la cerise, l'abricot, la reine-Claude et les raisins bien mûrs; de

(1) Rien ne motive une exception en faveur des lentilles, dont l'enveloppe (la cosse) ne vaut pas mieux que celle des haricots et des pois ; tous ces légumes provoquent la toux, les gaz et flatuosités.

(2) Le sirop de raifort iodé n'est point à dédaigner, pas plus que l'extrait de malt.

la plus grande partie des fruits secs ; de tous les fruits glacés et des nougats ; des marrons et châtaignes ; des gratins, des champignons et des truffes ; des boulettes et des hachis, quels qu'ils soient ; de tous les hors d'œuvre crus ou marinés, artichauts, olives, radis, oignons, cornichons, etc... ; de toutes les conserves, crues ou cuites, préparées au moyen des acides ; de tous les laitages froids sous forme de crèmes ; de toute espèce de glaces ; des œufs cuits durs ; des poissons de mer à l'huile, ou même frais, quand il s'agit des morues (cabillots), sardines, harengs, maquereaux, homards, turbot, saumon, etc..., tous indigestes ; de tous les puddings et entremets pareils, accompagnés ou non de sambaillons, et autres fioritures d'autant plus détestables pour vous qu'elles offrent plus de charmes et de saveurs. Répudier tous les pâtés garnis ou non, froids et chauds ; toutes les salaisons, tous les produits, toutes les manipulations de la charcuterie, boudins de Nancy, saucisses de Lorraine, rillettes de Tours, saindoux, graisse, saucissons, jambons décorés de mille noms, en un mot toute chair de cochon, quels que soient son apprêt, sa provenance et sa renommée.

User modérément des potages maigres et du

pain ; de tout ce qui s'accommode à l'huile ; de l'asperge, elle irrite la vessie ; de l'artichaut cuit, qui salit l'estomac comme il noircit le couteau qui le dépèce ; des fèves vertes ; des petits pois, ils sont un peu fiévreux ; de l'oseille, même douce et vierge, elle renferme un sel ; des œufs, qui sont toujours difficiles à digérer ; des fritures, des gelées et des laitages chauds, pour la même raison ; des fromages, parce qu'ils ne sont autre chose que du lait froid aigri, fermenté, corrompu pour le seul plaisir du palais, au détriment de l'estomac.

Être sobre en matière de thés et de chocolats, parce qu'ils sont échauffants, même les meilleurs, et en matière de gâteaux, parce que, sous quelques formes qu'ils se déguisent pour vous séduire, ils n'en sont pas moins au fond de lourdes pâtes et d'indigestes farines ; laissez tout cela dans le sac, surtout entre les repas. C'est assez dire qu'il faut consommer peu de pain, bien cuit, de la veille, ordinaire, et non les pains et brioches de fantaisie. Pour vous, les meilleures pâtes sont celles de jujube, de lichen, de réglisse et les boules de gomme arabique. Vous pouvez en user tout le long de la nuit, quand le sommeil se refuse à vos instances, et tromper ainsi utilement vos ennuis.

Malgré toutes ces privations, absolues ou partielles, il vous resterait une alimentation suffisamment variée.

De bons consommés, au gluten, au gruau, à la semoule, ou au tapioca, deux fois par jour; les haricots verts pendant cinq ou six mois, les salsifis, les épinards en tout temps, précieux laxatifs, l'aubergine, la tomate, le concombre, le chou-rave, les carottes, le navet doux, la poirée nouvelle, la citrouille au gras, la patate, la betterave rouge, la rave, le scorsonère avec ses tiges blanchies, les chicorées et laitues cuites, le tubercule de Parmentier, c'est-à-dire la pomme de terre, les poissons d'eau douce d'espèces nombreuses, quelquefois les huîtres vertes, la raie, la sole et la barbue.

Usez le plus possible de ce qui s'appelle la *cuisson anglaise*, c'est-à-dire que vous faites cuire à l'eau simplement les légumes et le poisson, vous les retirez ensuite, et les mettez sur un peu de beurre frais ou mieux sur du jus ou coulis de viande, sans persil ni ciboule; s'il vous faut à tout prix un condiment, adoptez le jus de cresson. Ce système de cuisson et de préparation vous délivre de toutes les sauces composées, dont la meilleure ne vous vaut rien, parce que, toutes, elles empâ-

tent les voies digestives, et qu'elles n'ont de goût qu'à la condition d'être relevées, c'est-à-dire de mettre le feu dans le corps. Mais vous n'êtes que trop sujet à la constipation, accessoire fréquent des maladies chroniques de la poitrine ; il est donc urgent de vous rafraîchir les entrailles avec des légumes cuits à l'eau.

Les gibiers ne vous sont pas interdits, sauf le sanglier et les pièces marinées de chevreuil ou de cerf ; la volaille, l'oie exceptée, vous est permise, surtout les filets de sarcelle et de canneton.

Mais ayez principalement recours à un vrai négociant en bons vins de Bordeaux, et à un boucher consciencieux. Il faut le reconnaître sans fausse honte : le marchand de vins honnête, le boucher et le cuisinier sont de très-excellents pharmaciens et chimistes. Les sucs du gîte-à-la-noix de bœuf et du jarret de veau, répandus dans un pot-au-feu qui a bouilli doucement pendant six heures, l'aloyau de bœuf à la broche, le gigot de présalé à la broche, les côtelettes et rognons de mouton et le filet de bœuf, cuits à point, et servis juteux bien à propos, sont les spécifiques les plus puissants de la phthisie, quand ils sont arrosés d'un peu de vin vieux du Médoc.

Toutefois ne buvez de vin que dans les conditions suivantes · jamais de vin blanc de table ; après avoir absorbé du solide en quantité suffisante, coupez votre bordeaux rouge d'eau filtrée, additionnée de bicarbonate de soude. L'eau de Seltz, surtout fabriquée, est échauffante. Ne buvez de vin pur, si vous en buvez, qu'à la suite d'une réfection complète. Le meilleur vin du monde, s'il tombe dans votre estomac dégarni, vous fera infailliblement tousser comme le plus obscur breuvage.

Les compotes de poires et de pruneaux, les marmelades de pommes et de fruits assortis, moins l'orange et le citron, tous les fruits mûrs cuits, excepté la framboise, les groseilles, les cassis à cause de leur acidité, vous composent des entremets et desserts variés. Mais il faut que tout cela soit servi tiède. Les gelées et confitures de pommes, de cerises, de prunes et surtout de coings ; les dattes, les mirabelles confites, les pistoles, les pâtes d'abricots et de coings, la grasse figue sèche à chair fine et le pruneau fondant, la reine-Claude bien mûre, des figues nouvelles sucrées, l'ananas, méritent les honneurs de votre table, à la condition de ne pas y être prodigués. — Mais, noir ou blanc, frais ou conservé — sans être sec — le raisin a

droit, à toutes vos préférences. Le pineau noir sucré, le frankenthal, le chasselas blanc et le chasselas rose doivent passer en première ligne ; ils vous consoleront amplement de la privation des pêches, des fraises et du melon.

Ayez soin de manger et de boire lentement, afin que l'air ne soit point refoulé brusquement à l'intérieur, et que l'estomac et les voies de la respiration puissent rester calmes.

Si votre digestion est pénible, et que vous désiriez par hasard la précipiter, servez-vous d'eau de coings, ou de brou de noix, ou d'eau de mélisse, ou de chartreuse, ou de bénédictine, ou de trappistine. Employez alternativement l'un ou l'autre, quelques gouttes sur un peu de sucre à la fin du repas, mais le moins souvent possible, afin que votre estomac ne soit point déshabitué de se suffire à lui-même.

Ne jamais boire entre les repas, afin d'éviter de surcharger et d'affaiblir sans profit l'appareil gastrique. Le meilleur moyen de triompher de la soif, c'est de ne point boire quand elle est pressante; elle finit par diminuer et tomber d'elle-même. Toute la question consiste à se résigner à ne point boire (lorsqu'on est pris d'une soif ardente entre

les repas) pendant cinq à six fois au plus. Avec ce facile courage, on perd l'habitude d'avoir soif. Nous avons pratiqué l'épreuve sur nous-même, et nous la tenons pour infaillible.

La soif provient d'ailleurs souvent de l'insuffisance ou de l'imperfection de l'alimentation, ou de l'abus même des boissons.

Est-on déterminé à échapper à ces tyrannies de la soif, à conserver et même à augmenter les forces que l'on possède, ou à se régénérer si l'on est en décadence ?

Voici un remède simple, naturel, et de la plus grande portée, capable d'enrichir les tempéraments ruinés et les sangs appauvris; spécifique de la phthisie, si jamais il en fut. Enfants, hommes, femmes, vieillards, nous le conseillons à tous les faibles.

Acheter du filet de bœuf cru; le dépouiller de TOUT *ce qui est gras et nerveux; hacher menu ce qui reste; le piler dans un mortier, de manière à le réduire en poudre, en farine; mêler à cette pâte de chair crue quelques gouttes d'eau de cresson doux; diviser en petites boules, égales entre elles, autant que possible, et d'un volume à être aisément avalées comme des pilules.* On peut prendre impunément

de ces pilules à chaque moment de la journée, depuis 80 jusqu'à 300 grammes par jour, et concurremment avec tous les remèdes.

Cette recette opérera des miracles, — surtout pour les enfants et pour les personnes qui ont souffert de longues privations, — parce qu'on introduit ainsi naturellement dans l'économie l'arsenic, l'iode, le fer, le phosphore, et tous les agents réparateurs, sans péril pour le cerveau, sans menaces dans les intestins, sans fatigue pour l'estomac. Les préparations chimiques ne sauraient se comparer à la chair des animaux.

On peut appliquer le même procédé à la noix de côtelette de mouton, qui veut être maniée avec plus de soins encore que le filet de bœuf.

Vous combattrez le dévoiement ou la constipation — et la toux d'irritation qui les accompagne habituellement — par les procédés indiqués au chapitre précédent, c'est-à-dire, dans le premier cas, au moyen des œufs, du riz, du bouillon de fèves, du laudanum et du diascordium, et, dans le second cas, au moyen de pilules de térébenthine de Venise ou de goudron de Norwége en nature, et de bains de siége. Ce qui met en fuite M. de Pourceaugnac dans la comédie, est très-utile, indispensable même

dans la vie réelle pour rafraîchir et adoucir les entrailles; ne point se moquer du simple lavement à l'eau de mauve, le tenir au contraire en estime.

En hiver, vous vous couvrirez entièrement de molleton à même la peau, en été de flanelle, le tout ainsi que le linge, sortant des mains du blanchisseur le plus souvent possible. En renouvelant fréquemment ce qui touche l'épiderme, on obtient une plus grande somme de chaleur.

En tout temps votre chaussure, sans être pesante, devra vous garantir de l'humidité. Point de vêtement de toile, ni de coton, mais toujours le drap foulé, plus ou moins épais, suivant les saisons.

Ne pas habiter le rez-de-chaussée; éviter le brouillard. — Ne restez jamais dehors après le soleil couché : rien de plus funeste que de prendre le frais dans votre jardin, ou sur les promenades, pendant les soirées d'été. Combien de fois, renouvelant volontairement sur moi l'expérience, n'ai-je pas eu à en déplorer les suites! Mais je voulais parler de cela, comme du reste, en connaissance de cause. Il y a tant de charme à passer en plein air, sous le ciel, les premières heures des belles nuits! Séduction ou poésie ne sont pas raison.

Ne point s'asseoir sur des gazons, sur des ban-

quettes froides, sans placer dessus un objet de laine ou de coton. Tout siége frais est fort nuisible ; on ne le sait pas assez, ou on l'oublie trop; en y réfléchissant, il est aisé de deviner les inconvénients, que je laisse pressentir, au lieu d'en donner l'analyse. — Au contraire, rien d'excellent comme un siége très-chaud, lorsque la poitrine est en moiteur: le sang est ainsi ramené vers le bas, au lieu d'affluer au cœur, et de monter au cerveau.

Ne vous couchez point sur un lit de plume qui favorise la transpiration, et levez-vous régulièrement, quand même, de cinq à sept heures du matin. S'il le faut rigoureusement, vous dormirez un moment entre midi et trois heures, sur un fauteuil, et à l'abri du froid.

Renouvelez et purifiez souvent l'air de vos appartements, pour que vos poumons respirent librement. Vous bannirez de vos chambres et de vos salons toute odeur violente et tous les parfums. L'organe de l'odorat est en correspondance intime avec les organes de la respiration ; par l'entremise des nerfs olfactifs, le poumon est affecté de tous ces gaz qui se dégagent des fleurs et des essences fabriquées chez le parfumeur. Encore une expérience que j'ai souvent renouvelée sous la coupole vitrée

du Palais de l'industrie. Les fleurs qui ornent le jardin laissent échapper des gaz qui provoquent la toux ; et si l'on en peut souffrir dans un aussi vaste espace, qu'en sera-t-il dans l'étroite enceinte d'un salon ou même d'un appartement ? — Ayez une chambre à coucher spacieuse, pour que le volume d'air y soit plus considérable.

Cette question de gaz et d'odeurs rend le chauffage au bois bien préférable au chauffage par le charbon, la cheminée au poêle, et la faïence à la fonte.

Deux ou trois fois par mois, plongez-vous dans un bain chaud gélatineux, et à domicile ; au sortir du bain, on est vigoureusement frictionné sur les épaules, et mis au lit. A la colle de Flandre, ce bain est moins dispendieux, et presque aussi efficace.

S'abstenir de chant et de lectures à haute voix prolongées, à plus forte raison de tout exercice musical au moyen d'un instrument à vent. — Garder le silence absolu, se condamner à un mutisme complet, nous semble médiocrement nécessaire. Un Français, porteur d'un grand nom, s'est mis à ce régime du silence, avec approbation de docteurs. Il est certain que la respiration simple étant une espèce de combustion, l'exercice de la parole doit

entraîner une combustion plus active, et que les cordes vocales sont exposées à s'user davantage. La question est de savoir si le mutisme ne produira pas de très-graves inconvénients inattendus. Nous avons voulu en constater les effets sur nous-même. Pour cela, nous avons vécu avec un sourd-muet. A l'avance nous rendions ainsi la tentation de parler complétement inutile. Voici ce qui s'est passé. Toutes les fois que nous venait le besoin d'exprimer à voix haute soit un désir imparfaitement expliqué par écrit ou mal interprété, soit un mécontentement, nous comprimions ce besoin; mais cette compression se changeait en véritable secousse imposée aux divers organes de la respiration. Ces organes devenaient frémissants malgré l'autorité du raisonnement; il y avait à la longue une sorte de suffocation, qui se terminait par une crise de toux et des désordres inévitables. La surprise, la joie, l'emportement exigent d'être traduits spontanément par la parole, quand on la possède; la nature ne subira pas impunément de violence à cet égard. — Un peu de danse ne nuit pas; un exercice modéré est utile; la salle de billard a ses avantages; mais n'ayez jamais rien qui ressemble à un fumoir, et gardez-vous de hanter ces lieux-là à l'égal des

autres; et puisque ces mots, dans leur ensemble, présentent un double sens inattendu, nous les laissons avec toute leur énergie, qui n'aura rien de regrettable, s'ils inspirent un salutaire dégoût du fumoir.

Des excursions à pied, le bâton de voyage à la main, des promenades en voiture, à cheval, surtout à dos d'âne, et seulement au pas, sont excellentes. Les mouvements cahotés des omnibus ou véhicules roulant au trot facilitent les digestions, éloignent les envies de sommeiller pendant le jour, raffermissent les poumons, et ne permettent pas au dépôt de sputations de s'amonceler aussi vite que dans l'état d'immobilité.

La continence des sens, non pas l'abstention absolue de fréquentations (1), est aussi très-importante.

(1) L'abstinence absolue de fréquentations sexuelles... Nous sera-t-il permis de parler virilement en ces jours de fausse pruderie? « L'homme n'est ni ange, ni bête, et le malheur est que qui veut faire l'ange, fait la bête. » C'est Pascal qui s'exprime ainsi, c'est-à-dire un des génies les plus chastes, les plus contenus. Puisqu'il a la force de tenir ce langage, il nous invite à l'imiter de loin. Disons donc sans crainte, dans le coin obscur d'une note isolée, que l'abstinence absolue de fréquentations sexuelles est presque aussi nuisible que les excès. Nous ne voulons pas aller jusqu'à démontrer physiologiquement, comme cela nous serait aisé, la portée

La recommander au pauvre eût été bien utile, et pour lui, et pour les enfants. Mais prêcher cette abstinence à des infortunés qui mangent au même plat et boivent au même verre, qui n'ont qu'une

et la vérité de notre assertion. Nous nous bornons à indiquer à l'appui un phénomène général, que la médecine même n'a pas mis en relief. Ce phénomène général, le voici :

Les vierges phthisiques disparaissent bien plus tôt que les jeunes hommes poitrinaires.

A ces derniers, tout est permis, ils sont émancipés sur leur seule qualité d'hommes. Aux jeunes filles, les mœurs et l'état social, au moins autant que la pudeur, interdisent toute espèce de satisfaction dans le sens qui nous occupe. Nous glissons sur ce sujet délicat, nous n'appuyons pas; mais, pour tout observateur de bonne foi, la conclusion est facile à tirer. A l'âme est accouplé le corps dont les exigences, quand elles ne sont pas satisfaites, doivent évidemment occasionner un état différent de celui où toutes les fonctions s'accomplissent avec sagesse et modération. Conclusion : Mariage et tempérance.

L'état de mariage, qui n'est point l'abus, mais l'usage rationnel d'émotions légitimes, doit être hardiment recommandé aux phthisiques. Il ne s'agit pas d'envisager la question de propagation de l'espèce et de son amélioration. Ces hautes questions de perfectionnement, comme celle des subsistances, ne sont peut-être pas déplacées dans un livre d'économie politique de Malthus, qui s'en tient au côté spéculatif. Mais les usages sociaux ne peuvent, décemment, pas plus opposer ces difficultés théoriques aux poitrinaires, qu'ils ne les opposent

chambre et qu'un seul lit, ne serait-ce pas dérisoire? Pour échapper aux séductions de la chair, les pieux cénobites s'enfuyaient aux déserts; ils ne répondaient d'eux qu'à la condition de vivre isolés dans leurs grottes. Les phthisiques pauvres des deux sexes sont journellement et forcément en contact avec l'objet de leur amour. Et lorsqu'ils ont le malheur d'écouter leurs élans après le repas, tandis que l'estomac est encore en travail de la digestion, ils s'avancent par bonds rapides vers la mort.

Il y a nombre d'abstinences matérielles dont nous n'avons pas dû parler au phthisique pauvre, obligé qu'il est de se nourrir avec ce qu'il a.

L'échange, souvent, lui serait trop onéreux; mais si, pour le même chiffre d'argent, il peut choisir

aux sourds, aux bossus, aux muets, aux borgnes, aux paralytiques, aux aveugles. Avant tout, il s'agit d'un individu déterminé, qui a le droit de vivre sa vie, et de la prolonger le plus longtemps possible, par tous les moyens permis à ses semblables. Et si ce passage, dont le fond est si sérieux, provoquait les railleries des sceptiques et des forts, ou même des faux moralistes et économistes, nous avouons qu'il vaudrait mieux être souillé par tous les chiens de Constantinople, que de subir des plaisanteries en pareille matière. Il ne s'agit pas ici de désordres érotiques, ni de conjonctions vagabondes; aucune vapeur de mauvais lieu ne doit s'élever.

entre ce qui est recommandé et ce qui est défendu, nous le supplions de ne point hésiter.

Nous n'avons pas eu non plus le très-facile courage de dire au phthisique pauvre : « Abstenez-vous des soucis, fuyez le chagrin, ne vous laissez jamais aller au découragement qui est un dissolvant de vos forces déjà épuisées. » La pratique de ces préceptes, avantageuse pour tout le monde, lui serait bien indispensable. Mais alors, pour être admis à le conseiller ainsi, il faudrait lui fournir les moyens d'éviter les incessantes préoccupations du pain quotidien, les tracas d'une famille à élever, les défaillances morales causées par la gêne physique et par les échecs matériels si souvent renouvelés.

Mais ce langage peut être tenu au phthisique dans l'aisance. Le bourgeois peut mettre en pratique tous les préceptes, ou du moins le plus grand nombre; sa fortune le protége, il peut à loisir être sage, méthodique ; il a la faculté de s'éloigner des tentations, des embûches de l'imagination et des sens, et de bannir les noirs soucis. Il a plus d'espace pour se mouvoir, il a ses affaires, des distractions variées, des goûts réglés, la lecture des journaux et publications, le cercle, la politique sans passion,

les revues de l'armée et de la garde nationale, les choses de la commune et de l'État, les tribunaux et la cour d'assises, les causeries sur mille sujets, les douceurs du foyer, les dîners et les soirées en petit comité, la bibliothèque privée ou publique, les questions de modes, les propos de ville et de théâtre, les pièces nouvelles, le jeu calme et tranquille durant des heures entières, les occasions de nombreux déplacements pour ses intérêts, ou pour son plaisir. Que si, par impossible, cédant à des fantaisies d'excentricité qui ne lui sont point familières, il mettait le pied dans les maisons de banque et de conversation, il ne s'engage pas au tapis vert du lansquenet, du bacarat tournant, de la roulette ou du trente-et-quarante; perte ou gain, il succomberait à ces émotions trop fortes pour lui; les frénésies du jeu, pas plus que les luttes agitées de la politique, ne sont aucunement dans ses moyens.

Il peut boire sur place, dans sa maison, en mars et en novembre, les eaux minérales naturelles des Eaux-Bonnes, ou de Cauterets, ou d'Enghien, ou du Mont-Dore, ou d'Aix en Savoie, ou d'Aix-la-Chapelle, ou de Kissingen, et remplacer ainsi agréablement, durant ces périodes, tous les autres pro-

duits médicamenteux ; il a la faculté de remplacer, à table, l'eau commune par des eaux acidulées, ou légèrement alcalines, qui stimulent l'estomac, comme les eaux de Vichy, de Saint-Galmier, d'Ems, de Condillac, de Saint-Alban, de Rippoldsau en forêt Noire ; d'Evian, de Pougues, de Saint-Nectaire, et de Chateldon, ou par des eaux ferrugineuses qui fortifient l'estomac en le sollicitant, comme les eaux de Passy, Alet, Spa, Bussang, Soultzmatt, Cransac, Vals, Orezza ; il lui est loisible de passer deux mois d'été dans les établissements thermaux ou sur les bords de la mer, et deux ou trois mois de la mauvaise saison dans les stations hivernales. C'est ici qu'apparaît définitivement toute la supériorité de sa situation. En dehors des avantages du confortable, du régime et du traitement qu'il est libre de suivre à domicile, mais dont cependant la monotonie et la salutaire uniformité le fatigueraient peut-être, il lui reste les immenses ressources de la médication par les eaux, et du changement de climat. Les chapitres suivants lui serviront de guide ; il y trouvera la précision et la sûreté.

CHAPITRE V.

DU MALADE RICHE.

Pour être ce riche, il suffit d'avoir une fortune ordinaire.

Enfin nous tenons le poitrinaire idéal : c'est celui qui n'a pas à compter avec les sujétions d'une vie — sinon étroite, parcimonieuse, ou même misérable — du moins forcément ordonnée et calculée pécuniairement tous les jours. C'est celui qui peut avoir à sa guise tout le nécessaire, tout l'accessoire, tout le superflu. Nous définirons dans quelles limites il faut resserrer l'accessoire, et surtout le superflu.

Le riche, pour lequel nous allons écrire ces lignes, n'est pas rare. Qu'il soit le négociant, l'armateur, le puissant financier, le rentier millionnaire, le grand propriétaire, le possesseur de mines et d'usines, le prince souverain doté de ses biens

propres et pourvu d'un budget, il ne sera jamais qu'au niveau de celui qui se croit riche, qui veut l'être et qui peut l'être pendant une certaine durée. Tout phthisique célibataire, libre de disposer de lui-même et de sa fortune, n'ayant pas à transmettre à des enfants nombreux une situation convenable dans le monde, — ce qui exige toujours en un sens du travail et des privations ; — ce célibataire qui désire avant tout s'occuper de dompter le mal par tous les moyens possibles, celui-là, même avec des ressources ordinaires, passe dans la catégorie du riche. Il aura le nécessaire, l'accessoire et le superflu tels que nous les comprenons.

Nous entendons par le nécessaire, tout ce que nous avons recommandé au phthisique pauvre et au phthisique dans l'aisance, privations ou prescriptions ; car le nécessaire, pour le riche, augmente en raison même de l'ampleur de ses moyens, en vertu de l'adage : *Qui peut le plus, peut le moins.* Il est nécessaire qu'il s'abstienne de ce qui est nuisible ; il est nécessaire qu'il fasse tout ce qui est utile, quoique élémentaire.

Par l'accessoire et le superflu, nous n'entendons pas ce nous avons malheureusement vu rechercher sous ces noms, c'est-à-dire la satisfaction immé-

diate de tous les caprices du goût physique, les mille fantaisies de l'imagination. C'est même cette facilité déplorable à s'abandonner aux périls du dérèglement, qui constitue le riche en infériorité manifeste vis-à-vis du pauvre impuissant et du bourgeois rangé.

On aura peine à le croire, — et cependant le fait est certain, — le phthisique riche, la femme principalement, ne se nourrit pas, ou se nourrit fort mal, et refuse de s'astreindre à un régime et de prendre les produits de la pharmacie. C'est le plus rebelle des malades : chez le pauvre du moins le médecin commande, il fait autorité; plus haut, dans les familles méthodiques, c'est le raisonnement qui domine; mais ici la science et la raison perdent leur temps. Une nutrition imparfaite ou insalubre équivaut à une nutrition insuffisante ou mauvaise. L'énervation ou débilité musculaire, l'anémie ou pauvreté du sang, peuvent résulter à la longue de l'imperfection comme de l'insuffisance de la nourriture. Que sera-ce donc si, étant déjà constitué énervé et anémique par la phthisie, on persiste à ne point s'alimenter, ou, ce qui revient au même, à s'alimenter à tort et à travers?

Vous êtes dans un état d'énervation et d'anémie,

il vous faut arriver à l'état contraire, innervation et sanguification, c'est-à-dire vous refaire des forces et du sang. La médecine appelle toniques tout ce qui restitue les forces ou les maintient, hématogènes tout ce qui, admis dans le corps, y produit le sang ou le régénère, dépuratifs tout ce qui le purifie.

Vous devez donc, puisqu'il ne tient qu'à vous, employer les bains gélatineux purs une fois la semaine et dans votre chambre, les frictions quotidiennes sur le dos administrées par une main exercée et soumise, les huiles de foie de squale ou de morue les plus fraîches, les plus chargées d'iode, dans les proportions indiquées ; tous les sirops réparateurs ou dépuratifs et les préparations martiales, dans une juste mesure ; tous les vins composés médicinaux, dont la base est toujours la même, à savoir le fer, le cacao, le quinquina, mais dont vous pouvez varier le goût en usant soit des grands vins de France, soit des vins sucrés d'Espagne et de Portugal. Chaque nation n'hésite pas à dire que ses soldats sont les premiers soldats du monde. Si cette prétention fait sourire l'historien impartial, l'opinion reconnaît du moins que la France possède les premiers vins du monde, parce

que seuls ils réunissent toutes les qualités, nous allions dire toutes les aptitudes. Ces vins doivent être à vos ordres dans vos caves.

Mais êtes-vous résolu à absorber le fer, l'iode, le phosphore, l'arsenic et tous les reconstituants, dans des proportions considérables et dans les conditions les meilleures, sans fatigue pour l'estomac, sans danger pour le cerveau, sans trouble pour les entrailles? Êtes-vous déterminé à *vouloir vivre,* à vous persuader que vous devez fournir une existence très-longue, comme si vous n'aviez aucune affection de poitrine? Je vais vous en fournir la possibilité.

A l'avance, je vous préviens que vous ne serez plus membre actif de la société des légumistes, ni des ichthyophages, ni des lactophages, c'est-à-dire de ceux qui vivent exclusivement de légumes, ou de poissons, ou d'œufs, de beurre et laitages; que vous ne pouvez plus connaître ni jeûnes, ni vigiles, ni carêmes, ni jours maigres, c'est-à-dire que vous ne pouvez plus vous conformer strictement à des observances rigoureuses de dévotion. Si vous êtes femme, délicate, sensible, nerveuse, ayant l'horreur du sang, gardez-vous de lire ce passage, — mais donnez-le à votre intendant, — car je suis obligé

de vous conduire dans une boucherie, dans une cuisine, enfin dans les caves.

Cette officine et ce laboratoire, à l'aspect repoussant, aux odeurs prononcées, contiennent des trésors de santé. Nous apitoyer sur le sort du mouton qui nous donna sa laine, du bœuf qui traça les sillons où les blés jaunirent, du veau innocent qui fut ravi à sa mère mugissante, ce serait une élégie bien mal placée dans ce travail. La sentimentalité plaintive n'a pas encore discrédité les abattoirs. D'ailleurs la vie terrestre ne se passe pas précisément au milieu des bucoliques. Depuis dix mille ans peut-être, sur d'immenses terrains, nommés champs de bataille, l'homme immole son semblable, dans tous les coins du globe, selon les règles du bel art de la guerre, et rien n'annonce qu'il doive en perdre prochainement l'habitude. Il y a sans doute à cela quelque nécessité supérieure. Subissons donc les nécessités des combats à livrer au mal physique ; et si l'animal inoffensif en doit être la victime, sachons nous résigner sans fausse honte à un sacrifice sanglant qui n'est pas nouveau.

Tous les métaux et les minéraux obtenus et infusés dans l'économie de l'homme par les procédés chimiques, sont évidemment bien loin d'avoir à la

fois la puissance d'action et l'innocuité des alliages fabriqués par la nature elle-même. Ces dernières compositions ne souffrent aucune espèce de comparaison. Au chapitre suivant, nous montrerons toute la vertu des eaux minérales naturelles ; en ce moment, nous avons à dire combien est grande l'utilité de la chair des animaux dans le traitement des affections de poitrine.

Cette chair, et le sang qui l'anime, renferment non-seulement une quantité de vie que la matière inerte ne posséda jamais, mais encore tous les agents thérapeutiques nécessaires, combinés avec un art infini, qu'aucune main de praticien ne saurait jamais atteindre, et amalgamés dans les proportions les plus heureuses. On vous dit généralement : « Recherchez les viandes noires », parce qu'il y circule un sang plus riche, plus abondant, chargé de matières fécondes, aisément assimilables. Les animaux à chairs blanches ont peu de sang, ou parce qu'on les tue avant qu'ils soient formés, comme le veau qui deviendrait un bœuf, ou parce que leur provision de sang est bien vite épuisée, comme dans les lapins domestiques et les gallinacés de la basse-cour. Qu'est-ce que le sang d'un poulet? Fort peu de chose. Et celui d'un poisson ? Le néant.

Un être hybride, le porc, fait exception à la règle: sa chair, blanche en certaines parties, rouge, et non pas noire, en d'autres parties, recèle une grande quantité de sang, et n'en reste pas moins, pour le phthisique, la plus détestable nourriture. Cette chair d'ailleurs, comme celle du saumon, pâlit en cuisant, parce que le vrai principe sanguin s'est évaporé.

Puisque vous êtes riche, votre boucher ne vous fournira que du bœuf et du mouton, le premier pour les deux tiers de votre consommation, le deuxième pour un tiers seulement. Avec du gîte à la noix de bœuf, ou tout bon morceau maigre analogue, et du jarret de veau, ou un quartier de volaille, votre cuisinier vous confectionnera des consommés, non pas gras, ce qui serait nuisible, mais pleins de sucs fortifiants et rafraîchissants à la fois. Ils réuniront tous les principes salutaires, seront écrémés au besoin, pour qu'il n'y reste aucune sorte de corps gras lorsqu'ils auront bouilli durant sept heures sans interruption. Cette continuité d'un bouillon doux et apaisé est indispensable : l'eau fait ainsi dilater les chairs, au lieu de les saisir brusquement et de les resserrer, les rend spongieuses, et s'empare progressivement de tous leurs sucs. De ces

consommés tiédis, et dépouillés des corps gras qui encombreraient le tube digestif, vous pouvez prendre un verre, toutes les fois que vous vous y sentirez disposé, ou même en vous faisant violence deux ou trois fois par jour, et la nuit quand vous ne dormez pas.

D'ordinaire vous entendez recommander la cuisson sur le gril pour les côtelettes et rognons de mouton, et pour les tranches partielles de bœuf, désignées par un nom anglais devenu vulgaire et s'appliquant à tout. Eh bien ! sans balancer une minute, proscrivez ce mode de cuisson. Les viandes mises sur le gril, quelque soin qu'on en prenne, laissent inévitablement tomber sur les charbons ardents un certain nombre de gouttes de sang ou de graisse ; la fumée se répand peu à peu, et s'imprègne dans les chairs, grillées, non rôties, ce qui constitue une sensible différence. Le poitrinaire, l'anémique, a l'odorat et le palais essentiellement délicats : lorsqu'on lui apporte ces mets réputés si bons pour d'autres, il hésite instinctivement, il recule, il est dégoûté presque toujours. C'est qu'en effet, pendant la cuisson, il s'était infitré dans les chairs grillées une certaine quantité de gaz acide carbonique, un goût et une odeur particuliers à la

fumée, qui provoquent malgré lui ses répugnances. On ne l'invite à passer outre qu'en assaisonnant le plat avec des épices, du beurre, des condiments étranges, ou des sauces prétendues au madère ou au champagne. Ces infâmes ragoûts excitent son palais un moment, mais surchargent son estomac bientôt délabré, et il faut recourir sans cesse aux purgatifs. Là où un peu de sel aurait suffi, des complications malsaines, encore plus que savantes, ont pris naissance.

Deux systèmes de cuisson, peu compliqués, mais exigeant cependant tous les deux une grande attention et un minutieux savoir-faire, doivent être préférés par vous à tous les autres. Il s'agit des rôtis à la broche, et de la cuisson par immersion dans l'eau bouillante. Les rôts à la broche sont ondoyés avec du beurre frais fondu, ou mieux avec des gelées ou coulis de viandes préparés à l'avance. Quand on plonge dans l'eau bouillante la pièce à servir, on l'enveloppe préalablement dans un linge. Tout cela constitue un grand art. En usant tour à tour d'un système ou de l'autre, on rompt suffisamment la monotonie des repas.

« Mettre pour si peu la broche » est un dicton mal fondé. La broche convient à tout ; il s'agit

simplement d'en augmenter ou d'en diminuer le volume, et de laisser au feu plus ou moins de temps selon l'importance des rôts. On doit avoir, pour embrocher ceci et cela, des morceaux de métal dans toutes les dimensions : une caille et une côtelette veulent être à peine soutenues par un fil de fer, pendant quelques minutes devant un brasier, tandis qu'il faut incontestablement quelque chose de plus solide, et plus de temps, pour un aloyau.

De même quand on fait cuire un objet en le plongeant dans l'eau bouillante, il faut l'y laisser le temps normal, correspondant à sa grosseur.

Un dernier mode de cuisson, excellent, moins échauffant que celui de la broche, convient aux petits morceaux, côtelettes, beefteacks, rognons, pigeons, petits gibiers, mauviettes, becs-fins, ortolans, grives, cailles, etc. Le procédé consiste simplement à placer le morceau dans un plat de faïence ou de porcelaine que l'on met sur de l'eau en ébullition. On recouvre le tout d'une cloche, ou d'un couvercle quelconque, et la cuisson s'opère à la vapeur. La buée pénètre ainsi doucement les chairs, qui ne sont ni desséchées, comme dans le rôti, ni dépourvues de sucs, comme les viandes bouillies. C'est à peu près l'étuvée ou le bain-marie. Le seul

inconvénient de la méthode, c'est de laisser à la chair, et de donner au beurre frais, si l'on en met, une odeur accentuée qui peut rebuter les sens délicats de certains malades, soulever leurs répulsions et paralyser ainsi l'appétit. Il est donc sage de s'habituer de bonne heure à triompher de toutes les répugnances, dont un grand nombre sont factices. Quelle que soit la méthode de cuisson préférée, votre Vatel doit retirer la pièce à manger, non pas incuite, mais toujours saignante et juteuse ainsi d'elle-même. Ce sera, deux fois sur trois, du filet de bœuf, et la troisième un gigot de pré salé. Le filet de bœuf, ou l'aloyau, rôtis à point, servis seuls, sans aucun autre ingrédient ni apprêt, sont de tous les mets, quels qu'ils soient, et pour qui que ce soit, les plus faciles à digerer; il est inutile d'écrire qu'ils sont aussi les plus chargés de principes nutritifs.

Lorsqu'on aura découpé, tranché dans le plein du morceau, il s'en échappera du sang limpide et abondant, en proportion de la qualité de la bête, et des soins qu'on aura mis à la cuisson.

Ce sang, chaud, vivifiant, purifié par le feu, vous le boirez pur et fumant. Que si vous n'en avez pas le courage, n'y regardez pas, bandez-vous les yeux et videz ensuite la coupe aussitôt qu'on vous la pré-

sentera. Vous serez tout étonné d'y prendre goût, et d'avoir mené à bien cette opération dont vous contracterez insensiblement l'habitude.

Les tranches découpées, absorbez-les ensuite avec les légumes prescrits, cuits à l'eau additionnée de sel. Lorsque vous voudrez varier, et abandonner les légumes et primeurs, arrosez votre filet ou votre gigot, sur l'assiette, avec de l'*eau filtrée de cresson doux*. C'est un stimulant diffusible, c'est-à-dire un excitant dont l'action s'exerce sur le tube digestif comme celle des excitants purs, et se diffuse en outre dans l'économie. Par ce moyen, vous vous ingérez ainsi des tranches de viande sans y penser, et sans nausées au premier abord, bientôt non sans satisfaction, peut-être même avec plaisir.

Les rôts à la broche peuvent être variés agréablement par de certains gibiers, dont les meilleurs sont : en première ligne, les râles et cailles, les bécasses et chevaliers, les pluviers dorés, les vanneaux et les rouges de rivière ; en seconde ligne, les faisans, perdreaux, gélinottes, coqs de bruyère, le lièvre et le chevreuil non marinés. Il faut que tout cela soit servi succulent, et non pas desséché. Le gibier, de sa nature, est échauffant, et ne veut être employé que deux fois au plus par semaine.

En tout cas, ni les produits de la chasse, ni ceux de l'étal ne doivent jamais être trempés dans le vinaigre ; ils deviennent tendres d'eux-mêmes en les conservant le temps normal avant de les livrer au feu.

Que vous ayez régulièrement consommé du filet ou du gigot saignants imbibés de jus de cresson, ou bien, par exception, des gibiers de la première catégorie préparés avec le même soin, vous êtes assuré d'avoir absorbé, sous la meilleure forme possible, le fer, l'iode, le phosphore, l'arsenic, etc., c'est-à-dire tout ce qui contribue à vous rendre la vigueur perdue, et à vous maintenir en possession des forces acquises. Vous aurez fait utilement de l'homœopathie.

Si vous voulez user des boules de chair crue, dont il est question au précédent chapitre, rien ne s'y oppose. Vous pouvez même y ajouter les filets pilés des râles, cailles, alouettes, bécasses, chevaliers, bécassines, grives, vanneaux, sarcelles et pluviers.

Un adjuvant puissant, c'est le bon vin. Pour vous, le meilleur vin c'est le bordeaux rouge, vieux de six ans au moins. Il y a de telles différences de saveur et d'arome entre les crûs de certaines années, ou

des nombreuses localités qui produisent le vin de Bordeaux, que vous n'aurez pas à souffrir de la monotomie des goûts ou du bouquet. Il est d'ailleurs préférable de boire habituellement le même vin.

Dispensé des préoccupations qu'entraînent l'approvisionnement des autres vins, votre sommelier aura l'important département des eaux minérales. Une cave spéciale leur sera affectée, point humide, quoique fraîche, et n'ayant de jour que le moins possible, parce que la lumière est une cause d'altération pour tous les liquides. D'un côté seront couchées les eaux sulfureuses purement médicinales, dont on use seulement en mars et novembre, et le matin, étant à jeun : Eaux-Bonnes, Cauterets, Enghien, Pierrefonds, Aix en Savoie, Aix-la-Chapelle, Bagnères-de-Bigorre, Luchon, Bade, Ax, Acqui, Amélie, Bagnols, Digne, Gamarde, Laroche-Pozay, Schinznach, Vernet, Cambo, Vinça, Uriage, Allevard, Harrowgate, Pietra-Pola, Soden, Welbach et Wiesbaden. D'un autre côté, les eaux mixtes, comme le Mont-Dore, Tœplitz, Lamalou, Plombières, Carlsbad, Contrexéville, ou iodurées, comme Challes, Kissingen, Heilbrunn, Saint-Denys près Blois, Saxon. Plus loin, les eaux alcalines que l'on peut boire à table pendant une ou deux semaines,

suivant le degré de leur action : Vichy, Ems, Evian, Saint-Alban, Saint-Nectaire. Dans un autre compartiment, les eaux acidules légères, dont le principe minéralisateur est moins énergique, et les destine à un usage pour ainsi dire quotidien, elles sont apéritives, puisqu'elles aident à la digestion : Saint-Galmier, Condillac, Seltz, Rippoldsau, Pougues, Châteldon. Un dernier compartiment est réservé aux eaux ferrugineuses : Bussang, Alet, Orezza, Vals, Passy, Provins, Rennes (Aude), Soultzmatt, Spa, Cheltenham, Pyrmont, Marienbad, Schwalbach ; pour éviter le précipité ocracé des eaux ferrugineuses (dépôt jaunâtre le long des parois du verre ou du cruchon), la partie inférieure du bouchon de la bouteille doit être pourvue d'un clou ou d'un fil de fer ; on peut prendre, quitter, reprendre ces eaux pour couper le vin, chaque fois de deux à cinq jours, selon leur puissance. Les moins actives sont les meilleures pour la table.

De même que votre sommelier n'est pas tenu de vous procurer tous les vins de Bordeaux, depuis le Château-Lafite jusqu'au Saint-Émilion, et que l'usage habituel d'un même vin, pendant un certain temps, est hygiénique, ainsi n'aurez-vous pas toutes les eaux médicinales, ni les eaux de table ; nous en

avons mentionné un grand nombre, pour que vous vous procuriez celles qui sont voisines de la contrée que vous habitez. D'ailleurs, en matière d'hydrologie, il n'en va pas ainsi que pour les vins qui gagnent à vieillir; les eaux le plus récemment exportées sont les meilleures.

Votre jardinier recevra l'ordre de ne cultiver que les fruits et les légumes prescrits au précédent chapitre, principalement le raisin et le cresson doux, agents sanitaires que vous ne payerez jamais trop cher.

Votre maître d'hôtel n'aura dans son office que les provisions choisies, aucune pâtisserie indigeste, point de crèmes, de glaces, de sorbets, mais des fruits cuits ou confits, en gelées, surtout le coing, la pomme et la cerise, s'il le faut de l'eau de noyau, de mélisse, ou de chartreuse; les autres liqueurs, entremets et fantaisies de dessert doivent être pour vous des objets de curiosité.

Vous monterez en voiture à la suite du repas de midi ; vous échapperez ainsi aux tentations d'une sieste inutile et aux fraîcheurs malsaines de la soirée.

Une question majeure est celle de votre habitation : votre architecte vous la distribuera en pièces

vastes, tournées vers le midi, à plafonds élevés, afin que la colonne atmosphérique y soit plus ample. Chacune de ces pièces aura au moins, non pas deux fenêtres, mais deux portes-fenêtres, pour que l'air entre et circule abondamment de plain-pied, et que le soleil au besoin ne rencontre pas d'obstacle. La fenêtre, murée à un mètre au-dessus du plan où l'on séjourne, est une invention stupide, fort nuisible. Sous le rapport de l'architecture, c'est étroit et mesquin ; sous le rapport de l'hygiène, c'est détestable. Quand on aura remplacé, dans les maisons, tous les murs à hauteur d'appui des fenêtres, à chaque étage, par de simples appuis à jour grillagés pour les enfants, on obtiendra dans les appartements un air moins croupi, moins suffocant, dont les effets sont bien sensibles pendant le sommeil. — Nous l'avons souvent vérifié. De là viennent les lourdeurs de tête pendant le jour, et les suffocations la nuit. — La lumière, sinon le soleil, visitera des endroits qui lui étaient fermés, surtout les jours de pluie, et durant l'hiver. Les courants d'air seront moins violents. Se chauffer tout entier au soleil dans sa chambre! Ce bonheur de lézard ne peut s'obtenir qu'avec des portes-fenêtres.

Donnez une grande attention à ce qui concerne les cheminées, les doubles portes et les doubles fenêtres. Tout cela, joint aux sentiments de l'intimité, constitue l'intéressante question du foyer.

Votre bibliothèque étant spacieuse, bien orientée, sera votre lieu de refuge favori. Vous la meublerez certainement des ouvrages classiques de la Grèce, de l'ancienne Rome et de l'Europe moderne; vous y joindrez les productions des grands génies, à quelque nation, à quelque opinion qu'ils aient appartenu. Mais conservez sous la main, comme amis familiers, des compagnons qui s'appellent *Platon*, *Prométhée*, *Plutus*, les *Dialogues des Morts*, le *Discours* de saint Jean Chrysostome *en faveur d'Eutrope*, *Don Quichotte*, la *Divine comédie*, les *Sonnets* de Pétrarque, la *Jérusalem délivrée*, *Roland*, les *Fables* de la Fontaine, les *Lettres* de Sévigné, l'*Avare*, *Monsieur de Pourceaugnac*, les *Fourberies de Scapin*, le *Malade imaginaire*, le *Misanthrope*, *Tartufe*, le *Menteur*, les *Provinciales*, *Télémaque*, *Émile*, les *Lettres* de Voltaire, *Quentin Durward*, *Robinson Crusoé*, le *Vicaire de Wakefield*, le *premier Faust*, les *Lettres* de Schiller à mademoiselle de Langefeld, la *Prairie*, la *Fée*

aux miettes, Colomba, Valentine, Eugénie Grandet, Robert Robert, Mes prisons, les poésies de celui qui ne voulut être qu'un *chansonnier*, les *Méditations, Jocelyn, Raphaël*, les *Contemplations* et les *historiens* dignes de ce nom. Vous aurez ainsi la note grave et la note légère, le rire épanoui et l'émotion contenue, l'enthousiasme et le recueillement.

Si vous désirez approfondir le rôle de la femme dans les littératures contemporaines (spectacle que ne nous ont pas donné les littératures de l'antiquité), vous parcourrez les œuvres de madame de Staël, d'Anne Radcliffe, du vicomte Delaunay (madame Émile de Girardin), de George Sand, de la libératrice des nègres en Amérique, madame Beecher Stowe, de Daniel Stern (la comtesse d'Agoult), de madame Louise Collet, de la comtesse Dash, d'Eugénie de Guérin, Française catholique, de Currer Bell (Charlotte Brontë), Anglaise protestante, de miss Bradson, et de Rachel de Vahrnagen d'Ense, juive allemande.

Le choix d'une alimentation intellectuelle a bien son importance : nourri de prose lumineuse et instructive, de poésie limpide ou sonore, vous bannirez la tristesse et la peur, vous renoncerez plus facilement aux conversations longues et animées, au chant et à la déclamation, si préjudiciables aux

organes respiratoires. Combien de jeunes existences se sont brisées avant l'heure, pour avoir fait du lyrisme à haute voix, soupiré des romances devant un cercle d'auditeurs bénévoles, ou entonné les grands airs de l'opéra !

Nous n'avons aucun besoin de vous recommander le piano : il est entendu qu'on ne saurait vivre privé de cet instrument mélodieux.

Votre salle de bains devra être aménagée en salle d'inhalation où vous respirerez, chaque jour, pendant trois quarts d'heure, de l'air iodé légèrement, ou chargé d'essences résineuses.

Vous trouverez d'ailleurs à votre portée l'immense salle d'inhalation fournie par la nature, dans les bois de sapins et sur les plages maritimes : ici l'air iodé par des combinaisons mystérieuses, là les douces émanations de la résine. Le phthisique pauvre des champs a pour lui la grasse atmosphère des étables de bêtes à cornes, celui des villes les pénétrantes effluves de l'étal et de l'abattoir. Si tout cela vous inspire le dégoût, faites-vous bâtir une chambre située au-dessus d'une vacherie pour y passer quelques heures tous les jours ; ou bien entrez dans les salles d'inhalation des établissements thermaux ; ou bien encore acheminez-vous

vers la mer, achetez ou louez un bateau, et naviguez au loin sans fatigue, et seulement quand le temps est beau et que votre estomac est bien dispos. Vous soulèverez, au soleil, dans le creux de votre main, de l'eau de mer, et vous verrez s'en échapper des lueurs vagues, des vapeurs perceptibles à l'œil attentif. Tous les corps amalgamés, qui constituent ces vapeurs, s'infusent dans votre économie, pour la fortifier et l'enrichir comme celle du marin.

Le séjour de la mer est une excellente préparation pour le voyage aux eaux, comme il en est la conséquence heureuse.

Ici se présente le mode de traitement le plus puissant des maladies de poitrine, le plus simple, le plus naturel, mais cependant le plus dispendieux et celui qui exige le plus d'attention.

Aux chapitres VI et VIII nous développerons pourquoi il en est ainsi; nous dirons également pour quelles raisons il faudrait traverser, chaque année, plusieurs établissements thermaux. Mais s'il y a lieu de tracer rapidement un programme idéal, c'est en s'adressant à ceux qui ont une fortune suffisante pour l'exécuter entièrement.

Du 25 mai au 12 septembre vous pouvez con-

sacrer tout votre temps à la médication thermale sur les lieux mêmes ; plus tôt ou plus tard, vous courez le risque de rencontrer le froid des montagnes ; et d'ailleurs les eaux, ou ne sont pas encore assez pures quand la fonte des neiges est trop récente, ou bien elles se chargent d'éléments qui les corrompent, lorsque la neige et les fortes pluies d'automne augmentent leur volume.

En débutant, vous boirez, pendant douze jours, les eaux qui agissent sur l'appareil gastrique : soit à Vichy, au centre des belles plaines du Bourbonnais ; soit à Ems, dans le joli vallon de la Lahn, tout près du Rhin ; ou à Evian, en Savoie ; ou à Vals, non loin du Rhône ; ou à Châteldon, Saint-Nectaire, Pougues, Saint-Alban, etc.

L'estomac étant ainsi bien préparé, si l'état de votre poitrine n'offre aucune gravité, aucune lésion nouvelle, vous serez libre de vous rendre aux eaux mixtes où l'on reste vingt et un jours : comme le Mont-Dore en Auvergne, Carlsbad en Bohême, ou bien aux eaux à base d'iode, telles que Saint-Denys en Touraine, Saxon en Valais, Kissingen en Bavière, Challes en Savoie, Heilbrunn en Prusse.

Si votre docteur vous conseille les eaux dont le soufre et le sodium sont les principes minéralisa-

teurs, et surtout si l'appareil respiratoire étant chez vous en désordre, vous voulez en cicatriser les blessures, ou les empêcher de se rouvrir, vous gagnerez infiniment à visiter, l'une après l'autre, deux stations thermales identiques. La première de ces stations possédera des eaux moins actives, moins énergiques : Enghien aux portes de Paris, Pierrefonds dans la forêt de Compiègne, Uriage ou Allevard non loin des Alpes, Vinça, Cambo, les deux Bagnères dans les Pyrénées, Schinznach en Suisse, Baden-Baden en forêt Noire, Wiesbaden et Soden au delà du Rhin, Harrowgate en Angleterre. Dans l'une quelconque de ces localités, vous prendrez les eaux pendant dix à douze jours. A la seconde station vous trouverez des principes plus énergiques : Aix en Savoie, Aix-la-Chapelle dans les provinces rhénanes, Acqui en Italie, Vernet, Cauterets et les Eaux-Bonnes aux Pyrénées, où l'on séjourne de dix-huit à trente jours.

Les Eaux-Bonnes peuvent être considérées comme la dernière et indispensable étape du malade. En allant ainsi du moins au plus, en graduant l'emploi des eaux suivant leur action, on obtient de bien plus beaux résultats.

Être buveur et baigneur à la fois, dans ces sta-

tions, n'est nullement nécessaire. Nous craindrions même de conclure à l'utilité des bains entiers d'eau minérale, et nous inclinerions, après de nombreuses expériences, à les supprimer au delà d'une fois par semaine, pour nous en tenir au seul bain gélatineux.

Mais passer, chaque jour, une demi-heure ou une heure dans les salles de pulvérisation, est un avantage qui n'est point à dédaigner.

En quittant les eaux sulfurées-sodiques, vous abordez les eaux ferrugineuses pendant dix ou douze jours : Passy ou Provins près Paris, Orezza en Corse, Alet dans l'Aude, Spa en Belgique, Pyrmont, Marienbad et Schwalbach en Allemagne, Bussang sur les Vosges, Cheltenham en Angleterre.

Pour couronner le traitement vous terminez par les eaux purement diurétiques : Saint-Gervais en Savoie, Contrexéville ou Luxeuil dans les Vosges, Plombières ou Bourbonne, Creuznach en Prusse, Tœplitz en Bohême.

Entre chaque station, vous prenez huit jours de repos.

De la sorte les eaux alcalines apéritives auront, en premier lieu, disposé votre estomac à recevoir efficacement toute espèce de remèdes. En second lieu, les eaux sulfureuses—ou iodurées—viennent

combattre directement l'affection des voies de la respiration, et vous passez d'une source froide à une source chaude plus stimulante, afin de procéder par gradation. Lorsque la poitrine est ainsi traitée, vous fortifiez l'économie entière au moyen des eaux martiales, et vous finissez par celles qui dégagent les reins et la vessie de tout ce qui pourrait s'y être accumulé.

Il ne vous reste plus qu'à revenir aux bords de la mer, séjourner en octobre et en avril dans une contrée tempérée, et pendant les quatre mois d'hiver sous le soleil du Midi.

Continuez ainsi tout le long de votre existence, suivez le même régime, recommencez le même traitement en changeant de station chaque année, et vous n'aurez jamais à vous plaindre ni des monotonies, ni des douleurs de la vie ; si elle peut être un pesant fardeau pour un grand nombre de vos semblables, du moins ce ne sera pas pour vous. La France et l'Allemagne, la Suisse et l'Italie, la Belgique et l'Angleterre, l'Espagne, l'Afrique et l'Asie, mises par vous à contribution, auront ainsi payé le tribut obligatoire au dieu moderne, l'argent, qui ne protége pas toujours les infirmes.

CHAPITRE VI.

DES EAUX MINÉRALES.

Stations thermales et balnéaires les plus efficaces dans les affections chroniques.

La nature a sans doute mis à la portée de l'homme tous les moyens de combattre le mal physique; il s'agirait seulement de les découvrir.

Au XIXe siècle, les découvertes de l'hydrologie — science des eaux — ont marché à grands pas, et la médication thermale—hydrothérapie véritable— a réalisé des progrès inconnus jusqu'à nous. La science est ainsi parvenue à nous doter de richesses d'un prix inestimable, que les facilités et le bon marché de la locomotion moderne ont placées sous la main de presque tous les malades.

Les eaux minérales naturelles sont des eaux de sources, impropres aux usages ordinaires, chargées de matières diverses qui leur communiquent des propriétés médicinales.

Elles proviennent simplement de la fonte insensible des neiges, ou de la partie d'eau pluviale qui, au lieu de couler en ruisseaux, s'infiltre dans les fissures des rocs, ou dans les couches des terrains, pour en rejaillir loin du point de départ, sous la pression de la colonne de liquide incessamment accumulé.

Une main invisible, toute-puissante, celle du principe créateur sans cesse présent au milieu de son œuvre, mêle ces neiges fondues ou ces eaux pluviales à toutes les substances primitives qu'elles rencontrent sur leur passage, y dissout, amalgame et distille ces substances dans des proportions si bien calculées, par des procédés mystérieux si infaillibles, que le praticien peut bien en saisir l'analyse, les recomposer artificiellement avec des matières premières similaires et d'égales quantités, sans jamais parvenir cependant à donner à ses compositions les mêmes vertus thérapeutiques.

Puisque le mot subtil s'applique aux personnes ayant le don d'agir dextrement, sans que leur action se dévoile avant l'heure et devienne une gêne, nous dirons des eaux minérales qu'elles constituent la *médication subtile;* en les buvant, on absorbe sans fatigue tous les composés du soufre, de l'iode, du

sodium, du fer, etc. Et les mêmes éléments, soufre, iode, fer, sodium, quand la pharmacie entreprend de vous les administrer, isolés ou confondus avec d'autres, vos organes perçoivent aussitôt le labeur pénible, les préparations défectueuses. Votre estomac ne tarde pas à se sentir molesté sous cette influence. L'eau minérale naturelle vous paraît une *boisson* peu différente de l'eau commune, et vous prenez à votre insu, pour ainsi dire, tous les agents médicinaux. Dans les manipulations sorties du laboratoire, vous découvrez le *remède*, et souvent vous répugnez à en subir l'action. Entre cette boisson et ce remède, il y a toutes les différences qui séparent le factice du naturel, l'artifice laborieux de la naïve sincérité.

Un grand principe régit les eaux minérales qui ont le plus de puissance : elles combattent le mal en raison même du degré de leur force, mais elles pourraient aussi l'envenimer s'il y avait abus. Autrefois on abusait de l'eau, on a reconnu la nécessité d'être plus sobre.

Envisagées sous le rapport de leur thermalité — chaleur —, les eaux minérales se divisent en *eaux chaudes* à partir de 20 degrés centigrades au-

dessus de zéro, et en *eaux froides* au-dessous de ce chiffre.

Considérées sous le rapport de leur composition, de leurs effets, et du principe minéralisateur dominant, elles forment six classes.

1° *Purgatives*, à base de soufre et de magnésie, goût nauséeux ; elles font partie des évacuants et des agents carminatifs destinés à combattre les gaz et flatuosités.

2° *Acidules*, pourvues d'une grande quantité d'acide carbonique libre, petillant quand on les agite, saveur aigrelette, sialagogues, c'est-à-dire conduisant la salive pour faciliter la digestion.

3° *Alcalines*, riches en carbonate de soude, légèrement mousseuses comme les précédentes et d'un goût analogue, mais plus actives et plus diurétiques, agissant sur les reins et la vessie après avoir opéré sur l'estomac.

4° *Ferrugineuses*, martiales, chalybées, contenant assez de fer pour avoir une saveur atramentaire, quelque chose de l'effet produit sur le palais par le contact de la rouille.

5° *Iodurées*, à base d'iode, goût de forte décoction de violettes doubles ; encéphaliques, elles agissent par contre-coup sur le cerveau.

6° *Sulfureuses*, sulfurées-sodiques, hépatiques, renfermant de l'acide sulfhydrique libre et combiné, ayant l'odeur et la saveur d'œufs cuits durs avariés; elles sont stimulantes, sudorifiques — diaphorétiques, diapnoïques — c'est-à-dire occasionnant la transpiration.

Les trois premières classes agissent principalement sur l'appareil gastrique, l'estomac et les entrailles; la quatrième s'adresse à l'économie entière dont elle entretient ou rétablit les forces; la cinquième et surtout la dernière sont spécialement réservées pour les maladies de poitrine.

Mais il n'est pas au pouvoir de l'homme d'isoler entièrement l'une de l'autre chaque partie de lui-même; son être forme un tout essentiellement indivisible. Lorsque l'un de ses organes est en souffrance, les autres s'en ressentent de proche en proche. A plus forte raison, quand la région pectorale est malade, toute l'économie est-elle affectée en même temps, car il s'agit là des sources mêmes du principe vital. L'appareil respiratoire, larynx, bronches, trachée, poumon, ne saurait être atteint à un endroit quelconque, sans que le viscère voisin, l'estomac, qui préside à tant de fonctions, les intestins et même le cerveau en subissent les consé-

quences. Vos maux de tête, vos fièvres lentes, — hectiques, — vos dérangements d'entrailles proviennent de l'affection mère. De sorte que le phthisique, quel qu'il soit, à quelque catégorie qu'il appartienne, doit recourir aux eaux minérales qui s'adressent principalement aux voies de la respiration, mais il doit aussi, quand il le peut, se servir des eaux alcalines ou acidules qui mettent l'estomac en situation de bien recevoir et de s'approprier utilement tout ce qu'on veut lui confier.

L'idéal, nous l'avons dit plus haut, serait de commencer par les eaux apéritives, de s'adresser ensuite aux eaux iodurées ou sulfureuses, et de choisir, parmi ces dernières, deux stations analogues où l'on puisse aller progressivement du moins au plus, non-seulement afin de ne rien brusquer, mais encore afin d'obtenir des résultats plus solides. On se fortifierait ensuite au moyen des eaux ferrugineuses, et l'on terminerait par les eaux simplement diurétiques pour se débarrasser de certains superflus.

Heureusement il n'est pas nécessaire de réaliser cet idéal, qui n'est pas à la portée de tout le monde. L'essentiel, à la rigueur, est de pouvoir se rendre aux eaux chaque année, et de tirer d'une station tout le parti possible. On y gagne toujours de faire

au mal une diversion puissante par le seul déplacement, et d'améliorer sa condition en recueillant les bénéfices du traitement thermal, qu'il ait porté sur la poitrine, ou sur l'appareil gastrique, ou sur la vessie et les intestins, ou sur l'organisme en général. C'est autant d'acquis, et il ne faut négliger aucune cause de profit. Aucune partie du corps ne peut souffrir sans que les autres s'en ressentent; en compensation, aucune partie de votre être n'est améliorée, ou restaurée, sans que les autres parties se trouvent favorisées de ce changement.

On appelle une *saison* d'eaux la période pendant laquelle on boit ou l'on se baigne régulièrement sans interruption à jours fixes. La saison est comprise entre les chiffres extrêmes de huit à trente jours. Pendant la saison d'eaux, tout autre mode de traitement doit être suspendu.

Il y a trois manières de prendre les eaux, de s'assimiler leurs principes constituants : la boisson, les bains, l'inhalation.

Les bains s'appliquent surtout aux blessures extérieures, aux accidents de la peau, aux articulations, aux rhumatismes, aux douleurs névralgiques.

Pour les blessures internes, comme celles des organes de la poitrine, produites par une affection

chronique, nous conseillerons les bains entiers tout au plus une fois par semaine. Ce ne sont que des auxiliaires, et le phthisique, déjà faible, s'épuise inévitablement en séjournant dans l'eau. Le vrai bain, c'est la boisson qui baigne intérieurement les régions malades.

L'inhalation, qui consiste à aspirer, pulvérisés et vaporisés, les éléments constitutifs de l'eau minérale, est un mode de traitement d'autant plus précieux, qu'il peut être suivi chaque jour, indépendamment des autres.

Quand on arrive aux eaux, il faut se reposer un jour ou deux avant de commencer sa saïson de boisson, et discontinuer l'usage de l'eau s'il survient une hémoptysie, ou crachement de sang. Contre l'hémoptysie on peut user de l'aconit, de l'arnica et du mille folium.

Nous allons passer en revue les différentes stations thermales, en suivant l'ordre idéal que nous avons adopté en théorie, mais que chacun est libre de modifier dans la pratique suivant ses ressources ; nous donnerons même, dans ce dernier sens, des indications sommaires suffisantes.

En première ligne, il s'agit des eaux apéritives, qui stimulent l'estomac et le disposent à bien rem-

plir ses fonctions capitales, celles d'admettre et de répandre dans tout le corps des eaux plus énergiques. Sydenham l'a dit : « Le remède qui atteindra le mieux le but de faciliter les digestions sera le meilleur dans toutes les maladies chroniques, et l'on pourra, avec un tel remède, arriver aux résultats les plus inattendus. »

Pour préparer l'estomac, vous avez le choix entre les eaux acidules et les eaux alcalines : les questions de proximité, de relations, d'agrément, de confortable ou de bon marché, décident souvent le choix. D'ailleurs, il y a partout aujourd'hui une installation appropriée aux grandes bourses, aux moyennes et aux petites.

Vichy, au centre de la France, sur les bords de l'Allier, est depuis longtemps en possession de la faveur publique ; sa réputation européenne remonte à l'époque de madame de Sévigné. L'engouement n'a fait que s'accroître depuis que l'empereur Napoléon III s'y rend lui-même. Du reste, les sources sont nombreuses — six au moins ; — la nappe aquifère peut alimenter tous les bassins. Leur principe minéralisateur est le carbonate de soude joint à l'acide carbonique ; leur thermalité varie entre 33 et 45 degrés centigrades.

Ems, ville du duché de Nassau, est le rival allemand de Vichy, et chaque année il est traversé par les aristocraties du monde entier. Un guide charmant, plus animé que les autres, Émile Solié, le Louis Desnoyers des touristes, vous dirigerait sur ces bords de la petite et paresseuse Lahn, à deux pas du grand et rapide Rhin. Le bicarbonate de soude domine dans les eaux d'Ems, dont la thermalité s'élève à 55 degrés centigrades. Les jeux de hasard établis dans cette localité ne sont guère fréquentés que par les riches. C'est à Ems qu'il était facile de rencontrer Meyerbeer se promenant sur un âne; ce modeste coursier lui suffisait sans doute pour quitter la terre et le transporter dans les régions de l'idéal.

—

Évian, en Savoie, Saint-Alban, dans le département de la Loire, Saint-Nectaire dans le Puy-de-Dôme, Vals en Ardèche (une source), complètent la liste des principales eaux alcalines recommandables pour les sujets dont nous nous occupons. Ils doivent les boire pendant deux semaines au plus, soit à domicile, soit sur place.

Ils peuvent prolonger plus longtemps l'usage des eaux acidules : Condillac, dans le département de

la Drôme, — illustrées par le très-consciencieux et justement célèbre météorologiste Mathieu de la Drôme, trop tôt enlevé par la mort; SELTZ, dans le duché de Nassau; SAINT-GALMIER, sur les confins du Forez et du Bourbonnais, sont pour ainsi dire des eaux à peine médicinales, dont l'usage peut être avantageusement familier en les étendant d'eau commune. A côté d'elles, il faut ranger CHATELDON dans le Puy-de-Dôme, RIPPOLDSAU à la lisière de la forêt Noire, et POUGUES en Nivernais. Toutes ces eaux contiennent de l'acide carbonique et du bicarbonate de soude ou de magnésie.

Quand l'estomac est ainsi disposé à bien accueillir tout ce qu'on voudra lui confier, délivré de tout principe de gastrite ou de gastralgie par les eaux alcalines, on se dirige sur un établissement thermal dont les eaux exercent leur action sur les organes respiratoires.

Si vous donnez la préférence aux eaux minérales iodurées, il ne faut pas que votre poitrine soit trop en désordre, et vous devez avancer prudemment en les buvant pendant vingt jours. Tenez-vous à la Savoie? Vous allez à CHALLES près Chambéry. Préférez-vous la Suisse? Rendez-vous à SAXON, dans le

Valais, par le Léman. La Touraine vous sollicite-t-elle? Voici SAINT-DENYS près Blois, sur les bords tant chantés de la Loire, où la vie est encore facile. Avez-vous intérêt à passer en Allemagne? HEILBRUNN en Prusse, ou KISSINGEN en Bavière, vous ouvrent leurs portes. Cette dernière station a pris de grands développements depuis que les impératrices actuelles d'Autriche et de Russie ont dû à la vertu de ses eaux une amélioration dans leur santé. Exemple encourageant à citer et à imiter! Le mal frappe les plus hautes têtes aussi bien que les plus humbles, et point ne suffit de posséder les moyens de lui résister, si l'on manque de constance et d'énergie morale.

—

S'il y a des lésions dans votre poitrine, anciennes ou récentes, employez les eaux sulfureuses.

Il faudrait débuter, s'il était possible, par les moins actives : HARROWGATE, lorsqu'on est en Angleterre; SODEN et WELBACH, lorsqu'on veut la retraite en Allemagne; WIESBADEN, quand on y recherche les plaisirs bruyants; BADE, dont il faut définitivement franciser le nom devenu européen, comme s'il s'agissait d'une affaire diplomatique; PIERREFONDS, site charmant de la forêt de Compiègne; ENGHIEN, placée sous la main de tant de Parisiens

insouciants, Enghien la reine des eaux froides, à base d'acide sulfhydrique et d'hydrosulfate de chaux; SCHINZNACH, pour les touristes avides de la Suisse ; URIAGE ou ALLEVARD, à la lisière des Alpes, entre Grenoble, Genève et Lyon ; PIETRA-POLA pour la Corse ; BAGNOLS dans la Lozère ; DIGNE aux Basses-Alpes : AIX-EN-PROVENCE ; GAMARDE dans les Landes; LAROCHE-POZAY, dans la Vienne; aux Pyrénées, CAMBO, SAINT-CRISTAU, BARÉGES, SAINT-SAUVEUR, embelli depuis la visite de Napoléon III, voisin du fameux cirque naturel de GAVARNIE; les EAUX-CHAUDES, belle œuvre de la Convention, le plus grandiose des établissements balnéaires; VINÇA, BAGNÈRES *de Bigorre* et BAGNÈRES *de Luchon*, véritables arènes du plaisir, dont le tumulte ne convient certainement pas aux faibles, à moins qu'ils ne restent simples spectateurs.

Dans l'une quelconque de ces stations, buvez les eaux pendant vingt à vingt-cinq jours si vous devez vous en tenir là ; mais ne buvez que dix à douze jours si vous consentez à graduer votre traitement.

Dans ce dernier cas, vous vous acheminez sur une des villes suivantes.

AIX-LA-CHAPELLE, toute pleine encore du souve-

nir de Charlemagne et du congrès qui s'y est assemblé au XIXe siècle; vous avez l'avantage de vous trouver en Prusse. La thermalité de ces eaux est de 57 degrés centigrades, et l'acide sulfhydrique est leur principe minéralisateur.

—

ACQUI, dans l'Italie du nord, entre Alexandrie et Gênes, à base d'hydrosulfate de chaux, thermales à 75 degrés centigrades.

—

AIX EN SAVOIE, 45 degrés centigrades, acide sulfhydrique, d'une grande et ancienne réputation qui est justifiée. Ces eaux auront peut-être eu le tort de devenir françaises; leur renom d'étrangères, sans accroître leurs vertus si précieuses, contribuait à leur vogue. Balzac et Lamartine ont jeté sur Aix en Savoie l'éclat de leur génie dans la *Peau de chagrin* et dans *Raphaël*.

—

AX, en Ariége, 45 à 75 degrés centigrades, sulfure de sodium.

—

VERNET, Pyrénées-Orientales, 47 degrés centigrades, même principe.

Panticosa, en Aragon, beaucoup trop fortes pour être supportées en boisson par tous les malades; bains remarquables.

—

Cauterets, Hautes-Pyrénées, 48 degrés centigrades, à base de sulfure de sodium; très-recommandables; leur importance est bien constatée. Mademoiselle Rachel et ses sœurs fréquentaient cette station animée.

—

Les Eaux-Bonnes, Basses-Pyrénées, 33 degrés centigrades. Leur principe minéralisateur est encore le sulfure de sodium; mais il s'y combine avec tant d'autres éléments propices, fondus ensemble avec une si étonnante perfection, une si prodigieuse harmonie, qu'il faut proclamer ces eaux comme incomparables. Leur efficacité est merveilleuse; elles seules ont pu accomplir de vrais miracles de conservation sur certains sujets. Combien d'exemples ne pourrions-nous pas donner, en commençant par nous-même, si des noms d'inconnus se pouvaient écrire. Mais tout le monde connaît plus ou moins les évêques, surtout quand ils ont passionné des amis ou des adversaires : l'évêque de

Nantes, Mgr Jacquemet, et l'évêque de Nîmes, Mgr Plantier, tous les deux d'un corps si fragile, ont été redevables aux Eaux-Bonnes de la prolongation de leurs jours. Il n'y a pas bien des années qu'une jeune fille était saluée des populations de ce village sous le nom de la bonne demoiselle, à cause de sa bienfaisance enjouée et communicative. Elle y prenait elle-même les eaux, dont elle ressentait visiblement les heureux effets. Le monde lui donnait alors un titre de comtesse espagnole, que la destinée devait changer contre celui d'impératrice des Français. Les libéralités de la souveraine ont ensuite enrichi les pauvres de la contrée et embelli ce séjour privilégié. Celle qui fut la bonne demoiselle, devenue une des puissantes de la terre, est retournée aux Eaux-Bonnes faire provision de santé, sans aucun entourage. Évidemment c'est un observateur malade, mais impartial, qui dépose aussi sèchement de la vérité; on peut accepter sans crainte le témoignage de ceux qui s'en vont. A qui ne viserait qu'à introduire un nom sonore dans un récit, il eût été d'ailleurs facile de parler de l'impératrice Eugénie à propos de Schwalbach, et surtout de Biarritz, sa création. Mais tel n'est point notre but; c'est sur les Eaux-Bonnes que notre

devoir nous commande d'appeler spécialement l'attention et l'intérêt; et, si nous savions pour cela d'autres moyens encore, nous n'hésiterions pas à les adopter.

En définitive, toute personne atteinte d'une affection de poitrine doit avoir, tôt ou tard, recours aux Eaux-Bonnes : c'est, jusqu'à présent, le dernier mot de la science.

Ces eaux veulent être bues avec prudence, principalement à la source, où elles déploient toute leur énergie ; le médecin proportionnera les doses à l'état du malade.

Il y a profit à débuter par deux à cinq cuillerées à bouche, trois fois le jour, et à avancer peu à peu, sans jamais dépasser trois verres par jour, administrés à trois reprises. On revient insensiblement à trois fois un demi-verre, trois fois un quart de verre, et à la dose primitive. Comme toutes les eaux excitantes, elles s'accommodent mal des temps extrêmes, chaud ou froid. Les journées tempérées, au besoin un peu humides, sont les plus favorables. On édulcore les eaux avec un sirop versé d'avance.

Même transportées, et prises à domicile en mars et novembre, les Eaux-Bonnes produisent encore des résultats décisifs : on en boit le matin, à jeun,

un demi-quart ou au plus un quart de litre, et à l'aide d'une infusion bouillante, tilleul, bourgeons de sapin, gomme ou lichen, on les ramène à leur état primitif de thermalité : aussitôt qu'on a bu, un bain de pieds est fort utile pour appeler le sang vers le bas, et l'empêcher ainsi d'affluer au poumon.

Une mesure désirable est à prendre dans ce précieux établissement des Eaux-Bonnes, c'est la gratuité absolue de la boisson à la source, et la diminution des prix de l'eau exportée. Il s'agit là d'une haute question d'utilité publique. Nous avons eu le chagrin de voir écarter impitoyablement de la buvette de pauvres poitrinaires agonisants, parce qu'ils n'avaient pas payé la rétribution réglementaire, et il s'est rencontré des médecins qui n'insistaient pas en faveur de cette pauvreté...

—

Dans les stations sulfureuses que nous venons d'énumérer, on séjourne de dix-huit à trente jours, suivant les cas. L'usage de l'eau minérale en bains nous semble peu profitable aux malades débiles au delà d'une fois par semaine. Mais la fréquentation quotidienne des salles d'inhalation ne sera jamais assez facilitée. Malheureusement partout on a comme

pris à tâche de rendre cette fréquentation trop dispendieuse, tandis qu'il faudrait encore arriver sur ce point à la gratuité. Puissent nos vœux être entendus!

Rigoureusement, les eaux sulfureuses ou iodurées suffisent pour le traitement des maladies de poitrine, surtout quand on a pu passer des eaux froides aux eaux chaudes, et d'une eau bénigne à une autre plus puissante.

Mais puisque la phthisie c'est de la langueur, de l'atonie, de l'épuisement, tout ce qui contribue à relever le corps, à le fortifier, à lui donner du *ton*, peut être efficacement mis en œuvre. Aussi les eaux ferrugineuses sont-elles des auxiliaires de la plus incontestable valeur. Il y a même des cas où il est permis de s'en tenir à ces eaux pour une année; alors on fait une saison plus longue, de vingt à trente jours par exemple, tandis que si vous venez des eaux sulfureuses, votre saison doit être diminuée de moitié.

Voici les principales eaux martiales.

Spa, en Belgique, près Liége; mises au premier rang pour bien des causes... L'acide carbonique s'y mêle au carbonate de fer et double ainsi leur puissance. Mais le jeu? L'infortunée qui servit de type à *la Dame aux Camélias* et à *la Traviata*, Marie Du-

plessis, fut la déesse éphémère de ces eaux et de ces jeux comme du boulevard des Italiens.

—

MARIENBAD, en Bohême; composition identique, séjour moins tumultueux.

—

SCHWALBACH, dans le duché de Nassau. L'impératrice Eugénie y a passé la saison de septembre 1864. Elle y reçut les visites successives du souverain local, du roi de Prusse et de l'empereur de Russie. Ce concours d'augustes personnages ne fut guère favorisé par le temps. Du reste, ce vallon est incessamment sillonné par les vents du nord, et les eaux sont trop chargées de fer. Ems possède une source (à gauche dans le Kurhaus) qui vous met en état de vous bien assimiler les eaux de Schwalbach.

—

BRUCKNAU, dans l'Allemagne centrale; également trop chargées de fer; plus énergiques encore.

—

PYRMONT, en Westphalie; eaux d'une grande puissance, à base de carbonate de fer, de strontiane et de manganèse.

Cransac, en France, dans l'Aveyron ; eaux uniques, dont les principes minéralisateurs sont le sulfate de fer et le sulfate de manganèse. On n'a pas encore assez étudié, ou du moins assez clairement déterminé toute l'étendue des propriétés des eaux de Cransac, où le manganèse prédomine sur le fer. Il y a là probablement tout un système de médication nouvelle.

—

Sylvanès, même département ; à base de carbonate de fer.

—

Rennes-les-Bains, dans l'Aude; même principe.

—

Alet, dans l'Aude ; carbonate de fer et oxyde de fer, eaux précieuses, susceptibles de conserver la plus grande limpidité; supérieures pour l'exportation.

—

Vals, en Ardèche ; deux sources, *Rigolette* et *la Saint-Jean;* eaux légères, faciles à digérer.

—

Bussang, dans les Voges; même composition que les eaux de Spa et de Marienbad.

—

Forges, dans la Seine-Inférieure; carbonate de fer; célèbres du temps de Voltaire, qui les hantait régulièrement, ainsi que l'atteste sa correspondance avec la Présidente...

—

Passy-Auteuil, Provins, Soultzmatt vers le Haut-Rhin, Orezza en Corse, Cheltenham en Angleterre, ferment la liste des principales eaux chalybées.

—

Ainsi que nous l'avons écrit aux précédents chapitres, on mélange au vin, à domicile, les eaux ferrugineuses exportées. Pour cet usage familier, rendu plus sûr par l'addition d'eau commune, les meilleures sont les moins actives, surtout celles dont la température est basse, et dont les sels ferriques sont habituellement tenus en dissolution par un principe gazeux. Lorsque ces sels ferriques s'attachent aux parois de la bouteille, ou se dispersent en poussière et sédiments flottants, l'eau n'a plus la même valeur,

elle est décomposée. Dans les eaux martiales, le fer est à l'état de carbonate de protoxyde, ou bien à l'état de sulfate de protoxyde ; les deux états se rencontrent quelquefois simultanément. Presque toutes les eaux ferrugineuses contiennent des proportions infinitésimales d'arsenic, qui forment des globules, plus importants, trop importants, si l'équilibre de toutes les parties constituantes vient à se rompre par suite de l'agglomération des sels ferriques. On remédie à cet inconvénient en munissant d'un fil de fer le bout intérieur du bouchon de la bouteille ou du flacon.

Nous ne comprenons guère comment le plus grand nombre des établissements d'eaux ferrugineuses, pour ne pas dire tous, négligent cette petite précaution indispensable. Ils livrent ainsi à l'exportation des produits qui seront bientôt de qualité très-inférieure, relativement à ceux de la source, ou à ceux qu'une main intelligente a mis en état. Puisque le gouvernement est représenté, dans tous les établissement thermaux, par des inspecteurs *ad hoc*, nommés par lui, il devrait leur recommander d'exiger que MM. les administrateurs ne s'affranchissent pas de certains soins qui leur incombent. Quand il s'agit de questions aussi majeures, le

ministère n'est plus seulement le ministère du commerce ; il est, avant tout, le ministère de la santé publique, et, comme tel, chargé d'apporter des restrictions salutaires aux maximes économiques du *laissez-faire* et du *laissez-passer*.

Nous avons dit au chapitre V, seconde partie, comment il faut soigner les eaux minérales à domicile ; elles aiment un lieu sec et frais, sans lumière. Du reste il y a, maintenant, des négociants dont les magasins renferment les eaux de toute provenance ; les pharmacies possèdent les plus usuelles.

Dans les cas peu graves des affections de poitrine, certaines eaux, que nous appellerons mixtes, peuvent suffire pour une saison ; si l'on s'adresse à elles, après avoir déjà visité d'autres stations, on abrége la durée du séjour.

Toutes les eaux mixtes, que nous allons citer, ont une réputation légitime, surtout pour les phthisies trachéale et dorsale.

—

Tœplitz, en Bohême, 65 degrés centig. ; le carbonate de soude en est le principal agent.

—

Plombières, rival français de Tœplitz, supérieur peut-être, parce qu'il s'y trouve des matières organiques dissoutes, et que la thermalité varie entre 15 et 65 degrés centigr. L'empereur Napoléon III a fait agrandir ce magnifique établissement, dont il est l'hôte et le protecteur.

—

Carlsbad, en Bohême, séjour favori de Pierre le Grand autrefois, et du roi de Prusse actuel Guillaume Ier, qui se repose ensuite à Gastein, sur les terres de l'empereur d'Autriche, puis à Bade, sur les domaines du grand-duc, enfin à Ostende, sur les plages de la Belgique. Les eaux de Carlsbad sont chargées de carbonate de soude, et leur température est comprise entre 51 et 73 degrés centigrades.

—

Le Mont-Dore, à base de carbonate de soude, au centre de l'Auvergne : Balzac y conduit en dernier lieu son héros poitrinaire de *La peau de chagrin*.

—

Néris, dans l'Allier : souveraines contre les douleurs rhumatismales ; elles soulagent par consé-

quent ceux qui souffrent dans la région du dos ; elles ne sont jamais excitantes.

—

Pougues possède une source où le carbonate de soude s'allie heureusement au fer et à la magnésie.

—

Balaruc et Lamalou, Saint-Gervais, Bourbonne et Luxeuil, Cusset, Royat, Creuznach vous attirent au Midi, ou en Savoie, ou sur les Vosges, ou en Bourbonnais, ou en Auvergne, ou dans les pays allemands. Les eaux de Creuznach, prises en bains ou en lotions, provoquent l'éruption des scrofules à la surface de la peau, et ne tardent pas à vous en débarrasser. Mais il faut être jeune pour recueillir tous les bienfaits de cette faveur.

—

Contrexéville, que tous les malades indistinctement, à quelque catégorie qu'ils appartiennent, gagneront à visiter. Situées au penchant des collines pittoresques des Vosges, ces eaux remarquables n'offrent aucun danger, dégagent les reins, et facilitent sigulièrement les opérations de la vessie,

que les médicaments, la nourriture, la fièvre, une vie sédentaire ou attristée, auraient pu compromettre. Il est bon d'avoir constamment cette eau à domicile, pour en boire parfois, à jeun, une demi-bouteille.

—

Enfin, lorsque la nécessité commande de se purger, les eaux minérales naturelles de Sedlitz et de Pulnna, en Bohême, de Miers, dans le département du Lot, toutes à base de magnésie, ne perdant rien à l'exportation, méritent d'être préférées aux divers agents purgatifs administrés par la pharmacie. Les eaux de Miers sont, sans contredit, les moins irritantes ; la médecine et l'hydrologie ne leur ont pas encore suffisamment rendu justice.

—

Hombourg, capitale des jeux, Nauheim, Wildungen et Wilhemsbad, en Allemagne, possèdent des eaux mixtes ou purgatives, dont la roulette et le trente-et-quarante n'augmentent pas les mérites. La source *Élisabeth* de la première de ces villes a droit cependant à une mention toute particulière.

—

Quand la poitrine est souffrante, il est indispen-

sable de faire à peu près tiédir l'eau purgative, avant de l'absorber verre à verre, à jeun, de grand matin.

En résumé, se rendre aux eaux, c'est généralement faire trêve aux fatigues de la vie, fuir la poussière des villes pour l'ombre des campagnes, et échapper ainsi aux ardeurs dévorantes de l'été. C'est aussi, même en buvant les eaux minérales chez soi, le moyen de suivre le traitement le plus simple, le plus naturel, et sans doute le plus efficace que la Providence ait mis sous notre main.

CHAPITRE VII.

DES STATIONS HIVERNALES ET MARITIMES.

Il ne faut aborder ni quitter subitement les villes d'hiver.

Après une ou plusieurs saisons d'eaux, on se rend habituellement aux bords de la mer, non pour y prendre des bains lorsqu'on est faible et frileux, mais pour respirer cet air vivifiant, imprégné d'iode et de tant de matières salubres, qu'on ne trouve pas à l'intérieur des terres. L'air maritime vous ébranle quelquefois passagèrement pour vous laisser ensuite mieux affermi, si vous n'allez point jusqu'à l'abus. Une ou deux semaines de séjour sur une plage suffisent généralement.

Ostende, Calais, Boulogne, Brighton, Douvres, Étretat, Fécamp, Trouville, Dieppe, le Tréport, Saint-Malo, la Rochelle et Royan sont les meilleures stations maritimes sur l'Océan, depuis les

côtes belges et anglaises jusqu'à l'embouchure de la Gironde. Tout y est préparé en vue d'accueillir les étrangers. Il est prudent de ne pas y prolonger son séjour au delà du 25 septembre, à cause des vents un peu violents qui règnent sur ces côtes, et des brouillards précoces.

D'autres points maritimes de ces parages, notamment LE HAVRE et HONFLEUR, CHERBOURG, BREST et LORIENT, peuvent offrir, pour certaines personnes, jusqu'au milieu de septembre, autant d'avantages et de commodités.

Au-dessous de la Gironde, trois stations françaises ont, depuis dix ans surtout, conquis une réputation européenne. Là se rencontrent les diverses nationalités.

—

ARCACHON, transformé par la puissante main de deux frères célèbres, remueurs d'idées autant que d'écus, et pour l'activité desquels il faudrait inventer une appellation nouvelle, car les termes de banquiers, industriels, financiers, ne désignent nullement toute la part qu'ils ont prise aux choses de leur temps. La présence à Arcachon du pin maritime, dont les flancs mis à nu laissent échapper

les essences résineuses, si favorables aux organes de la respiration, ajoute pour nous à l'intérêt que mérite cette ville.

—

Biarritz, gracieuse création d'une souveraine dont les travaux ne conserveront peut-être pas ici l'importance durable de ceux des Eaux-Bonnes.

—

Saint-Jean-de-Lutz, la plus splendide, la plus ravissante des plages, capable de se passer des secours de l'art, puisque la nature s'est montrée si prodigue envers elle.

—

Jusqu'au mois de novembre, ces villes ont des hôtes en grand nombre, à cause de la douceur du climat. Elles seraient sans doute devenues des stations hivernales, ainsi que Saint-Sébastien en Espagne, si la violence des ouragans du golfe de Gascogne n'était pas proverbiale.

On se réfugie dans l'intérieur, à Bordeaux, dont toutes les géographies ont fait l'éloge ; ou à Bayonne-Saint-Esprit, cités jumelles, *Bayunna*, bonne baie, et principalement à Pau. La colonie anglaise a accaparé le tiers de la jolie capitale du Béarn, site

féerique, dont les Pyrénées forment au loin l'encadrement. Ces montagnes semblent avoir été placées de face à l'horizon, non-seulement pour rehausser la magnificence du spectacle, mais aussi pour retenir tous les vents froids dans leurs gorges. Si vous remontez ou si vous descendez le cours du Gave, vous pourrez habiter deux villes charmantes, moins en vogue, Argelès et Orthez, lieux de délices pour l'ami de la retraite, lieux pleins de soleil et de lumière. D'Argelès à Pau il souffle de tièdes haleines; les bises meurtrières sont presque inconnues à cette vallée sans pareille. Dax, la voisine d'Orthez, mérite aussi une mention : qui sait si l'avenir ne réserve pas à ses fameux bains de boue un établissement grandiose?

Lumière et soleil! C'est là ce que réclament impérieusement tous les êtres; deux éléments de vie dont l'analyse chimique est venue, après l'instinct, démontrer la nécessité. Les rayons solaires contiennent du fer, en fractions infinitésimales, il est vrai; mais, à force d'ouvrir sa narine et sa bouche à toutes les aspirations, les mille fractions de métal que l'on a fini par s'inoculer constituent chaque jour un entier de quelque importance. Au contact

de la lumière, le phosphore des corps se dégage, et la quantité normale du combustible nécessaire à alimenter le foyer de la machine humaine est acquise ainsi progressivement. Pourquoi reculer devant l'expression qui traduit le mieux la vérité des faits ? S'il suffisait de poésie, de philosophie ou de religion pour tout guérir, il y a des siècles que le monde n'aurait plus de malades. Mais Dieu ne nous a pas donné tous ses secrets, puisqu'il n'a pas voulu délivrer l'âme des servitudes de la matière. Et cette matière, dès qu'elle entre en souffrance, ou plutôt dès que l'équilibre est rompu dans ses diverses parties constituantes, tout nous fait une loi de chercher à le rétablir.

Lumière et soleil ! A ces noms magiques le mourant lui-même se relève. On dirait que dans son agonie il rètrouve ses divinités perdues, vainement invoquées. Leur apparition le console et le raffermit. Son esprit reprend conscience de lui-même. Les ténèbres où il se sentait plongé n'existent plus ; il jette en paix un dernier regard sur l'horizon où ces feux éclatent.

Vous que la phthisie menace ou consume, vous ravissant insensiblement des parcelles indispensables de fer et de phosphore, quittez les bru-

mes du Nord, courez vers la lumière et le soleil pour réparer vos pertes.

Tous les rivages de la Méditerranée vous offrent à l'envi, ou de grandes et antiques cités guerrières et marchandes, remplies à la fois de souvenirs et de mouvement, ou de petites villes tranquilles, bâties à souhait pour des fugitifs, ou des îles qui vous procurent l'illusion de vous séparer du reste de l'univers et de vous composer un royaume, ou des anses délicieuses où il est si doux de planter sa tente isolée. A chaque pas vous rencontrez de chauds abris.

Séville et Barcelone en Espagne, — Perpignan, Cette et Montpellier près du golfe du Lion, — Marseille et Toulon, assises aux portes de l'Orient; — Gênes, Florence, Pise, Livourne, Naples et Palerme, joyaux réunis de la nouvelle couronne italienne; — Alexandrie d'Égypte, que l'immortelle conception du canal de Suez aura rendue française; — Corfou, dans l'archipel ionien, à laquelle le roman contemporain attribue la guérison d'une poitrinaire de naissance, *Germaine;* — Madère, seule jetée au milieu de l'Atlantique, où l'impératrice actuelle d'Autriche a bien réellement obtenu des résultats positifs en y passant l'hiver. Il faut

saluer et imiter cette vaillance d'une jeune femme malade, conservant assez de courage pour quitter sa famille, son pays, les fêtes d'une cour, et s'en aller, à mille lieues, soutenir la lutte la plus ingrate, au sein d'une île perdue dans l'Océan.

La souveraineté et le roman comportent d'ailleurs des priviléges et des facilités qui ne sont pas à la portée du commun des mortels. Pour ces derniers, l'installation est chose moins aisée.

A cet égard, l'Afrique française et la Provence ont aplani d'avance les difficultés.

En ces dernières années, ALGER et ses environs, surtout BLIDAH, ont vu s'accroître considérablement leur clientèle de malades venus de la mère patrie. Ce mouvement, secondé par les médecins, passe à côté de la CORSE sans y laisser de trace; nous nous étonnons que cette île, si bien pourvue, ayant à la fois, par sa configuration, l'assiette de la Provence, de l'Italie, de l'Afrique et de l'Espagne, ne soit pas l'objet de plus de faveur.

Mais la Provence est restée en possession de son vieux droit d'abriter les convalescents de l'Europe, et souvent de l'Amérique. Des légions parties de points extrêmes se trouvent, chaque année, au rendez-vous sur ces rivages hospitaliers : Français,

Anglais, Belges, Hollandais, Allemands, Danois, Polonais, Suédois, Russes, Américains du Nord, constituent la population bigarrée des stations suivantes :

—

Hyères, la ville et les îles ; — chères aux académiciens pénitents.

—

Le Luc et le Cannet, séjours champêtres.

—

Fréjus, avec son beau golfe et ses souvenirs historiques.

—

Cannes, où mourut mademoiselle Rachel, à trente-huit ans, et où lord Brougham deviendra centenaire avec son catarrhe. — On s'y promène à-volonté dans les bois de pins ou dans les bois d'orangers.

—

Antibes, pour les fortunes plus modestes ; jolie plage.

—

Grasse, la ville aux parfums.

—

Draguignan, pour ceux qui visent à l'économie, ou qui n'aiment pas le voisinage de la mer.

—

Menton, au débouché de la Corniche française sur l'Italie; ravissante petite ville dont l'avenir est plein de promesses.

—

Monaco, refuge spécial de Parisiens, du jeu, des vents et de la famine; mer tourmentée, site pittoresque; c'est au village du Moulin qu'il faut donner la préférence dans ces cantons, ou bien à Roquebrune.

—

Nice enfin, *Nice* où l'on descend l'espoir au cœur, puisque son nom fameux signifie victoire (1), et semble vous présager le triomphe sur le mal. En

(1) Nice (Νίκη), *victoire*, telle est l'étymologie grecque. Mais nous n'oublions pas qu'on pourrait rattacher l'origine de ce nom au doux mot italien *nice*, qui veut dire *amie*. Ainsi, dans ces vers harmonieux de Monti :

Io rivedrò sovente
Le amene spiace, o nice,
Ove vivea felice,
Quando vivea con te.

Je reverrai souvent — ces sites pleins de charme, ô mon amie, — où je vivais heureux — quand je vivais auprès de toi.

effet, tout y est disposé dans ce but, et par la nature, et par les hommes. Une haute colline boisée, au pied de laquelle est né Garibaldi, arrête les vents du nord dans leur course. Le brouillard y est inconnu ; les pluies ne s'y montrent que rarement, et pour humecter le sol. La plaine est bien plus fertile que sur les autres côtes, et sa végétation ne laisse rien à désirer. Vous rencontrez aisément des fleurs, de la verdure et de hautes herbes le long des haies et des lauriers-roses. L'atmosphère en est d'autant plus pure, et le paysage plus animé. Les citronniers, les orangers, les oliviers et les caroubiers s'étendent au loin parmi de riantes cultures. La ville vous offre tous les genres de divertissements et de séductions. Mais vous êtes libre de conserver la solitude dans les villas et maisonnettes champêtres, à moins que vous ne soyez un philosophe jardinier, tributaire de la renommée comme Alphonse Karr. — Dans les opulentes villas qui bordent la gauche du chemin de fer à l'arrivée, l'impératrice de Russie, entourée de ses enfants et de sa suite, est venue prolonger la lutte qu'elle soutient contre l'affection dont elle est atteinte. Nous rappelons cet exemple venant de haut, pour qu'il serve d'encouragement aux humbles, et leur enseigne

la fermeté. La bienfaisance et la bonté de l'impératrice lui ont mérité la reconnaissance des indigènes, sans pouvoir la préserver des épreuves de la destinée. Elle a su ce que c'est que perdre un fils de vingt ans, le premier-né de sa couche, frappé du mal héréditaire. — A cette nouvelle, du fond de Saint-Pétersbourg est accouru son époux, l'empereur Alexandre II, comme si l'espace n'existait plus pour lui. Ce puissant monarque, si cruellement éprouvé par la Providence qui le poussait violemment du Nord au Midi, en lui enlevant tant de parts de lui-même, sa femme et ses enfants malades réduits à changer de patrie, et son fils aîné livré à la mort, devait ressentir, selon nous, toutes les angoisses des expatriés, bien qu'il ne fût qu'un exilé volontaire, mais si accablé ! Il prit dans ses bras le corps inanimé de son fils, l'orna lui-même de tous les apprêts funéraires, l'embrassa au front une dernière fois, et le déposa dans le cercueil ; puis tête nue, aidant à porter ce cercueil jusqu'à une chapelle éloignée, il y récita les dernières prières, et remplit jusqu'au bout, solennellement, devant une nombreuse assistance, les longs et pénibles offices de chef de sa religion et d'empereur russe qui doit bénir publiquement le nouvel héritier de l'empire.

Nous admirions cette immense douleur contenue et cet imposant spectacle d'où allait bientôt sortir un enseignement inattendu et redoutable. En effet, pendant ces cérémonies funèbres, *fait à Nice* et signé du même empereur, partait l'ukase qui remerciait solennellement, devant le monde, le général Mourawieff, pour ses services rendus en Pologne, le félicitait hautement comme un sauveur, et lui accordait, outre les décorations, le titre de comte pour lui et sa postérité. Et alors il fallut bien reconnaître que le czar insensible était venu lancer, avec intention, ce triste décret sur la terre française, pour montrer à la France combien peu elle pèse dans les destins de la Pologne ensevelie. Cet ukase en faveur d'un général que l'opinion publique avait flétri du titre de bourreau, cet ukase ne pouvait-il être promulgué avant ou après le court voyage de Nice, et daté d'un autre endroit? Et fallait-il que des services rendus en Pologne, pendant quatre années, fussent récompensés en France précisément durant cette semaine? L'intention était visible dans cette politique impitoyable pour arriver à ses fins; l'heure et le lieu furent choisis à l'avance, avec préméditation, pour faire la leçon à l'Occident.

Étranger à tant de causes, bonnes ou mauvaises,

parce qu'elles ne sont pas de son ressort, ce livre, qui parle de la phthisie, ne pouvait passer sous silence le traitement infligé à ces malheureux et vaillants Polonais, rendus phthisiques par les manœuvres de la diplomatie et les tortures de l'oppression. Eux qui sauvèrent l'Europe de l'invasion, eux qui n'ont jamais attaqué personne, et se sont bornés à revendiquer leur place au soleil, on les a laissé séquestrer, étouffer et devenir, malgré leur bravoure, les poitrinaires de la civilisation moderne. Mais aussi longtemps qu'il existera des Français, le noble nom de Polonais ne saurait périr. A toute heure, dans mille rencontres, ce nom glorieux se dressera sous la plume ou dans le discours. De nouveaux ukases seront nécessaires...

Ce jeune héritier de l'empire de Russie, attaqué d'une phthisie dorsale, a succombé prématurément, selon nous, pour être resté trop longtemps loin de son pays natal. De même qu'il ne faut pas se rendre brusquement aux stations hivernales, — à moins qu'il n'y ait péril, — de même il n'y faut pas séjourner au delà d'un temps normal. Comme pour les eaux, il est bon de procéder par transition e par gradation. Le déplacement et l'arrivée sans transition offrent des inconvénients, qui sont encore

plus graves dans un retour retardé et précipité.

Nous voudrions qu'on se présentât dans les villes d'hiver au milieu de novembre, pour en repartir avant la fin de mars. Octobre et le commencement de novembre, avril et les premiers jours de mai, se passeraient dans les stations intermédiaires que nous appellerons *les stations automnales* et *printanières* : Macon, Dijon et Moulins, pour l'Est et le Centre, Périgueux, Brives et Angoulême, pour le Sud-Ouest, villes favorisées, paisibles, dont le territoire est riche, le paysage varié et le climat propice.

Il est une contrée bénie où il serait possible d'accomplir des prodiges : elle est arrosée par un beau fleuve et une rivière charmante, la Dordogne et la Cère. Elle comprend des cantons et des bourgades inconnus de la renommée : Beaulieu, Bretenoux, Glanes et Biars ; la plaine a retenu le nom de cette dernière localité. Je n'ai pu être dans ces lieux qu'un hôte de passage en quête de santé. Mais chaque fois,—octobre, avril, juillet,—j'y suis arrivé presque mourant, et chaque fois j'en suis reparti doué d'une vigueur nouvelle, après y avoir passé des jours vraiment heureux. Le terroir produit les plus riches récoltes, les vins sont généreux et purs comme l'atmosphère, les fruits sont savou-

reux, le gibier et le poisson semblent avoir été choisis dans les meilleures espèces, le bétail est des plus beaux de France, tous les arbres y deviennent magnifiques, et le soleil illumine ces coteaux et ces plaines si fertiles. Comme exposition, rien n'est comparable au coteau de Glanes, si ce n'est, à deux lieues de Bade, celui qui regarde le couchant, aux vignes de la MAISON DE CHASSE.

Et cette comparaison nous a sans cesse rappelé le refrain du grand poëte allemand :

« Le connais-tu ce beau pays?... C'est là, c'est là que je voudrais mourir ! » Nous disions, au contraire : C'est là que je voudrais bâtir.

Je ne possède malheureusement plus un pouce de terre, si j'en excepte ma place réservée au cimetière, à côté de mon père, qui eut l'attention de m'y acheter un terrain inaliénable. Mais si l'un des puissants du monde condescendait à occuper le reste de mes jours à leur déclin, je souhaiterais qu'il me fît gérer quelques hectares dans la plaine de Biars.

La richesse de l'alimentation sur cette terre féconde, la pureté de l'air, la douceur de la température, permettent de laisser de côté, momentanément, toute espèce de médicaments, et de se relâcher de son régime, ce qui est un grand soulagement. Il fau-

drait pouvoir s'établir là du 20 septembre au 10 novembre, et du 20 mars au 5 mai. Nous signalons cet établissement unique aux lords et aux boyards, aux princes de la finance comme aux princes souverains, et même aux simples bourgeois, tandis que la vogue ne s'en est pas encore emparée, et que la terre y est à bon marché.

Un homme bien éminent, l'un des disciples de Saint-Simon, M. Corrèze, ancien colonel dans l'arme du génie, — qui, à sa mort, a institué M. Péreire son légataire universel, — nous faisait l'honneur de partager tous nos sentiments et nos vues au sujet de Beaulieu et de la plaine de Biars. Un savant médecin de l'endroit, le bon docteur Charazac, vous prescrit, pour toute ordonnance, d'y vivre naturellement. M. Corrèze n'avait aucun intérêt dans ces parages ; sa propriété de Laboudie en était distante de plus de 30 kilomètres.

Vous tous qui descendez vers les villes d'hiver, qui que vous soyez, n'allez donc pas tout d'une traite au Midi, n'y séjournez pas trop longtemps, et rentrez chez vous à petites journées, soit par Macon, Dijon et Nevers, soit par Périgueux, Brives et les villes de la Touraine.

Faut-il nécessairement aller dans les villes d'hi-

ver ? Et ce séjour n'est-il pas plus nuisible qu'utile? Certains médecins allemands, et même un docteur distingué de Strasbourg, cité par Louis Jourdan, ont voulu établir que ce déplacement est plutôt dangereux. Nous pouvons l'assurer, en tant qu'absolue, cette affirmation de leur part serait une grave erreur. Combien de fois n'avons-nous pas constaté sur autrui, et sur nous-même, qu'en hiver il suffit du changement de climat pour faire cesser l'hémoptysie, cet indice redoutable ? Pour vérifier jusqu'au bout, nous sommes remonté en décembre du Midi au Nord, de Marseille à Strasbourg, par exemple, et l'hémoptysie reprenait son cours interrompu ; redescendions-nous au Midi, elle disparaissait de nouveau ; nous revenions en janvier de Pau vers la Flandre, la sputation de sang renaissait à la hauteur d'Orléans ; dès que, retournant sur nos pas, nous nous rapprochions du Midi, l'hémoptysie diminuait et ne tardait pas à nous quitter. La question d'une température naturelle, non artificielle, en un mot la question de soleil au lieu de chauffage simple, nous paraît vidée à l'avantage du soleil. Il est utile toujours, nécessaire souvent, pour les affections de poitrine, de passer dans le Midi la mauvaise saison.

Mais si l'école de médecins dont nous avons parlé veut dire qu'il ne faut pas changer brusquement d'atmosphère, qu'il faut marcher par étapes successives au départ et à la rentrée, surtout quand on vient de très-loin ; que l'Allemand de Leipsick ou de Kœnigsberg, le Danois de Fionie, le Suédois de Stockholm, le Russe de Saint-Pétersbourg, le Polonais de Varsovie, le Belge d'Anvers, l'Anglais de Manchester ou de Dublin, habitués chacun à un climat différent, doivent tenir compte de cette différence dans leurs déplacements, et n'avancer ou ne s'éloigner que progressivement (1) ; nous con-

(1) Depuis plusieurs années, nous avions eu l'honneur de connaître en voyage une famille belge, de Liége, dont deux membres, la mère et la fille, étaient atteintes d'une affection de poitrine. Dans un entretien avec l'honorable chef de cette famille, nous eûmes par hasard occasion de développer assez longuement cette idée de déplacements progressifs, aussi bien pour le départ que pour le retour, et l'incontestable utilité qui en résulte. L'année dernière, ils mirent ainsi en pratique nos conseils : Départ de Liége au commencement d'octobre, séjour à Melun et Fontainebleau ; une semaine à Mâcon, arrivée à Valence et repos ; séjour à Marseille, arrêt provisoire à la station d'Hyères, installation définitive à Nice le 12 novembre ; départ de Nice à la fin de mars, arrêt à Toulon, séjour à Nîmes, séjour à Toulouse, une semaine à Périgueux ; arrivée à

clurons tous ensemble à la nécessité des stations intermédiaires pour l'automne et le printemps, soit en BOURGOGNE, soit vers le PÉRIGORD et la TOURAINE, ou même sur LES BORDS DU RHIN.

Paris et repos, rentrée à Liége le 3 mai. Les deux malades se sont parfaitement accommodées de cette méthode. Elles ont aussi appliqué, pendant la saison qui vient de finir, nos conseils pour les eaux minérales. Elles ont débuté par Enghien, poursuivi le traitement aux Eaux-Bonnes, et terminé par les eaux de Spa, qu'elles avaient sous la main en regagnant leur domicile. Puis elles ont passé quelques jours à Ostende. Leur état s'est considérablement amélioré. Il y a bien des manières de les imiter. Pour les eaux minérales, par exemple, on irait d'abord à Allevard, ensuite à Aix-en-Savoie, puis à Vals, et l'on terminerait par Contrexéville. Ceci n'est qu'un aperçu des nombreuses directions utiles qui peuvent être conseillées.

CHAPITRE VIII.

DU BIEN ET DU MAL A PRODUIRE PAR LE TRAITEMENT.

Nécessité de suivre un régime convenable.

Les remèdes qu'il faudrait le plus employer dans l'intérêt des malades, et le régime régulier, sévère même, qu'il y aurait à suivre, ne sont pas généralement adoptés.

On consent bien, pendant une certaine durée, à s'imposer des privations, à recourir aux médicaments prescrits, à s'astreindre à des ordonnances; mais on ne tarde pas à se dégoûter de cette vie réglée, monotone, fatigante, et l'on met au rebut les conseils utiles de la sévérité pour en revenir aux inspirations de la fantaisie ou aux funestes suggestions de l'empirisme.

Nous n'avons certainement pas la prétention d'avoir inventé tous les arguments salutaires que nous avons présentés successivement aux chapi-

tres III, IV et V de la seconde partie de cet ouvrage. Nous nous sommes borné à les grouper attentivement, à les approprier scrupuleusement aux diverses situations du sujet ; nous y avons ajouté certaines observations pratiques, fruit d'une longue expérience sur nous-même. Quant aux préceptes généraux, la science les avait mis au jour avant nous, et s'était efforcée de les appliquer.

Les eaux minérales, les stations hivernales, sont autant de découvertes qui ne nous appartiennent pas davantage. Tout au plus demanderions-nous à notre compte la question de vêtement, l'eau de petit cresson, les pilules de chair crue, l'emploi successif et gradué de plusieurs eaüx minérales et les stations automnales et printanières.

Eh bien ! ce traitement ordonné, ce régime préconisé, ces eaux si merveilleuses, employés avec sagesse et maturité, produisent d'heureuses conséquences, mais se tournent contre vous si vous en usez dans de mauvaises conditions.

On vous a recommandé, je suppose, tels agents pharmaceutiques, avec défense expresse de toucher aux fruits et aux crudités. Cette abstinence vous pèse, et vous vous en affranchissez. Il eût certainement mieux valu ne prendre aucun remède, ne pas

aggraver votre état par cet alliage d'éléments hostiles entre eux, que vous avez maladroitement absorbés ; ces éléments vont se combattre en vous, à vos dépens.

Ou bien on vous a ordonné telles doses, à telles heures, pendant un temps déterminé. Et vous voilà pressé de diminuer ou d'augmenter les quantités, de changer les heures, et d'abréger la durée. Vous avez ainsi tout bouleversé à votre guise, mais votre organisme est plus que jamais compromis. Vous ressemblez à l'arbre qui, ayant des rameaux malades, a subi les ébranlements des premiers coups de hache, en pure perte, parce qu'on a discontinué le travail avant d'avoir abattu le bois vermoulu.

Vous êtes dans un établissement thermal : le docteur vous conseille les excursions modérées, permet les promenades à âne ou en voiture, mais vous invite à rentrer soigneusement au coucher du soleil pour échapper aux fraîcheurs de la nuit tombante, et il vous prêche d'éviter tout ce qui contribue à la fatigue, parce que l'eau minérale, qui déjà vous éprouve suffisamment, en exercera mieux son action. — Vous quittez son cabinet, pour vous condamner au terrible labeur de dix toilettes par jour, ou pour faire partie des cavalcades, et en revenir

ruisselant de sueur, couvert de poussière, à la clarté de la lune et des étoiles. — Depuis le Rhin jusqu'aux Pyrénées, nous avons été cent fois témoin de pareilles imprudences, qui sont journalières à Spa, Ems, Bade, Vichy, Aix, Cauterets et Luchon. Le désordre règne partout, et sous d'autres formes.

Voici aux Eaux-Bonnes, endroit plus paisible, en premier lieu, une jeune princesse russe entourée de tout le confortable possible; en second lieu, un monsieur étranger riche, très-valide, à peine atteint d'une affection naissante ; plus loin, une Anglaise accusant dans toutes ses manières une extrême délicatesse et l'horreur de l'*improper* poussée à ses dernières limites; enfin, un Français de vingt-neuf ans, beau, mais consumé par le mal.

Au bout de six jours, la princesse moscovite vomit le sang et fond en larmes devant cette aggravation de son état ; — l'opulent personnage étranger est cloué dans son lit par des douleurs d'entrailles intolérables. — Au bout de quinze jours, la fille d'Albion s'aperçoit qu'elle est moins bien qu'à son arrivée; — la décadence du jeune Français s'accentue davantage.

Qu'est-il donc survenu à chacun de ces infortunés ?

La princesse avait reçu du sage et célèbre professeur Pidoux (1) l'ordre de commencer par deux cuillerées d'eau ; elle en a souri, a conté le cas à un brillant discoureur faisant de la médecine en charlatan, qui lui a dit prestement de se moquer de l'insignifiante prescription, et de débuter au moins par un quart de verre.

L'étranger, plus vigoureux, à qui le médecin avait permis ce quart de verre, a décidé de son chef que c'était ridicule, une onglerie de savant, et qu'il absorberait au moins un verre d'eau à chaque séance. Il s'est bravement tenu parole. De l'eau, c'est si peu de chose, à son estime !

La pâle insulaire avait entendu l'invitation formelle de manger du bœuf et du gigot, et de se priver de pâtisseries, de fruits crus, salades et autres accessoires ; elle a chaque jour regardé dédaigneusement bœuf et mouton sur la table ; parfois elle a pris un blanc de poulet, ou une aile de pigeon sans la toucher du doigt pour en exprimer les sucs, ce qui serait le dernier des crimes ! Mais en revanche,

(1) Si M. Pidoux n'est pas le titulaire officiel d'une chaire, il *professe* du moins dans ses livres de concert avec M. Trousseau.

prunes, pêches, brugnons, salade et gâteaux ont tenté sa main et obtenu ses préférences.

Le pauvre Français?... Une réfection saine et certaines abstinences lui étaient indispensables : le malheureux, au contraire, a vécu de choses au vinaigre et de jambon fumé, et il a partagé trop assidûment la chambre de sa jeune femme !

Tous sont repartis plus malades qu'ils n'étaient venus. A eux seuls la responsabilité. Les eaux, capables de produire des effets bienfaisants auxquels rien ne se peut comparer, voulaient être bues avec modération, et rencontrer une alimentation sérieuse.

Je n'en finirais pas, si je devais rapporter toutes les infractions nuisibles dont j'ai été le témoin attentif. Cependant, qu'il me soit permis de révéler un dernier cas. — Le plus jeune des frères Michel, de Lyon, tous trois fils du célèbre et riche teinturier en soieries, ne savait pas consentir à boire régulièrement de petites quantités d'eau minérale. Il la traitait à peu près comme de l'eau commune, et en prenait par boutades, tantôt plus, tantôt moins, lui attribuant fort peu de vertus, pour ne pas dire aucune. Il n'y croyait pas. Ce jeune homme si distingué, si bien doué, si éclairé en toute autre matière, souriait de ma méthode et de ma foi. A Aix, à Al-

levard, aux Eaux-Bonnes, à Cauterets, je l'ai vu débuter et continuer de la même manière, comme s'il n'y avait entre ces eaux aucune différence. Il n'ajoutait pas plus de conséquence aux remèdes ; il écoutait les médecins poliment, en homme bien élevé qui fait comme tout le monde ; mais à peine rejoignait-il un compagnon de son goût qu'il exprimait librement sa pensée de doute ou d'incrédulité. Et lui qui avait, d'un côté, la fortune et l'énergie morale d'un mâle caractère, d'un autre côté des affections que rien ne remplace, sa mère, son père et ses frères, il est disparu avant trente ans, pour n'avoir pas cru à l'efficacité de certains médicaments et à la puissance de l'eau thermale, tandis que je lui survis sans avoir été pourvu, à beaucoup près, d'autant de ressources, si j'en excepte ma croyance inébranlable aux éléments pharmaceutiques et naturels, c'est-à-dire à la science.

Les exemples relatés ci-dessus sont de tous les jours. En toute occasion, à domicile, en voyage, on s'abandonne aux mêmes écarts de conduite, aux mêmes tiraillements entre la médecine et la fantaisie. On perd d'une part plus qu'on ne gagne de l'autre, on arrive même à se procurer des maladies qu'on n'avait pas et que des remèdes, amalgamés à une

nourriture mauvaise ou insuffisante, ont forcément engendrées. — Mademoiselle Marie Garcia a indubitablement succombé avant l'heure, parce qu'elle ne pouvait se résoudre à s'alimenter sérieusement.

Il suit de là qu'un traitement, quel qu'il soit, peut engager gravement le présent et l'avenir, s'il est mal appliqué, et que, pour produire tous ses fruits, il doit être accompagné d'un régime sévère. Mieux vaut ne rien essayer, que d'opérer dans des conditions défavorables. Livrée à elle-même, la nature s'en tirera comme elle pourra, à la grâce de Dieu. Le hasard, pluie, vent, neige, gaz, brouillards, fumée (1), etc., en un mot toute cause inattendue, le hasard nous opprime, à notre insu, de tant de manières, à la minute où nous y comptons le moins, que nous sommes coupables de faire au mal une part encore plus large par nos errements, nos caprices, nos dégoûts et nos défaillances morales.

(1) Pour ce qui est de l'odieuse fumée de tabac, que l'on tolère si souvent par une condescendance pusillanime, on pourrait aisément la chasser, dans bien des cas, en faisant appel à des règlements protecteurs ; l'ironie et le dédain ne suffisent pas.

CHAPITRE IX.

DE LA GUÉRISON.

En tant qu'absolue, elle est impossible; mais heureusement elle n'est pas même nécessaire.

Lorsque certains symptômes annoncent l'imminence d'une maladie ou d'une affection, la médecine a recours au moyen de prévenir le mal, — prophylaxie. — Débilité, rachitisme, chlorose, aménorrhée, dysménorrhée, rhumes opiniâtres, sont les principaux indices extérieurs, les avant-coureurs de la phthisie et des affections qui s'y rattachent.

Le régime, le soleil, l'air maritime, l'atmosphère des étables de bêtes à cornes et de l'étal des boucheries, etc., sont des prophylactiques; les eaux minérales et le traitement sont purement curatifs. Les moyens, exposés aux chapitres III, IV et V de la seconde partie de cet ouvrage, sont à la fois en partie préventifs, en partie curatifs; on peut se

préserver du mal, le devancer, en les employant, et essayer de le détruire quand il est manifeste.

Cependant la guérison radicale, absolue, d'une affection chronique des organes de la respiration est impossible. Nous ne craignons pas d'émettre franchement cette assertion, persuadé qu'elle ne rencontrera que des contradicteurs peu désintéressés, et que la vérité vaut mieux que tous les déguisements. Les déceptions sont mortelles. — Docteur aimable, vous me promettiez une guérison prochaine et finale, à toutes les rencontres où j'étais accablé. Et voici que des rechutes nouvelles, incessantes, me démontrent l'inanité de vos promesses. A de certaines périodes, des douleurs errantes sillonnent mon dos et ma poitrine, et font monter le râle à ma gorge. Les sputations ont passé du blanc au jaune, ensuite au vert, enfin au noir, et j'ai craché le sang avec effort. L'air me manque aujourd'hui, aussi bien que la croyance en vous. Laissez-moi mourir en paix. Je renonce à la médecine et à ses mensonges. —

Nous vous disons : vous ne guérirez jamais entièrement. Vous éprouverez des rechutes fréquentes, vous vous relèverez, vous retomberez ; mais soyez braves, soyez fermes, soyez courageux, ne vous

abandonnez pas. Aidez-vous, le ciel vous aidera; vieux proverbe toujours nouveau. Luttez encore, luttez toujours. A chaque fois, enrayez le mal, faites-lui subir un temps d'arrêt; il reprendra son cours, mais votre vie se passera dans ces haltes successives, et vous pouvez parvenir à l'extrême vieillesse. J'ai vu des poitrinaires de tout âge. Vous vivrez avec le poumon blessé comme on vit avec un autre organe blessé, avec cette différence que les autres blessures se cicatrisent parfois entièrement, tandis que les blessures du poumon se rouvrent infailliblement sous la pression des circonstances, des chagrins et des variations atmosphériques.

Mais, croyez-le, vous obtiendrez des guérisons successives, au lieu d'en obtenir une décisive.

Dans bien des cas, pour prolonger la vie il suffit de le vouloir!

Il faut vouloir énergiquement pratiquer certaines abstinences, quand même il s'agirait de ce qui plaît, et savoir adopter même ce qui répugne. Un axiome détestable autant que vulgaire, qui fait chaque jour de nombreuses victimes, parce que beaucoup de médecins complaisants l'adoptent ou n'osent pas le repousser, cet axiome consiste à dire : «Mangez ce

qui vous plaira ; ce que l'estomac désire, ne saurait faire mal. » Erreurs grossières, absurdités navrantes qui livrent tant d'êtres débiles aux caprices de leur goût passager, aux déréglements de la fièvre, capable de toutes les appétences les plus singulières, de toutes les convoitises les plus compromettantes. C'est ainsi que le malade est attiré vers une alimentation pestilentielle, détourné d'un bon régime et des vrais remèdes.

Pour avoir droit à ces guérisons successives dont nous avons parlé plus haut, on ne peut se départir d'un régime, ni se servir des remèdes à tort et à travers.

Un grand principe régit LE REMÈDE, quel qu'il soit, eau minérale, ou agent pharmaceutique : « *Débuter par de faibles quantités variables selon les cas et les sujets*, *augmenter insensiblement les quantités*, *atteindre un maximum proportionnel déterminé d'avance ; puis redescendre graduellement, de manière à retrouver en sens inverse*, *en décroissant*, *les doses primitives*, et être ainsi replacé, à la fin, dans les mêmes conditions qu'au point de départ.

Mais un autre principe inflexible gouverne le mal : c'est qu'il est foncièrement incurable. Si l'on nous permet une comparaison vulgaire, on saisira

peut-être mieux la vérité de nos paroles. — Vous avez, par exemple, des cors aux pieds, c'est bien ordinaire. Lorsque vous en souffrez, vous choisissez de la chaussure plus large, vous appliquez sur l'épiderme endolori de l'acétate de cuivre ou tout autre agent, et vous demeurez au repos le plus possible. La douleur se calme. A force de précautions, il se passe des heures, des mois, des années peut-être sans que le cor engourdi se réveille; mais le germe était resté, si bien qu'un jour, parce que vous avez une chaussure neuve, ou plus ajustée, ou parce que votre pied a été exposé brusquement à deux températures extrêmes, ou parce que vous êtes fatigué d'une longue marche, le vieil hôte reparaît; il n'était pas détruit. — Ainsi les affections de la gorge, des bronches, du poumon, de la trachée, quand on les apaise, continuent toutefois d'exister en germe. Elles suivent les diverses vicissitudes de l'âge, du tempérament, du caractère, des circonstances climatériques, de l'alimentation, du travail, de la joie et du chagrin, en un mot du genre de vie. Tour à tour elles se taisent ou s'exaspèrent, puis gardent le silence. Mais il n'est au pouvoir de personne de les anéantir. Une simple question de pluie et de beau temps suffit à bouleverser cette quiétude,

ou à vous rendre la tranquillité. A plus forte raison, des causes plus importantes, des accidents majeurs que nul ne peut se flatter d'éviter toujours, doivent-ils exercer une action plus décisive.

Il nous a été donné de constater minutieusement, froidement, sur nous-même et sur bien d'autres, tout ce qu'il y a d'imprévu, de bizarre, d'incohérent, et cependant de régulier, dans la marche des maladies qui nous occupent. En remontant le cours de notre existence et celui des autres personnes dont nous avons pu voir les épreuves, la réflexion nous mettrait en état de baser nos dires sur mille faits positifs. Mais ce serait nous réduire à fouiller encore en nous-même, et allonger, par une triste analyse, ce petit livre au delà des limites que nous lui avons assignées.

Nous nous bornerons à mentionner rapidement quelques cas.

Un homme des plus honorables, sincère comme la vérité, — ses déclarations étant d'ailleurs faciles à vérifier, — né à Troyes, vers le commencement de ce siècle, traverse une adolescence affligée de rhumes continuels, arrive à sa majorité ayant perdu son père et sa mère. Maître de ses actes, sentant qu'il est atteint d'une affection du poumon et que le

climat du Nord lui est nuisible, il vend ses propriétés en Champagne, en rachète d'autres à Pau où il ne tarde pas à se marier. Objet des soins de la tendresse conjugale, favorisé de la fortune, il a réuni toutes les conditions pour lutter avantageusement contre le mal. Sage, ordonné, prudent, il est encore de ce monde, et rien n'annonce qu'il en doive sortir prochainement. Mais il n'a jamais cessé de combattre pendant quarante ans, parce que l'affection n'a jamais été détruite. Il parle de son état et l'analyse avec autant de discernement qu'un physiologiste.

Dans la plaine de Biars, nous connaissons une dame poitrinaire parvenue à quatre-vingt-trois ans; elle a passé dans son lit les deux tiers de sa vie.

Un riche propriétaire de Mareuil (Charente) était complétement phthisique à soixante-huit ans ; il est resté plus de trente ans aux prises avec son affection.

Le fils aîné de l'amiral Hamelin et le fils puîné du duc d'Uzès furent menacés de bonne heure. Toutefois ces nobles jeunes gens aspirèrent à la gloire de servir leur pays ; ils devinrent des officiers de marine pleins d'espérance. Le premier fournit une plus longue carrière; mais chez tous les deux l'affection originelle de la poitrine se développa pro-

gressivement, et ils ont succombé à des âges différents.

Le fils aîné d'un journaliste célèbre est manifestement atteint depuis plusieurs années. Il vivra sans doute de longues années, je le souhaite ; mais personne n'oserait assurer que ce jeune poëte soit guéri, c'est-à-dire replacé dans les conditions de la vie normale, et qu'il puisse impunément renoncer au régime salutaire qui lui a été tracé, et au séjour de l'Afrique pendant l'hiver.

Où est le charlatan qui oserait dire aux impératrices d'Autriche et de Russie qu'elles sont entièrement délivrées, qu'elles ne sont pas tenues à plus de ménagements que telle de leurs dames d'honneur douée d'une constitution robuste ?

Regardez autour de vous. N'apercevez-vous pas des hommes et des femmes qui toussent depuis dix, vingt ans, qui, par intervalles, paraissent devoir succomber sous des crises renaissantes? Prétendrez-vous qu'ils ont été guéris, alors qu'ils souffrent sous vos yeux ?

Il est vrai qu'à cet âge on ne les appelle plus des phthisiques, des poitrinaires, mais bien des catarrheux, des asthmatiques, comme si le nom différent pouvait changer le fond des choses ! Mais,

jeune ou vieux, on succombe à toute heure par suite de la présence d'un asthme ou d'un catarrhe, et surtout quand on cesse de se traiter et de prendre ses précautions. Richard Cobden et Proudhon sont morts asthmatiques vers cinquante ans, le premier, parce qu'il a voulu passer l'hiver en Angleterre pour y remplir ses devoirs d'homme public ; le second, parce que son honorable pauvreté l'empêchait, autant que son caractère, de se procurer tout ce que réclamait son intéressante position. C'est néanmoins avec une affection des voies de la respiration incurable qu'ils ont vécu longtemps l'un et l'autre. Il en fut de même du regrettable Frédéric Bastiat, de Chopin, de mademoiselle Rachel, de M. Liouville, de M. Léon Faucher, de M. Eugène Avond, de M. Baudry, évêque de Périgueux, et de tant d'autres.

Si tous nos exemples sont authentiques, si vos propres observations les confirment, qu'est-ce que cela prouve ?

Le dictionnaire et le bon sens viennent à notre aide. Guérison signifie la disparition d'un principe morbide. S'est-il rencontré un seul poitrinaire, catarrheux ou asthmatique, chez lequel on ait vu disparaître le principe morbide, et qui ait pu se vanter de n'avoir plus à compter avec le mal primitif ?

Les traités sérieux et les vrais médecins ne font pas naître d'espérances chimériques.

Si, d'une part, nous affirmons que la guérison complète des affections de l'appareil respiratoire est impossible, d'autre part, l'expérience nous amène à conclure que cette guérison absolue n'est nullement nécessaire pour que la vie suive son cours. On obtient des séries de guérisons relatives, passagères, et qui, grâce à Dieu, suffisent à vous aider à passer d'un siècle à l'autre. L'essentiel est de renoncer aux vaines promesses, afin d'échapper aux tremblements de la peur, aux syncopes occasionnées par les déceptions, et de subir courageusement la loi.

Ceux qui, sans y être conduits par le vil mobile de l'intérêt ou l'appât du gain, annoncent la possibilité d'une guérison foncière, radicale, commettent une erreur déplorable, mais naturelle, et trop généralement suivie ; leur système a pour point de départ de concevoir le malade plutôt comme une MACHINE à réparer subitement que comme un ÊTRE VIVANT et organisé, destiné à rester foncièrement le même à travers ses modifications. Les affections chroniques ne se modifient qu'en croissant et en se développant toujours ; c'est-à-dire que leur crois-

sance et leurs développements sont susceptibles de toutes les améliorations, de tous les amendements, de toutes les réformes. Et ce fait, le plus éclatant de la vie, est la condamnation de toutes les hypothèses contraires, pleines de promesses chimériques et sans portée réelle.

Le même fait, le même phénomène s'observe dans les institutions sociales, car l'existence des peuples se gouverne, comme celle des individus, par des lois analogues.

En définitive, si l'on ne guérit point d'une affection de poitrine, pas plus que d'une autre, on peut néanmoins continuer de vivre avec cette affection. C'est une simple question de résolution, et, accessoirement, de fortune. Il faut avoir le courage de se priver de ce qui est nuisible, de rechercher ce qui est utile, il faut enfin avoir le moyen de se le procurer.

CHAPITRE X.

DU MAL GÉNÉRAL SUR LA TERRE.

Une partie de la douleur physique peut être enlevée par la science; il en est une autre, inhérente à la nature humaine, qu'aucune doctrine ne saurait détruire.

La souffrance existe sur la terre; chétive ou puissante, aucune créature n'est à l'abri de ses atteintes. C'est une question comparative du moins au plus; mais tôt ou tard, plus rarement ou plus souvent, il faut que tout être soit frappé.

Cette certitude se résume par la notion du mal général répandu dans le monde; nous sommes tous, chacun à notre tour, les tributaires de la douleur. Nul ne peut être épargné.

Sommes-nous atteints *fatalement*, c'est-à-dire en vertu d'une loi brutale et aveugle, ou bien *providentiellement*, c'est-à-dire conformément aux décrets d'une sagesse infinie et mystérieuse?

Dans le premier cas, une vague nécessité inexorable procède contre nous, et, après notre disparition, tout serait fini. C'est peu consolant. Il serait alors prudent de disparaître au plus vite.

Dans le second cas, une Providence immuable en ses desseins, quoique bonne et vigilante, nous laisse néanmoins subir les vicissitudes de la matière, les épreuves de la vie terrestre, parce qu'elle nous en tiendra compte dans un avenir meilleur.

Donner la solution de ces questions ardues n'est point de notre ressort.

Toutefois nous devons ajouter quelques considérations.

Le mal se présente sous deux formes : douleur physique, douleur morale.

A certaines âmes ferventes et enthousiastes, les maux physiques et les violents chagrins paraissent, non-seulement profitables, mais désirables, enviables, dignes de leur recherche, afin de pouvoir les offrir à Dieu comme témoignage de leur entière soumission.

Ces mystiques exceptés, nous voyons la masse des êtres humains s'efforcer incessamment, par tous les moyens, d'échapper à la souffrance,

surtout à la souffrance physique, matérielle. Et, il faut bien le reconnaître, ce que nous appelons l'instinct, — c'est-à-dire le premier mouvement de la nature, — d'accord avec ce que nous nommons le bon sens, — c'est-à-dire l'opération la plus élémentaire de l'entendement, — l'instinct et le bon sens nous pressent à la fois de nous soustraire à la douleur. Le corps averti par la sensation, l'esprit remué par les pressentiments du sens commun, nous poussent tous les deux dans la même direction, celle de la fuite.

Il est aisé de voir que nous devons parler ici des conditions ordinaires de la vie commune, et non de ces circonstances exceptionnelles où le mobile de la gloire pousse deux armées l'une contre l'autre ; ou bien de ces occasions touchantes où le plus noble dévouement anime soit l'évêque de Belzunce au milieu des pestiférés ; soit le médecin ou la sœur de charité parmi les cholériques ; soit le jeune de Besplas, lieutenant de la frégate *la Couronne*, qui vole au secours de naufragés et se noie avec son équipage pour les sauver ; soit le colonel Tourre qui, voulant arracher aux flammes deux de ses soldats, brave le péril et meurt lui-même dans l'incendie ; soit le colonel russe qui se brûle la cervelle à

la tête de son régiment pour ne pas commander le feu sur les Polonais (1).

Ces grandes occasions, l'honneur de l'humanité, mises à part, nous sommes amenés à cette déduction par la force des choses : une véritable loi, une loi naturelle, nous ordonne d'éviter le mal physique.

Mais il nous est impossible de l'éviter complétement.

Alors le même bon sens, c'est-à-dire la même loi naturelle qui nous disait de fuir, nous crie de nous arrêter pour combattre.

Pour ce combat, la science nous met en main des armes, qu'elle renouvelle toutes les fois qu'elles sont émoussées. Grâce à ce secours, nous pouvons sortir vainqueurs, mais non sans recevoir de blessures. Et cette lutte et ces blessures se rouvriront par cela seul que nous sommes mortels, et qu'il nous faudra finir par quelque endroit.

En résumé, la médecine nous venant en aide, et multipliant ses découvertes, nous soulage d'une partie de la douleur physique ; mais une autre partie de cette douleur matérielle est inhérente à la

(1) M. Louis Ratisbonne a célébré dans ses vers cet acte d'un héroïsme si extraordinaire.

nature humaine, parce que cette nature est périssable, et il n'est au pouvoir d'aucun système de nous en délivrer entièrement.

Lorsqu'on est pénétré de ces vérités, et principalement lorsque le mal s'est installé chez vous à perpétuité, comme dans les affections des voies de la respiration, ou dans les affections chroniques de la trachée, et de la colonne vertébrale, phthisies trachéales, phthisies dorsales, etc... c'est bien l'heure d'avoir autour de soi, ou près de soi par la pensée, des êtres bons, affables, simples, mais généreux et éclairés, comme ceux dont nous avons parlé en plusieurs rencontres. C'est aussi l'heure de s'attacher à une foi robuste mais non étroite, à une croyance ardente sans superstitions, à une religion moins l'intolérance qui est la lutte dont vous n'êtes plus capable, et moins le rigorisme de la discipline qui est au-dessus de vos forces; on conserve ainsi un point d'appui, un bâton de soutien pour le reste du voyage. Il n'est pas insensé, et il est doux de croire que l'humanité s'avance, parmi des épreuves manifestes, vers un but invisible.

Il faut bien que la douleur ait une signification. A travers les siècles, la liberté humaine dans sa marche vers le progrès, entame successivement des

contestations superficielles avec tous les systèmes de philosophie et les diverses religions. Mais les morales, c'est-à-dire les prescriptions et la sanction de la conduite, et les dogmes, c'est-à-dire les rapports de culte établis entre la créature et son auteur, ne varient que dans la forme. L'esprit a beau changer ses manifestations ; au milieu de ces luttes, le fond du cœur humain reste éternellement le même. Quand la raison, souriant aux pénitences précoces ou tardives, simulées ou sincères, proscrit le recours vers l'inconnu, c'est que l'être mortel est dans sa force altière, ou plein de mépris pour l'hypocrisie et les puérilités, ou dans une phase d'orgueil, ou bien dans le délire. Mais, même avant les défaillances de l'âge, aussitôt que les épreuves surviennent, souffrances matérielles ou chagrins de l'âme, en présence des vanités et des déceptions de la vie, la sensibilité reprend inévitablement son empire, et ne trouve de dédommagements que dans l'humilité, l'invocation et la prière. Et, par une contradiction dans les faits qui n'est qu'apparente, c'est, de toutes les philosophies et de toutes les religions, celle qui a su donner jusqu'ici son plus beau sens à la douleur, je veux dire le christianisme, qui a détruit le peuple le plus fort, et engendré les nations les plus puis-

santes de la terre. Toutes ces nations ont adopté la croix, jadis le signe de la plus vile expiation, comme le symbole de l'honneur et du courage. En réhabilitant la douleur, en tournant les âmes accablées vers un Dieu qui avait souffert lui-même, le christianisme les a fait remonter vers les plus pures sources de la force.

Nous ne sommes point dans les conseils de la Providence, et nous n'avons pas mission de prêcher. Toutefois il nous est permis d'écrire ce que suggère le bon sens. Grâce aux progrès des sciences sociales et politiques, certains fléaux, les guerres et le paupérisme, disparaîtront peut-être de la terre. Mais il y aura toujours des malades, des déshérités de la santé parmi les enfants des hommes. Et tant qu'on pourra toucher le cœur de ces affligés et raffermir leur âme, en leur montrant un but au delà de cette vie, on sera en possession du meilleur moyen d'alléger le fardeau de la douleur.

S'en remettre au hasard pour le corps ou pour l'âme!... Le hasard, c'est une cause ou une série de causes qui nous échappent, ou sur lesquelles notre volonté n'a aucune prise, dont notre intelligence n'a pu deviner les effets, et se borne à les percevoir, à les constater, bons ou mauvais, quand ils sont

acquis irrévocablement, sans rémission. C'est souvent nous qui créons le hasard en n'usant pas de notre liberté, en laissant dormir notre activité, lorsqu'il y aurait à prendre un parti qui dépend de notre choix.

Aussi, quoique le mal soit inévitable, et bien qu'il ne puisse être enlevé qu'en partie par une suite de guérisons, ne serait-il pas honorable de s'en rapporter au hasard : mieux vaut confier son corps à la science, son âme à la foi, et le tout, comme dernière consolation, à la garde de Dieu.

CHAPITRE XI.

CONCLUSION.

En parlant de la phthisie, on fait à peu près un traité de la vie moderne.

Nous terminerons ici cet exposé, dans lequel nous avons tâché d'aborder une des plus sérieuses questions de l'époque, urgente à examiner pour tous les peuples du nord et de l'occident de l'Europe et de l'Amérique.

En s'occupant de la phthisie, d'une manière générale, on parle en réalité du principe morbide qui peut atteindre le pharynx, le larynx, les bronches, les poumons, la membrane muqueuse de la trachée, la colonne vertébrale. Ce principe morbide, unique dans son origine et ses causes premières, variable à l'infini dans ses manifestations apparentes, engendre des maladies et affections que l'on nomme successivement rhumes, pleuro-pneumonies, tuberculoses arthritiques, asthme, catarrhe, phthisie

pulmonaire, phthisie trachéale, phthisie mésentérique, phthisie dorsale, maladies de la moelle épinière, méningites, anémie. Le nom varie suivant que le mal a son siége à telle ou telle place déterminée d'où il rayonne, suivant qu'il a une durée plus ou moins longue, et qu'il présente au dehors certains caractères; mais le principe morbide originel reste le même.

Ainsi envisagée, la phthisie résume toutes les souffrances physiques susceptibles d'affliger l'homme depuis son enfance (1) jusqu'à sa vieillesse, dans la

(1) Le code civil français est impitoyable pour les enfants nouveau-nés. L'article 55 de ce code exige que « les déclarations de naissance soient faites dans les trois jours de l'accouchement à l'officier de l'état civil du lieu; l'enfant lui sera présenté. » De novembre à mars, cette disposition impérieuse peut amener des conséquences dignes de l'état barbare. Par ces temps de frimas, de glace et de brouillards, le petit être, à peine détaché du sein embrasé de sa mère, se trouve forcé à faire brusquement un voyage souvent très-long, dans les campagnes, et même dans les grandes villes, pour se rendre à la mairie; durant ce trajet, il est exposé, malgré toutes les précautions imaginables, aux rhumes, fièvres, fluxions de poitrine, pleurésies, etc... Sous prétexte de l'obliger à prouver qu'il est de ce monde, on court le risque de le faire retourner dans l'autre, car il y a une bien notable différence entre l'atmosphère des rues et des grands chemins, et l'air qu'il respirait

partie la plus importante de son être, comprise entre la gorge et les entrailles. Il s'agit là de l'économie tout entière, pour ainsi dire, et des sources mêmes de l'existence.

Indiquer des moyens préventifs et curatifs pour ces affections si multiples et si répandues, montrer ce qu'il faudrait fuir et ce qui est à rechercher, c'est esquisser, en quelque sorte, le programme de la vie civilisée, vie compliquée, vie factice qui veut être corrigée et amendée; signaler les éléments frelatés ou destructeurs qui s'y sont introduits, depuis le tabac et l'alcool jusqu'aux tissus des vêtements et au combustible qui dégage des gaz délétères dans des fêtes dévorantes, présenter en compensation les abstinences, les aliments, les eaux,

par la poitrine de sa mère. C'est à l'officier de l'état civil, comme au ministre du culte, de se déranger, d'aller tous deux au domicile de l'enfant, et de saluer ce nouveau citoyen du monde. Des législateurs et des gouvernements amis du progrès doivent accomplir cette réforme. Il semble difficile en effet de continuer, longtemps encore, à traiter le nouveau-né, l'innocent, plus mal que le décédé dans les hôpitaux militaires et civils, maisons publiques, morgues, prisons, maisons de détention ou de reclusion, bagnes, etc., auprès duquel décédé, *l'officier de l'état civil est tenu de se transporter.* Articles 80 et 84 du Code Napoléon.

les agents réparateurs, pharmaceutiques ou naturels, capables de porter remède à cet état de choses, n'est-ce pas écrire un traité sommaire de la vie moderne?

Un pareil traité s'adresse à tous, quand il est approprié aux différentes conditions de fortune et de profession.

Qui peut se flatter d'échapper à l'un des maux que nous avons énumérés et essayé de prévenir et de soulager? Rhumes, pleurésies, catarrhes, la consomption, l'anémie ou appauvrissement du sang, troubles de la vessie qui finissent par avoir leur retentissement à la poitrine, n'est-ce pas là des cas de tous les jours?

Au surplus, prenons une autre expression que celle de phthisie, une expression usuelle, familière. Combien de personnes sont aujourd'hui lymphatiques! Ce terme qualificatif est consacré. Mais qu'est-ce que le lymphatisme? — Qu'on nous pardonne ce substantif encore barbare, mais dont l'emploi semble cependant justifié par les faits et par la grammaire. A lui seul, un adjectif ne saurait désigner un état, la *substance* des idées et des choses. — Qu'entend-on par lymphatisme, sinon un état de faiblesse générale, qui finit par la

consomption lente et graduelle, par l'épuisement?

Et d'ailleurs, quel que soit le degré de santé dont on jouisse, ne gagnerait-on pas à pratiquer la vie conformément aux enseignements que nous avons résumés, sauf à retrancher de cette pratique ce qui s'appelle des remèdes?

Les sujets vraiment solides forment l'exception; ils relèvent de l'homme sauvage, ou, si l'on préfère, de l'homme primitif. Mais l'homme actuel, surtout la femme, est un produit dégénéré ou perfectionné, comme on voudra, en tout cas singulièrement modifié par la civilisation, produit qui tend à s'éloigner de plus en plus de la nature, qui est chaque jour plus délicat, plus nerveux, et qui deviendra de plus en plus fragile.

Nous nous étions proposé de mettre en relief cette fragilité, de remonter jusqu'à son origine, d'en décrire les effets, et de présenter les secours qu'elle peut et doit se procurer.

Dans ce but, pendant bien des années, nous avions amassé de nombreux matériaux pour les mettre en œuvre. Une grande collection de faits, tous intéressants, positifs, était réunie. A la réflexion, nous nous en sommes séparé, non sans regret. Nous avons éliminé de nos souvenirs, de

nos impressions, de nos expériences, de quoi couvrir bien des feuilles. A force d'abréger et de raccourcir, nous sommes parvenu à tout condenser en un petit volume portatif, guide ami, si cela peut être. — Il nous restera la ressource d'imprimer à part les documents pour servir à l'histoire de la phthisie et de la vie moderne, comme ceux qu'on publie après coup pour servir à l'histoire de France; ou bien d'imiter le docteur Chenu qui, dans son rapport au Conseil de santé des armées, ne cite guère que des *cas*. Les faits que nous avons recueillis parleraient assez haut d'eux-mêmes.

Bien des fois ce labeur et nos propres souffrances nous ont conduit à la tristesse, au découragement; nous nous demandions avec anxiété si l'on voudrait mettre à profit nos conseils, nous croire sur parole, malgré l'absence de la robe de docteur. Nous étions raffermi au milieu de ces défaillances par le désir d'être utile, désir qui a été notre seul soutien, notre seule consolation.

En effet, cet ouvrage est le fruit de la retraite absolue, de l'étude en silence, de l'observation dans l'isolement, des longues méditations de l'auteur sur son propre mal et sur celui d'autrui. En ces temps de grosses annonces et de pompeuses réclames,

il ose dire qu'il a parlé sincèrement de tout et de chacun, dans la plénitude de l'indépendance, n'ayant reçu de qui que ce soit ni mission, ni encouragement pour appeler l'attention sur ceci ou sur cela. S'il a pris la liberté de nommer quelques personnes, c'est pour un motif qui ne les touche pas; elles seront les premières étonnées du témoignage qu'il a dû leur rendre. Il n'a eu en vue que le seul intérêt de la vérité, et la ressource qu'il y a d'attirer des imitateurs par la force de l'exemple; parce qu'une tête couronnée ou de hauts personnages ont adopté tel ou tel parti, fréquenté certaines stations thermales ou maritimes, il s'ensuivra nécessairement, en le relatant, que l'auteur aura donné à d'autres un penchant à les suivre; où vont les grands, là se porte la foule. S'il a plaidé la cause de certains établissements et de certaines formules, les administrateurs et les praticiens, que cela concerne, seront fort surpris d'entendre une voix pour eux inconnue. MM. les maires de Nice, de Pau, d'Enghien, des Eaux-Bonnes, d'Arcachon, de Brives, de Biars, de Mâcon, ne savent pas plus si j'existe que les bourgmestres de Spa, d'Ems ou de Kissingen.

Et maintenant que ma tâche est accomplie, selon

ma conscience et dans la mesure de mes forces épuisées, je place cet essai sous la protection bienveillante des petits et des grands; je le recommande ouvertement aux puissants comme aux faibles, je le soumets au jugement des sages:

« Par où pourrais-je mieux finir? »

FIN.

TABLE DES MATIÈRES

LIVRE DEUXIÈME. — DU REMÈDE.

Paris. — Imprimerie de E. MARTINET, rue Mignon, 2.